

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

**FNA 0221 -
Terrom, Âge
"UN"**

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TERROM, AGE "UN"



**M.A.
RAYJEAN** ★

★★ **ANTICIPATION** ★★

Editions
"Fleuve Noir"

TERROM, ÂGE “UN”

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

TERROM, ÂGE “UN”

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XII^e

© 1963 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

« Les abeilles et les fourmis avaient la réputation d'être des insectes organisés. Elles désorganisèrent les hommes... »

CHAPITRE PREMIER

Le soleil embrasait, rôtissait copieusement la plaine. Des dizaines, des centaines, des milliers de bruissements divers montaient de l'herbe grillée. En réalité, il ne s'agissait pas du bourdonnement des insectes, ni des vibrations des ailes minuscules, ni du grésillement des pattes ou des antennes frottées les unes contre les autres.

L'origine de ce bruit, comparable à celui d'une armée en marche, provenait d'une cohorte de fourmis géantes dont la taille atteignait celle des humains. Combien étaient ces hyménoptères monstrueux, avançant vers un but défini ? Dix, vingt, trente... ou plus ? Il était difficile d'évaluer leur nombre.

En tout cas, leur cohésion formait une muraille de puissance et il semblait bien que rien ne pouvait s'opposer à leur avance. En fait, les fourmis ne découvraient devant elles qu'une plaine désolée, vide, abrutie de chaleur.

Elles marchaient, dressées sur leurs pattes de derrière prodigieusement musclées et développées. Elles imitaient l'homme à la perfection et cela trahissait une perturbation dans leur métabolisme. D'abord cette taille gigantesque. Puis leur comportement. Quelque chose avait changé. Il s'était produit un déséquilibre...

En avançant, les insectes monstrueux agitaient leurs deux autres paires de pattes, terminées par des espèces de ventouses. Leur abdomen, rebondi, énorme, couvert de poils, frôlait presque le sol. Leur double antenne, très animée, battait l'air incessamment comme un radar. Enfin, leur tête légèrement aplatie possédait deux yeux globuleux, saillants, extrêmement mobiles. Une énorme paire de pinces achevait leur armement.

Elles avançaient en formation serrée. Elles n'avaient pas d'ailes. Leurs carapaces noires étincelaient sous le soleil. Leurs pattes écrasaient l'herbe sèche ou gonflée d'électricité solaire, et c'était cela qui produisait cet interminable bruissement.

À un moment donné, les fourmis s'arrêtèrent, sans doute pour se reposer. Elles abandonnèrent leur position verticale et s'appuyèrent sur leurs trois paires de pattes. Mais on sentait qu'elles ne se trouvaient plus dans une position convenable.

L'une d'elles se détacha du groupe. Elle orienta un flux télépathique vers un point précis :

— Viens ici, Ap.

Une fourmi se dressa et avança vers celle qui semblait être le chef de la troupe. Ap, à son tour, entra en contact télépathique :

— Tu me demandes, Ir ?

— Oui. Penses-tu que nous sommes encore loin de la cité ?

Ap orienta ses antennes dans tous les sens.

— Non. À la nuit, nous devrions apercevoir l'océan. Mais nos sédows sont fatigués.

— Il faut arriver à la nuit à la cité, insista le chef de groupe. Les sédows se reposeront là-bas. Tu sais que nous comptons beaucoup sur cette expédition.

— En effet, admit Ap, c'est une question de vie ou de mort. Mais trouvera-t-on ce que nous cherchons ?

— Je l'espère, dit Ir. En route !

L'ordre s'adressait aux sédows, ces mercenaires qui formaient, dans le clan des fourmis, les différents groupes à la tête desquels se trouvaient toujours un chef et son adjoint. C'était l'un de ces groupes qui avançait vers l'océan.

La troupe se remit en marche. De nouveau écrasée par les pattes musclées, l'herbe bruissa. Mais déjà, le soleil déclinait sur l'horizon. Loin, très loin derrière les fourmis, des montagnes tressaient leur fil bleuté dans la lumière.

Enfin, la mer apparut, plaque étincelante secouée de frissons. Des dentelles d'écume folâtraient sur les plages. Des paquets d'eau salée cognaient fermement contre des rochers trapus vautreés dans les remous.

Puis là-bas, nichée dans une rade, la cité apparut.

Le terme semblait bien gros. C'était plutôt ce qui restait d'une antique cité : des ruines envahies de végétation. On devinait encore des buildings immenses, des voies de communication, des installations portuaires. Partout le vide, le silence. La ville n'avait plus d'habitant, plus d'activité, cela depuis des siècles. Le bouleversement géologique l'avait miraculeusement épargnée.

Les fourmis contemplaient ce spectacle. Mais l'on se demandait si elles éprouvaient de l'admiration, de la nostalgie pour ces vestiges d'un passé défunt, qu'elles n'avaient pas connu. Plutôt de l'indifférence. Néanmoins, la présence de ces ruines séculaires les impressionnait car elle témoignait que, jadis, une intense activité régnait en ce lieu.

— Vois, dit Ir. Nos éclaireurs ont, par hasard, découvert cette vieille cité. Jadis, les hommes vivaient en ces murs. D'autres agglomérations analogues peuplaient la planète. Il n'en reste que des vestiges.

— Est-ce possible ? s'étonna Ap. Les hommes possédaient donc une formidable civilisation.

— Oui. Bien des détails nous échappent dans le comportement antérieur des humains. Que veux-tu, Ap, nous subissons les lois de la nature, et nous ne les expliquons pas. Nous camperons dans les murs de cette cité.

La troupe aux carapaces noires marcha vers la ville. Elle ne s'arrêta qu'aux premiers immeubles, croulants. Certains bâtiments, pourtant, restaient debout et défiaient le temps.

— Les hommes disposaient de bons matériaux, estima Ir. Demain, quand le soleil se lèvera, nous chercherons l'aéroptère... s'il en existe encore un d'utilisable.

Les insectes géants se couchèrent près des ruines et songèrent à un repos bien mérité. Ils avaient marché pendant trois jours pour parvenir au bord de l'océan.

La nuit engloutit la terre. Une odeur salée parvint de la mer et submergea le cimetière des buildings. Un croissant de lune chevaucha les nuages et décocha des flèches argentées. Un impressionnant silence exsudait de la cité morte.

Méfiantes, les fourmis avaient posté des sentinelles. Celles-ci luttèrent contre le sommeil en marchant. Leur double antenne flairait le vent. Leurs yeux globuleux brillaient et sondaient les ténèbres lourdes d'incertitude, pourtant si reposantes. Qui diable pourrait attaquer les sédows en cet endroit désolé, où toute activité avait cessé depuis longtemps ? Certainement pas les humains croupissant dans leurs tombes.

La nuit s'acheva sans incident. Les spasmes mouillés de l'océan léchaient le sable, les rochers, les vestiges du passé. Le soleil réapparut et les insectes géants se dressèrent. Ils s'occupèrent de leur repas.

La végétation ne manquait pas entre les ruines : lianes entortillées, pousses fraîches d'un vert tendre, feuilles rutilantes de chlorophylle, racines s'infiltrant dans les moindres interstices.

Les fourmis végétariennes s'attaquèrent à cette manne. Les pinces articulées décortiquèrent, disséquèrent, rongèrent, arrachèrent. Les bouches humectées de bave mastiquèrent longuement la nourriture. Les mandibules claquaient et cela provoquait un cliquetis impressionnant semblable au bruit d'une multitude de tenailles, ouvertes et refermées brusquement.

Leur faim apaisée, les sédows se concertèrent. Ir décida de fouiller la cité et il répartit sa troupe en plusieurs équipes. Aussitôt, les fourmis s'enfoncèrent dans les dédales de la ville morte et les recherches commencèrent. Le soir, l'aéroptère n'avait pas été découvert.

— Nous avons déniché un tas d'objets, commenta Ap, dont l'usage nous échappe pour la plupart, malgré notre mémoire. La majorité reste inutilisable. Les métaux sont corrompus. Certains ont résisté, toutefois. Nous avons bien trouvé un aéroptère, mais il était entièrement brisé. Je crois que l'usine se trouvait beaucoup plus près de l'océan.

— C'est vrai, reconnut Ir. Les hommes fabriquaient les aéroptères dans des usines entièrement automatiques. Or, nous aurions besoin

d'aéroptères, de beaucoup d'aéroptères... Combien pourrions-nous en ramener ? Notre mémoire nous rappelle que de tels engins fourmillaient au moment de la civilisation humaine.

Une nouvelle nuit succéda à la première. Les mêmes mesures de précaution se renouvelèrent. Les sentinelles surveillaient particulièrement le ciel, comme si le danger devait venir de là. Mais quel danger ?

Au matin, après une nouvelle ingurgitation de nourriture végétale, les fourmis reprirent leur besogne. À tout prix, il fallait qu'elles retrouvent l'usine. Lors du Grand Bouleversement, leurs mémoires avaient reçu, héréditairement, des notions très précises sur l'activité antérieure à l'apparition des insectes géants.

Ceux-ci grattaient donc les décombres. De leurs pattes velues terminées par des ventouses, ils dégageaient un bloc de ciment, une barre de fer corrodée, des objets pourris. Ils rejetaient tous les objets qui n'étaient pas des aéroptères car ils n'en avaient nul besoin. La nature généreuse leur avait octroyé tous les moyens d'existence. Tous, sauf peut-être un seul. Et c'est ce qui les désolait...

Ir, qui fouillait avec méthode un vaste immeuble à la terrasse effondrée, reçut soudain une onde télépathique émanant de son adjoint.

— Viens vite, Ir ! disait Ap. J'ai trouvé l'usine des aéroptères !

Le chef de groupe quitta immédiatement l'immeuble qu'il fouillait et donna l'ordre aux sédows travaillant à ses côtés de rejoindre rapidement Ap.

L'usine se trouvait effectivement au bord de la mer. Des jetées colossales protégeaient le bâtiment du flux, du reflux, des tempêtes. Mais la fabrique, abandonnée à elle-même, semblait avoir passablement souffert. Des trous, des fissures, bourrelaient sa façade, sa toiture de ciment armé. L'intérieur paraissait bouleversé, comme au passage d'un cyclone. Les machines étaient rouillées. Des fils électriques pendaient. Bref, il régnait un abandon total et le spectacle ne surprit pas les fourmis géantes. Les hommes n'avaient pas mis les pieds ici depuis des siècles. Le temps avait fait son œuvre.

— Regarde ! indiqua Ap, triomphant, à l'arrivée de son chef.

— Est-il en état ? s'inquiéta Ir.

— Apparemment, oui. Je me demande si les batteries solaires fonctionneront encore. Au premier examen, les diverses pièces semblent avoir résisté au temps.

Les sédows entouraient l'aéroptère. C'était un engin de conception assez simple. Il se composait de deux ailes mécaniques, semblables à celles des libellules, qu'une énergie mettait en mouvement selon la volonté de l'utilisateur. Un corset, ou gaine, permettait de fixer l'appareil au corps d'un homme.

— Votre équipe a fouillé toute l'usine, Ap ? demanda le chef de groupe.

— Pas encore. L'usine occupe une surface considérable mais nous avons le droit de nous montrer optimistes. Je crois que nous ramènerons plus d'un de ces engins.

— C'est parfait, Ap, souligna Ir avec une intense satisfaction. Nous n'en espérons pas tant. Il convenait surtout de s'approprier au moins l'un des appareils. Si nous en ramenons plusieurs nous formerons un groupe volant. Alors, nous aurons acquis la puissance qui nous manque car notre handicap reste sérieux.

Fébrilement, les sédows se mirent à l'ouvrage. Ils dénichèrent plusieurs aéroptères, apparemment bien conservés. Ils fouillèrent dans leur mémoire prodigieuse et trouvèrent la notice d'utilisation des engins volants.

Ils les essayèrent l'un après l'autre, branchant différents contacteurs. Sept d'entre eux fonctionnèrent. Les ailes vibrèrent intensément dans un bourdonnement sourd.

Dans les yeux à facettes des insectes géants passa une lueur de triomphe. Ils avaient réussi. Ils suppléeraient à la défaillance de la nature qui ne les avait pas dotés d'ailes, alors qu'à l'époque où l'homme occupait le rang supérieur, existaient des fourmis ailées. Mais le Grand Bouleversement était passé, hachant les conceptions habituelles et les processus biologiques et métaboliques.

— Construisons un chariot, ordonna Ir. Nous trouverons ici les matériaux nécessaires. Nous y chargerons les sept aéroptères puis nous reprendrons le chemin d'Imruof.

Les sédows se mirent au travail. Ils y mirent toute leur ardeur car il leur tardait de réintégrer Imruof, la Grande Fourmilière. Là-bas, sous la terre, la sécurité était assurée. Ici, elle devenait problématique et se posait à tous les instants. Certes les insectes géants étaient terriblement bien armés. Leurs carapaces résistaient aux chocs les plus violents ; leurs pinces rebutaient leurs ennemis. Mais une menace pesait sur eux en permanence et ils en avaient tous conscience.

C'est pourquoi ils avaient quitté Imruof comme des condamnés, pour cette lointaine expédition. Des condamnés quand même décidés à se défendre, à revenir chez eux. S'ils rentraient avec les aéroptères, ils seraient reçus en vainqueurs, en triomphateurs.

Le chariot montait rapidement. Il était d'une simplicité extraordinaire. Il suffirait néanmoins à véhiculer les aéroptères arrachés à la cité morte. Les quatre roues, les essieux, le timon, tout cela fut rapidement assemblé. Les ruines fournissaient le matériel. D'ailleurs, il ne s'agissait que d'un attelage de fortune.

Ap dénicha des câbles rouillés, néanmoins très résistants. Ils serviraient à traîner le chariot. Puis le moment arriva où les

aéroptères, de poids et d'encombrement minimes, furent chargés. Les robustes pattes à ventouses des sédows soulevèrent les engins et les placèrent sur le véhicule à quatre roues. Dans ces périodes d'effort, les abdomens poilus frémissaient, les pinces aidaient les membres, les têtes aplaties dodelinaient.

La troupe passa une troisième nuit dans la ville-cimetière. Le clapotis de l'océan résonnait contre les jetées du port. Les animaux inférieurs, hôtes habituels des lieux en ruine, ne se montraient pas devant les redoutables fourmis qui ne dédaignaient pas d'ajouter un peu de viande à leur menu quotidien. Ils fuyaient et se terraient. Ils se sentaient minuscules et faibles.

Enfin, l'aube se leva et la cohorte aux carapaces noires quitta la cité. Elle s'allongea bientôt dans la plaine, se dirigeant vers le trait des montagnes mauves.

Les sédows, attelés au chariot, tiraient comme des hercules. D'autres poussaient. Quelques-uns surveillaient le ciel bleu et dans leurs yeux se lisait toujours la même angoisse. Mais l'horizon restait vide.

Ap et Ir, fréquemment, plus qu'il ne le fallait, même, se rendaient en tête ou en queue de la colonne. Ils semblaient inquiets. Ils conseillaient aux sédows d'aller plus vite. Ils activaient la marche et ne négligeaient pas de mettre la main à l'ouvrage.

Par endroits, les roues du chariot s'enfonçaient dans le sol meuble. Alors il fallait redoubler d'efforts et cela demandait une perte de temps. Mais la barre des montagnes se rapprochait. Déjà, le terrain se relevait. Les fourmis s'arc-boutaient sur leurs membres musclés. Leurs pinces mordaient rageusement les câbles rouillés.

— Nos guetteurs doivent nous apercevoir, nota Ir. On nous enverra du renfort.

— Nous en avons besoin, fit Ap, visiblement éprouvé. La marche est longue et le chariot très lourd. Sans compter que la pente augmente. Puis il faut ajouter notre état de fatigue...

— Ne te plains pas, Ap, sermonna Ir durement. Nous avons rempli notre mission. Nous ramenons des aéroptères dont nous pourrons équiper nos forces. Artificiellement, nous rectifierons les erreurs de la nature. Car reconnais-le, la nature n'a pas été généreuse envers nous. Elle nous a privés d'ailes.

— Elle nous a dotés d'une carapace invulnérable, remarqua Ap.

Ir allait rétorquer quand il désigna brusquement le ciel :

— Regarde ce nuage, là-bas...

— Les Abeilles ? interrogea le sous-chef.

— Oui. Elles foncent sur nous. Vite, préparons-nous au combat ! Ce que nous redoutions arrive... et aux portes d'Imruof !

Dès lors, une certaine fébrilité, pour ne pas dire de la panique,

régna chez les fourmis noires. Elles lâchèrent les câbles et abandonnèrent le chariot. Elles pointèrent leurs antennes vers les nues et on perçut le cliquetis de leurs pinces. Elles fourbissaient leurs armes.

Le nuage menaçant avançait avec rapidité. Il prit de la hauteur et tourbillonna bientôt au-dessus de la colonne stoppée. Il était constitué par un essaim d'abeilles aussi grosses que les fourmis elles-mêmes. C'est dire qu'un combat de géants se préparait.

En vrombissant, les insectes ailés attaquèrent. Leur terrible aiguillon, à l'extrémité de leur abdomen, cherchait à atteindre les fourmis à un endroit vulnérable, les yeux par exemple.

Le choc se produisit, violent, colossal. Les aiguillons piquaient et s'ils atteignaient un point sensible, ils déversaient leur poison qui tuait en quelques minutes, sans rémission. À moins qu'il ne rendît l'adversaire complètement aveugle...

Les pinces des sédows, désespérément tendues, tentaient de saisir un ennemi au passage. Si elles y parvenaient, l'abeille était broyée, lacérée, écrasée, déchiquetée, malgré toutes ses tentatives de fuite. Les assaillants le savaient et ils s'efforçaient toujours de se tenir hors de portée des pinces.

Quelques cadavres, de part et d'autre, jonchaient le sol. Certes, les fourmis ne s'estimaient pas battues, mais leurs adversaires disposaient d'une plus grande mobilité et cela faisait justement leur force. Inexorablement, le combat se serait terminé par l'anéantissement des sédows si ces derniers persistaient à tenir tête.

Ap et Ir, d'ailleurs, voyaient très bien l'inanité de leurs efforts. Par expérience, ils savaient que l'on n'échappait pas à l'aiguillon acéré manié avec une dextérité incroyable. À la lourdeur de la fourmi, l'abeille opposait son agilité extraordinaire.

Délibérément, sans honte ni regret, Ir ordonna à ses troupes décimées de mettre en application le plan S (Sauveur). Il fallait agir très vite mais c'était vraiment la seule solution pour échapper au massacre.

Les fourmis rescapées plongèrent alors aussitôt leurs pinces vers le sol meuble. Avec leurs membres, elles creusèrent avec une rapidité stupéfiante un trou susceptible de leur donner asile. Il fallait les voir gratter la terre avec vélocité. Elles luttaient de vitesse contre leurs ennemis et n'offraient à ceux-ci que les parties invulnérables de leur corps.

Leur tête, endroit plus vulnérable, s'enfonçait la première dans le sol et, à mesure que le trou s'agrandissait en profondeur, le reste de leur corps suivait. Bientôt. Là-bas, le nuage des abeilles s'estompait. Autour des trous se formaient des petits tas de terre qui augmentaient rapidement. Finalement, toute la fourmi disparaissait dans

l'excavation creusée par ses soins et elle demeurait dans cette position aussi longtemps qu'il le fallait, échappant ainsi à l'aiguillon mortel.

Généralement, les abeilles se lassaient vite de cet état de choses et rompaient le combat, s'estimant victorieuses. Cette fois encore, les insectes ailés s'éloignèrent, laissant leurs ennemis dans leur peu reluisante position.

Tout danger écarté, le premier, Ir émergea à reculons de son trou. Il se secoua de façon à faire tomber la terre qui adhérait à lui. Ap le rejoignit bientôt. Là-bas, le nuage des abeilles s'estompait à l'horizon.

— Voilà à quoi nous sommes réduits ! rouspéta Ap. À nous terroriser ! Avoue, Ir, que le plan S est un palliatif bien décevant, en tout cas peu glorieux.

— Peut-être ! admit Ir. Mais tu lui dois la vie. Nous luttons avec les armes dont nous disposons. Or, la nature nous a fourni le moyen de creuser des galeries.

Ap sonda l'espace devant lui, vers les montagnes. L'inquiétude ne l'avait pas abandonné :

— Comment se fait-il que nos guetteurs n'aient pas envoyé du renfort ?

— Les abeilles les ont surpris et les ont massacrés. Je vais envoyer des éclaireurs à Imruof.

Le chef compta ses troupes. Plus de la moitié gisait sur le sol, empoisonnée par les aiguillons mortels. Quelques autres boitillaient. Bref, en l'état actuel, le chariot ne pouvait pas être amené jusqu'à Imruof. Il fallait de l'aide.

Trois sédows partirent en avant. Ap désigna le chariot et les aéroptères, miraculeusement épargnés :

— Une chance : les engins ont été préservés. Je crois que les Abeilles ignorent à quoi nous destinons ces appareils, sans quoi elles les auraient saccagés.

Ils attendirent deux heures, peut-être trois. Puis les sédows partis en éclaireurs revinrent. Ils n'étaient plus seuls. D'autres fourmis noires les accompagnaient.

CHAPITRE II

Les grottes luisaient d'humidité. Des filets d'eau ruisselaient contre les parois granitiques et se perdaient dans la terre meuble. Difficilement, le soleil, heureusement chaud, s'infiltrait entre les barreaux de bois scellés dans le roc.

Dans ces cavernes misérables, une vie grouillait. Des hommes, des femmes, des enfants, mélangés, se pressaient, se tassaient. De cette promiscuité se dégageait une forte odeur de chair négligée, sale, un relent putride qui prenait à la gorge.

Le troupeau de bêtes humaines, parquées comme les bestiaux de jadis avant leur dépeçage à la boucherie, s'agglutinait aux barreaux, piaillait, criait, se trémoussait. Il parlait aussi, car il avait conservé l'usage de la parole. Plusieurs sédows montaient une garde vigilante devant les « cages » et assistaient, impassibles, à cette scène devenue familière. Ici, on engraisait les humains pour les manger ou les faire travailler. Et pas un ne songeait à la révolte.

Combien grouillaient-ils derrière les barreaux ? Cent, deux cents, trois cents ? Jamais personne ne les comptait. Ils se repeuplaient. Les fourmis puisaient dans le tas selon leurs besoins. On les nourrissait comme du bétail, de racines, parfois d'un peu de viande.

Tant bien que mal, ces dégénérés se protégeaient le corps des rigueurs de la nuit à l'aide de peaux de bêtes, fournies par les fourmis intelligentes. Les femmes taillaient les peaux avec des outils de fortune comme aux temps préhistoriques. Les habits n'étaient que des loques, des haillons. Les gosses allaient tout nu. Ils mangeaient la viande crue. Ils vivaient sans aucune hygiène. L'homme était retombé dans la barbarie.

Le troupeau humain vit arriver le lourd chariot. Il ne bougea pas. Il gémit seulement, quémandant un peu de nourriture en tendant des bras décharnés. Mais les fourmis restaient indifférentes.

Le chariot, halé par les sédows, passa devant les grottes. Les insectes avaient renoncé, en effet, à parquer les humains à l'intérieur de la fourmilière car ils avaient constaté qu'un séjour prolongé dans les ténèbres affaiblissait considérablement les esclaves, si ce séjour ne leur ôtait pas totalement la vie. L'homme ne vivait pas en termite, mais au grand soleil. Déjà, dans les cavernes, il manquait de lumière, surtout d'activité. Pourtant, les mâles travaillaient à l'agrandissement d'Imruof.

La vision des aéroptères, pourtant construits par leurs ancêtres, n'éveilla chez les humains aucun sentiment de curiosité. Puis le chariot pénétra dans une galerie de la fourmilière.

Imruof ressemblait à un énorme morceau de gryère. Elle occupait

toute une montagne. D'immenses galeries circulaient sous terre. Des dortoirs et des salles de repos, aérés, alternaient avec de vastes entrepôts où s'accumulaient d'impressionnantes réserves de nourriture. Car la fourmi, même géante, restait besogneuse et prévoyante. Elle stockait des vivres de toute sorte, en prévision des mauvais jours, ou d'un siège de la part des abeilles. Ces entrepôts, soigneusement à l'abri de l'air, édifiés dans des endroits frais et secs, ressemblaient à de véritables chambres frigorifiques. On y retrouvait les principales substances formant la nourriture des fourmis géantes : graines, pousses végétales, racines. En outre, les hommes fournissaient la viande fraîche, le cas échéant.

Chaque galerie débouchant à l'air libre était sévèrement gardée par des sédows. Les fourmis craignaient toujours une invasion des abeilles, leurs terribles rivales. Des guetteurs, postés sur les pitons d'alentour, scrutaient sans cesse le ciel à la recherche d'un ennemi éventuel. En cas de danger, les galeries étaient immédiatement obstruées par de gros rochers, interdisant tout passage. Imruof était capable de soutenir un siège pendant des mois, sinon des années. Les abeilles le savaient, aussi ne s'attaquaient-elles jamais à la fourmilière de la montagne. Elles se contentaient de harceler les sédows quand ceux-ci, pour diverses raisons, se hasardaient loin d'Imruof.

La fourmilière avait été édifiée en un lieu choisi au préalable, d'abord par sa situation géographique – qui en faisait une sorte de forteresse dominant la plaine – ensuite par la proche présence de forêts où les fourmis étaient assurées de trouver leur subsistance.

Chaque groupe, sous les ordres de son chef, recevait une besogne bien définie. Une organisation impeccable réglait le travail quotidien. À la tête de cette colonie de bestioles, se plaçait Ol, le chef suprême, le plus puissant des mâles, car le pouvoir se disputait, lors des élections, en combats éliminatoires. Le plus fort remportait la victoire, après avoir abattu tous ses rivaux. C'est dire que ceux qui ne se sentaient pas de taille à la lutte, ou qui avaient peur de mourir, s'abstenaient de postuler le rang suprême.

Ir et Ap, de retour de leur mission, allèrent rendre compte à Ol des péripéties du voyage. Ol se montra extrêmement satisfait :

— Vous ramenez des aéroptères, jadis fabriqués par les humains devenus aujourd'hui des bêtes inférieures. Je vous félicite. Vous aurez droit aux plus hautes récompenses. Une brève cérémonie commémorera votre victoire. Je tiens à souligner le mérite de mes adjoints. Vous ne l'ignorez pas. Les abeilles désirent la suprématie des créatures supérieures, donc notre anéantissement complet. Probablement fourbissent-elles d'autres armes car elles ne peuvent prendre Imruof d'assaut. De notre côté, nous devons nous armer, d'abord pour la riposte, ensuite pour la contre-attaque. Je veux

détruire Ellieba !

— C'est une chimère ! dit Ap. Ellieba n'est pas plus accessible à nos coups qu'Imruof ne l'est à ceux des abeilles. Croyez-vous que les aéroptères nous assureront un avantage sérieux ?

— Oui, affirma Ol avec certitude. Certes, cela ne suffira pas à conquérir Ellieba, mais en équipant un de nos groupes d'action d'ailes artificielles, nous disposerons d'une force d'interception et de frappe considérablement accrue. De plus, cette faculté de voler permettra un champ d'activité beaucoup plus vaste. Ellieba sera à notre portée, alors que, jusqu'à présent, une expédition contre la Cité des Abeilles exigeait une longue, périlleuse et fatigante marche, d'ailleurs vouée à un échec certain.

Ol tournait avec fierté autour des sept engins jadis construits par l'homme, et amenés dans une salle d'Imruof. L'air et la lumière parvenaient par d'invisibles conduits d'aération, si étroits, qu'ils interdisaient le passage aux Abeilles. Du reste, en cas de siège, ces conduits, comme les galeries, se trouvaient également obturés. C'est dire que toutes les précautions étaient prises.

— Nous n'avons pas assez d'aéroptères pour équiper une force convenable, dit Ir avec regret. Nous avons fouillé de fond en comble l'usine au bord de l'océan. Nous avons récupéré tous les engins en état de marche. Peut-être existe-t-il d'autres cités, d'autres usines, d'autres aéroptères rescapés du temps, mais il faudrait envoyer nos éclaireurs beaucoup trop loin et cela exigerait de gros risques.

— Des éclaireurs ailés, constata Ol, pourront prospecter des régions plus éloignées. Comme ils échapperont aux abeilles, ils reviendront pour dire ce qu'ils ont vu.

Un doute s'infiltra chez Ap :

— Croyez-vous que l'adjonction d'ailes artificielles donnera une vitesse de vol supérieure à celle des abeilles ?

La question semblait tellement embarrassante qu'Ol lui-même ne répondit pas immédiatement et s'accorda un délai de réflexion. À vrai dire, il n'avait pas envisagé le problème.

— Il est trop tôt pour formuler une réponse. Je ne crois pas, cependant, malgré mon optimisme, que les ailes des aéroptères battent nos ennemies de vitesse. Je n'ai jamais affirmé que nos forces, équipées pour voler, devront fuir devant les abeilles. L'apport des ailes leur fournira simplement la mobilité qui leur manquait, d'où moyen de défense accru.

Ol poussa un contacteur. L'un des aéroptères se mit en mouvement. Les ailes battirent l'air, frémirent. Les antennes du chef suprême écoutaient avec ravissement ce bruit de souplesse, à peine audible. On se demandait si les vibrations de l'engin n'atteignaient pas la gamme des infra-sons, pour une oreille humaine.

Ol stoppa l'appareil. Il avait grande envie de l'essayer. Il retint son désir. Des sédows l'essaieraient avant lui. Mais il était certain que les engins fonctionneraient pleinement.

Brusquement, l'énorme mâle qui gouvernait Imruof dévoila le fond de sa pensée :

— Savez-vous que j'ai conçu un plan pour détruire Ellieba ? Je sais. Mon ambition peut vous paraître utopique, ou irraisonnée. J'ai mûrement, longuement réfléchi. J'ai pesé les chances de succès, comme les risques d'échec. Ils s'équilibrent. D'ailleurs, succès ou échec, ce plan nous coûtera très peu : deux hommes, tout au plus.

— Deux hommes ? s'étonna Ir.

— Plus exactement un homme et une femme. Car j'ai décidé d'envoyer un couple à Ellieba. Les abeilles préfèrent un couple à des individus isolés, à cause de la reproduction.

— Je ne comprends pas, avoua Ap. Les hommes appartiennent à la catégorie inférieure. Nous ne pouvons pas avoir confiance en eux.

— Détrompez-vous, affirma Ol. J'ai beaucoup étudié, à leur insu du reste, le comportement des humains. Ils restent doués de sensibilité, d'initiative et, pourquoi ne pas le souligner puisque c'est évident, d'une certaine intelligence. Certes, ne confondons pas cette intelligence embryonnaire avec celle de jadis. Le Grand Bouleversement a renversé certains rôles. Mais il subsiste dans le cerveau des humains, des séquelles de leur passé, de leur hérédité. Venez, allons choisir le couple qui partira pour Ellieba.

Les trois fourmis, de rang supérieur aux sédows, quittèrent les profondeurs des galeries et retrouvèrent la lumière du soleil. Elles se dirigèrent vers les grottes où l'on parquait les hommes.

À leur vue, ceux-ci s'agitèrent. Des mains se tendirent, quémendant de la nourriture, ou de l'eau. À travers les barreaux, les yeux clairs brillaient dans les visages mangés de barbe. Les cheveux hirsutes tombaient sur les épaules.

— Taisez-vous donc ! tonna Ol en projetant vers les humains un faisceau d'ondes télépathiques.

Puis, se tournant vers Ap et Ir :

— Regardez-les... Ils font presque pitié. On les nourrit comme des bêtes. Ils sont constamment affamés. Et puis leur odeur infecte les abords d'Imruof.

— L'homme a toujours eu une odeur forte, particulière, nota Ir, puisant dans sa mémoire. Jadis, les animaux sauvages le décelaient de très loin et le fuyaient.

Les trois insectes évaluaient du regard le troupeau humain. Ils jugeaient les individus, appréciaient leur robustesse, l'intelligence de leur regard. Ol détaillait plus spécialement un jeune couple.

Lui était athlétique. Il respirait apparemment la santé. De longs

cheveux frisés couronnaient un front large. Un collier de barbe noire, taillée hâtivement, encadrait un visage aux traits réguliers, à la bouche volontaire. Ses yeux noirs brillaient avec éclat, comme ceux d'un loup. On sentait l'individu fougueux, avide de liberté, d'espace.

Elle était bien proportionnée, musclée finement. Elle était même jolie dans ses haillons découvrant des bouts de peau rosée. Ses yeux bleus lui donnaient un air angélique, rêveur. Une cascade de cheveux blonds ondulait sur ses épaules.

Ils se tenaient par les épaules, serrés l'un contre l'autre, et regardaient les fourmis sans baisser le regard. Leurs sentiments restaient impénétrables. À quoi rêvaient-ils ? Eux seuls le savaient...

Ol désigna l'homme :

— Comment t'appelles-tu ?

L'humain hésita. Il se montra du doigt. Il se demandait si la question s'adressait vraiment à lui :

— Moi ?

— Oui, toi. Réponds.

— Je me nomme Op-Po.

— Et toi ? interrogea Ol, pointant l'une de ses pattes à ventouses vers la jeune femme.

— Ra-Ar.

— Vous vous plaisez, tous les deux ?

— Oui, dit Op-Po du bout des lèvres, d'une voix rauque.

— Aimeriez-vous la liberté ?

— La liberté ? répéta Ra-Ar sans bien comprendre la portée de ce terme.

— La faculté, si vous voulez, précisa Ol, de vivre où bon vous semble, selon vos désirs. En somme, la vie en pleine nature.

— Peut-être, prononça Op-Po avec une nouvelle hésitation.

Le chef suprême appela un sédow de garde et lui ordonna de faire sortir les deux jeunes gens de la cage. Le sédow obéit, ouvrit les barreaux et invita Op-Po et Ra-Ar à quitter la grotte. Quand cela fut fait, la sentinelle referma soigneusement les barreaux malgré les protestations des autres individus. Ol, Ap et Ir firent quelques pas en compagnie du couple humain. Ol désigna les montagnes verdoyantes, noyées de végétation luxuriante. Puis le ciel immensément bleu. Puis une cascade, là-bas, s'écrasant dans les rochers. Puis le soleil flamboyant.

— Tout cela peut être à vous, souligna-t-il, en échange d'une mission que je voudrais vous confier. Jadis, vos ancêtres vivaient à l'état sauvage, en liberté. Cela remonte à très longtemps, bien avant le Grand Bouleversement...

— Le Grand Bouleversement ? interrompit Op-Po.

— Oui. Vous ne pouvez pas comprendre et cela n'a du reste aucune

importance. Mais je vous disais que vos ancêtres, avant la Civilisation, vivaient en liberté et se groupaient en tribus, comme les animaux se réunissent en groupes.

— Pourquoi nous parlez-vous de tout cela ? demanda brusquement le jeune humain.

Ol, pris au dépourvu, balbutia :

— Heu... pour vous démontrer mes bonnes intentions à votre égard. Je veux vous expliquer ce qu'est réellement la liberté, ce monde que vous ignorez. Il tira l'énorme mâle à part. Il lui confia :

— Réfléchissez. Il s'agit d'un de nos plus beaux couples. Ne fera-t-il pas défaut pour la reproduction ?

— Je suis décidé à anéantir Ellieba ! s'entêta Ol. Je vous l'ai dit, la perte sera minime si l'opération ne réussit pas. Je peux engager les frais. Laissez-moi faire.

Il revint vers Op-Po et Ra-Ar. Il leur donna encore bien des explications sur l'image de la liberté. Enfin il parla de son plan.

*
* *

L'essaim bourdonnait à trois cents mètres d'altitude, emmené par E'Ma, un mâle superbe. Il dominait un plateau désertique, semé de rocaillles, de végétation rabougrie, saturé de soleil. Le ciel bleu s'étendait jusqu'à l'horizon.

— U'To ! appela E'Ma, par procédé télépathique, car, comme les fourmis d'Imruof, les abeilles n'étaient pas pourvues de la parole.

Aussitôt, un faux bourdon se rangea aux côtés de celui qui commandait l'essaim, ou plutôt une fraction d'essaim, une section.

— Je crois que nous pouvons faire demi-tour, U'To. Nos observateurs n'ont rien décelé d'anormal. Ellieba peut dormir tranquille.

— Oui, appuya le lieutenant d'E'Ma. Aucune fourmi n'oserait se hasarder dans ces parages. D'ailleurs, toutes les tentatives antérieures se sont soldées par de cuisants échecs.

— Sans doute, opina E'Ma, méfiant. Mais Ol caresse le rêve d'anéantir Ellieba. Rêve utopique, je le reconnais. Néanmoins, qui sait de quoi est capable Ol pour parvenir à ses fins ?

À ce moment, une des ouvrières constituant la section, lança un cri d'alarme. Aussitôt, E'Ma observa le sol.

— Regarde, U'To ! Une colonne de fourmis, jusque-là passée inaperçue, avance en direction de la Grande Ruche. Elle prépare certainement une action contre Ellieba.

— Tu sais bien que leurs efforts se briseront devant notre résistance. Je ne m'explique pas pourquoi Ol envoie ses troupes à la mort.

— C'est un obstiné. Il possède des sédows frais, jeunes, avides de se

battre. À combien juges-tu le nombre de nos ennemis ?

— Un groupe, tout au plus. Justement. Ol ne compte quand même pas nous terrasser avec un si petit nombre.

— N'importe. Il convient de les attaquer. D'ailleurs, les sédows ont dû nous repérer, grâce à leurs antennes. Dispersons cette colonne et donnons-lui une sévère leçon.

Les abeilles fondirent sur les fourmis, déjà prêtes à la riposte. Le choc des deux clans se déroula avec la même ardeur que les fois précédentes, chacun songeant à tuer son rival.

Comme par hasard, Ap et Ir commandaient le groupe des fourmis à carapace noire. Sans aucune appréhension, même avec une certaine satisfaction, les deux mâles virent l'essaim géant s'abattre sur eux.

Ils se battirent pour la forme. Quelques fourmis, déjà, avaient mordu la poussière. Du côté des abeilles, les pertes semblaient légères. Alors, Ir appliqua le plan S.

Les sédows n'attendaient que cet ordre. Ils se mirent fébrilement à creuser la terre car ils avaient choisi, pour l'attaque, un endroit au sol particulièrement friable. Leurs têtes disparurent d'abord, puis le reste de leurs corps, en totalité, absorbé par le trou creusé en hâte. Il ne resta plus que des tas de terre à la vue des abeilles déçues.

Des tas de terre et aussi deux silhouettes qui couraient, se tenant pas la main. U'To désigna les fugitifs :

— Deux humains, E'Ma !

Ce dernier qui, vainement, tentait de piquer une fourmi enfouie dans son trou, prit son essor :

— Capturons-les. C'est un couple. Il pourra nous servir, d'autant plus qu'il paraît assez jeune.

L'essaim abandonna le lieu du combat et se lança à la poursuite d'Op-Po et de Ra-Ar. Rapidement, il les rejoignit.

Op-Po et Ra-Ar avaient déjà vu les abeilles lorsque, à plusieurs reprises, elles avaient attaqué Imruof. Mais ils ne les avaient jamais observées d'aussi près. Ces insectes ailés leur produisaient une impression plus terrible encore que la vision des fourmis géantes. Quelque chose de fascinant, d'invulnérable.

Ils s'arrêtèrent, conscients de l'inanité de leurs efforts. D'ailleurs, Ol leur avait certifié que les abeilles ne tuaient pas les humains. Aussi Op-Po et Ra-Ar se laissèrent-ils entourer par les insectes ailés. Tout à loisir, ils purent admirer les rivales des fourmis.

Sur le sol, elles marchaient également sur leurs pattes postérieures fort développées et musclées. Leur gros abdomen annelé, d'un brun fauve, constituait la majeure partie de leur corps. Leur tête possédait deux gros yeux latéraux à facettes, en perpétuel mouvement. Leurs deux autres paires de pattes à ventouses semblaient plus atrophiées. Par contre, les quatre ailes étaient transparentes, énormes. Repliées,

en position de repos, elles recouvraient presque en totalité la partie dorsale du corps. Les antennes, fixées à l'avant de la tête, restaient extrêmement flexibles, apparemment fragiles. La bouche, munie d'une trompe assez longue, avait quelque chose d'impressionnant.

Mais ce qu'observaient Op-Po et Ra-Ar avec un certain effroi, c'était l'extraordinaire aiguillon, à l'extrémité de l'abdomen, qui, enveloppé d'une gaine protectrice, sortait et rentrait à volonté. Ils savaient que cette arme ne pardonnait pas et donnait la mort.

— Comment vous appelez-vous ? demanda télépathiquement E'Ma.

Op-Po et Ra-Ar se nommèrent.

— Que faites-vous avec les fourmis, si loin d'Imruof ?

— Je l'ignore, avoua Op-Po. Jamais les fourmis ne nous tiennent au courant de leurs projets.

— Évidemment ! grommela E'Ma. Vous appartenez aux réserves humaines d'Imruof ?

— Oui.

— À quoi étiez-vous destinés ? À la reproduction de votre race ?

— Très certainement.

— On dit que les fourmis sont carnassières, intervint U'To. Pouvez-vous le confirmer ?

Ra-Ar trembla mais son ami lui lança un coup d'œil d'encouragement. Elle se décida, « pensant » avec force :

— Généralement, les fourmis se nourrissent de végétaux. Mais elles ne dédaignent pas la viande. Parfois, elles prélèvent des « condamnés » dans notre race. Nous ne les revoyons pas. Ils doivent être dévorés.

— Pouah ! éructa E'Ma. Voilà qui est concluant. Dire que de tels monstres voudraient régner en maîtres absolus sur la planète ! Raison de plus pour n'avoir pour eux aucune pitié.

Il se tourna vers Op-Po et Ra-Ar, anxieux sur leur sort :

— Nous utilisons aussi des hommes à des travaux pacifiques, expliqua-t-il. Ils se reproduisent. Ils sont bien nourris, bien traités. Pourquoi renierions-nous nos « frères inférieurs » ? Nous nous nourrissons exclusivement de pollen, de miel, de cire, de sucre, de sève.

E'Ma, achevant ses mots, prit l'air, déployant ses ailes translucides où perlaient des gouttes de soleil et de lumière. Il entraîna à sa suite une bonne partie de la section. Puis il vola vers le nord.

U'To, resté aux côtés du couple humain en compagnie de quelques ouvrières, précisa :

— Malheureusement, vous n'avez pas la faculté de voler. J'ai ordre de vous conduire à Ellieba où vous retrouverez d'autres hommes. La marche sera longue jusqu'à la Grande Ruche. Hâtons-nous, car les fourmis ruminent peut-être leur vengeance et désirent ardemment

vous reprendre.

Comme la troupe se mettait en route, la nuit tomba. Les ombres mauves s'abattirent sur le plateau désertique, sculptant fantastiquement les silhouettes des abeilles.

Fréquemment, U'To et ses compagnons se retournaient, guettant les sons en provenance des ténèbres. Mais ni Ir ni Ap ne songeaient à se venger de leur échec parfaitement voulu. Déjà, ayant rassemblé les survivants de l'attaque, ils reprenaient le chemin de la Grande Fourmilière.

CHAPITRE III

L'enclos était vaste, spacieux, aéré. Il avait été construit par les hommes eux-mêmes, à l'aide de pieux. Ces pieux constituaient néanmoins une solide barrière, infranchissable, même pour un individu particulièrement agile.

Au centre, s'élevaient plusieurs sortes de « hangars », adossés les uns aux autres, composés d'un toit de rondins et de boue séchée colmatant les interstices. Ces hangars possédaient des murs de rondins et permettaient de s'abriter en cas de mauvais temps, ou pendant la nuit. Aucune porte n'obturait ces abris.

Dans cet enclos pourvu d'une herbe courte, verte, fraîche, vivaient des humains. Ils menaient une existence apparemment paisible. La docilité se lisait dans leurs regards. Ils attendaient que les abeilles leur apportent leur nourriture : du sucre, du miel, de la viande.

De grossières échelles, constituées à l'aide de bambous, permettaient d'accéder aux toits des hangars. De ce perchoir, la vue découvrait un magnifique panorama.

Une vallée assez large, riante, fleurie, s'étendait au-delà d'Ellieba. Une rivière serpentait vers un but inaccessible au regard. Des roseaux, des joncs, se miraient dans l'eau claire, limpide. Des boqueteaux aux feuillages tendres se mêlaient à la toison herbue d'un sol couvert de fleurs multicolores. Plus loin, des forêts épaisses d'où parvenaient des senteurs de résine, escaladaient les pentes.

Par-dessus tout cela, le ciel étirait sa voûte bleutée à la nudité à peine voilée par quelques nuages translucides. Le soleil semait des perles de lumière dans le lit de la rivière, sur les pétales frémissants des fleurs, sur les brins d'herbe raidis de fierté, dans les frondaisons des bois embaumés.

Op-Po et Ra-Ar contemplaient ce spectacle avec fascination, ravissement. Jamais ils n'avaient autant apprécié la nature.

Op-Po tendit la main vers la vallée :

— Là-bas, la liberté, telle que nous l'a révélée Ol...

— Comment peux-tu parler ainsi, Op-Po ? Jamais je n'ai vu ton regard briller de cette façon. Tu me fais peur.

Le jeune homme sourit, découvrant des dents blanches. Il abandonna son air de gravité et hocha la tête :

— Tu sais pourquoi nous sommes ici.

— Oui, avoua Ra-Ar à voix basse. Si les abeilles l'apprenaient, elles nous tueraient.

— Nous devons obéir à Ol. Il nous récompensera.

Lentement, le soleil déclinait. Les ombres violettes et froides de la nuit tombaient du ciel comme un voile, d'abord diaphane, puis de plus

en plus opaque.

Les dernières ouvrières, chargées de pollen, rentrèrent. L'activité d'Ellieba se ralentit considérablement. Des abeilles apportèrent à manger aux hommes, dans des écuelles de bois.

Ce fut le repas. Les langues affamées léchaient le miel. Op-Po et Ra-Ar trouvaient la nourriture nettement meilleure qu'à Imruof. De plus, ici, on semblait en demi-liberté.

La nuit était maintenant totale, le silence complet. Le repas était achevé. La plupart des humains avaient gagné les hangars pour dormir. Au ciel, seules les étoiles brillaient.

Op-Po tenait sa compagne par la main. Il attendit que l'enclos fût plongé dans le sommeil. Alors, lentement, il se dirigea vers les hangars et saisit l'une des échelles de bambou. Il la mit sur l'épaule, se dirigea vers la barrière de pieux, et dressa l'échelle.

Il escalada les barreaux avec la légèreté d'un chimpanzé. Sa tête parut au sommet de la palissade et son regard scruta les alentours. Il n'aperçut aucune sentinelle.

Il fit signe à Ra-Ar de le rejoindre. Celle-ci obéit. Son cœur battait très fort dans sa poitrine. Elle chuchota :

— Si on se fait prendre, Op-Po...

— Chut ! Ol m'a insufflé une ardeur nouvelle. Je me sens capable de lutter contre tout Ellieba.

À califourchon sur la barrière, il aida sa compagne à s'installer à côté de lui. Puis, se baissant, il amena l'échelle jusqu'à lui et, sans un bruit, avec des gestes souples, il la laissa doucement glisser jusqu'à terre, de l'autre côté des pieux.

Rapidement, il rejoignit le sol. Quand Ra-Ar l'eut imité, il prit l'échelle et la lança dans l'enclos. Le léger objet fit à peine de bruit en retombant. Il ne subsistait apparemment plus trace de leur méthode d'évasion.

Brusquement, le jeune homme tira sa compagne par la main et l'entraîna derrière un bloc de rochers tout proche. Ils s'aplatirent derrière le roc et retinrent leur respiration. Une grosse silhouette sombre passa près d'eux, rasant le sol dans un bruissement d'ailes assourdi, puis disparut dans la nuit.

— Une sentinelle ! souffla Op-Po.

Déployant toutes les précautions nécessaires pour masquer leur fuite, les deux jeunes gens se glissèrent dans les ténèbres. Bientôt, ils parvinrent devant l'ouverture d'une galerie. Ils savaient qu'Ellieba, comme Imruof, était construite dans la montagne et comportait beaucoup de galeries identiques à celles des fourmis. Seule l'activité des deux clans adverses les différenciait.

Comme à Imruof, des abeilles veillaient à l'entrée des souterrains, sans compter les patrouilles nocturnes sans cesse en alerte.

Op-Po saisit un gros caillou et le poussa dans un précipice. Le caillou roula de plus en plus vite, cascada avec bruit. Les abeilles, alertées, s'envolèrent vers le ravin.

Op-Po bondit, choisissant le bon moment. Il tenait toujours la main de Ra-Ar, muette d'effroi, incapable de proférer un son. Le couple franchit l'entrée de la galerie, un moment désertée par les ouvrières gardiennes. Il se retrouva en pleine obscurité, sans même la lointaine lumière des étoiles. Ils se sentirent immensément seuls.

Les sentinelles revenaient, l'alerte passée. Elles reprirent leur faction devant la galerie. Les humains captèrent des bribes de conversation télépathique :

— Bizarre ! Il n'y a rien au fond du ravin.

— Une pierre a dû se détacher et rouler. De toute façon, les patrouilles n'ont rien signalé. C'est inutile de déclencher l'alerte générale.

La galerie s'enfonçait en zigzaguant dans la montagne. Les abeilles avaient creusé Ellieba pour se mettre à l'abri des fourmis. Elles avaient choisi un endroit assez inaccessible. Mais elles savaient que leurs ennemies, grâce aux ventouses de leurs pattes, grimpaient partout.

Op-Po désigna un renforcement dans le souterrain :

— Il faut nous cacher car nous ne pouvons explorer Ellieba de nuit. Du reste, toutes les ouvrières sont au repos. Nous laisserons partir les collecteuses de pollen.

— Ne signalera-t-on pas notre fuite ? s'inquiéta Ra-Ar.

— Non, comme Imruof, on ne compte pas les humains. En manque-t-il un ou deux que cela ne se remarque pas.

Les deux jeunes gens passèrent le reste de la nuit dans le renforcement du souterrain, serrés l'un contre l'autre, guettant les bruits les plus divers en provenance de la Ruche, interprétant parfois faussement les sons.

Les heures passèrent, lourdes, anxieuses. Puis, bientôt, une sourde rumeur monta d'Ellieba. Elle grandissait sans cesse. Dix, cent, mille abeilles s'activaient et se rendaient au labeur quotidien, rigoureusement, réglé, coordonné. Dressées sur leurs pattes postérieures, l'abdomen saillant, la trompe agitée, elles quittèrent les vastes salles de repos aux odeurs de miel et de cire, empruntèrent les galeries et débouchèrent à l'air libre. Là, guettées par le soleil qui se levait péniblement, elles déployèrent leurs ailes.

Op-Po et Ra-Ar, blottis dans leur renforcement, avaient vu passer tout près d'eux un nombre impressionnant d'insectes ailés. Ils n'avaient pu les compter. Mais ils savaient que les ouvrières reviendraient, porteuses du précieux pollen.

Les deux jeunes gens quittèrent leur refuge, une simple excavation bourrée d'obscurité. Comme à Imruof, d'invisibles conduits amenaient

la lumière diurne dans les galeries, ce qui facilitait la marche.

Ra-Ar serra fortement la main de son compagnon :

— Si on nous découvre ?

— Les abeilles ont plus de crainte des fourmis que des hommes. Si on nous découvre, on nous ramènera dans l'enclos.

— Nous n'aurions jamais dû obéir à Ol.

— Allons, Ra-Ar, pas de faiblesse. Nous ne faisons rien de mal. J'aimerais tant améliorer tes conditions d'existence. Ol doit avoir raison. L'homme s'étirole en captivité. Il est né pour la liberté et l'espace.

— La liberté... Cela ne signifie rien !

— Elle ne signifie rien quand on ne la connaît pas. Ol nous a appris à la connaître.

La galerie s'évasait. Ils débouchèrent dans une vaste salle souterraine où filtrait le soleil par plusieurs orifices. Ils s'émerveillèrent du spectacle.

Le sol était dallé. Une multitude de petits alvéoles formaient des losanges, taillés dans le roc. Dans ces alvéoles bouillonnait une sorte de suc jaunâtre. De minuscules bulles venaient crever à la surface, produisant à chaque éclosion un petit bruit sec comparable, en beaucoup moins fort évidemment, à l'explosion d'un bouchon de Champagne. Et toutes ces bulles qui crevaient sans interruption formaient un bruissement ininterrompu, amplifié par les voûtes.

Op-Po et Ra-Ar suivirent un chemin rectiligne traversant toute la longueur de la salle. Ils côtoyèrent ainsi les alvéoles où le pollen fermentait, à une température particulière, à l'abri d'une trop grande lumière. Ils passèrent dans une autre salle identique.

Ils traversèrent ainsi une succession de cavernes. Ils notèrent que certains alvéoles étaient vides, mais les ouvrières les rempliraient très rapidement. Il semblait bien qu'Ellieba n'était qu'une monstrueuse et gigantesque fabrique de miel et de cire.

Ils ne rencontraient pratiquement personne. Les ouvrières butinaient à l'extérieur et elles formaient la majorité du clan.

Au mépris du danger, poussés par une soif insatiable de curiosité, les deux jeunes gens poursuivaient l'investigation de la Grande Ruche. Ils savaient qu'à l'entrée de chaque galerie, des sentinelles veillaient, que des patrouilles épiaient les environs afin de déceler éventuellement la présence des fourmis.

Op-Po tenait constamment Ra-Ar par la main. Il lui conseillait de ne pas trop se pencher sur les alvéoles remplis de pollen, car on s'enliserait facilement dans cette boue gluante, sucrée, chaude.

Les oreilles pleines du bruit des bulles crevant en surface, ils s'enfonçaient toujours plus avant dans la Grande Ruche. Ils estimèrent qu'ils avaient dû en atteindre le centre, bien qu'il fût très difficile de

s'orienter.

Ils avançaient maintenant dans une galerie où parvenait un puissant souffle d'air. Ils arrivèrent ainsi à une sorte de rond-point où aboutissaient de nombreux souterrains. Cela représentait une sorte d'étoile. Ce qui leur fit dire qu'ils se trouvaient au centre d'Ellieba.

Un trou béait au milieu du rond-point. Il se démasquait au ras du sol et un escalier grossièrement taillé s'amorçait. Le puissant souffle d'air provenait de ce trou. Intrigués, Op-Po et Ra-Ar sondèrent du regard les diverses galeries convergeant vers ce centre. Tout était désert, apparemment abandonné.

Les deux jeunes gens s'enhardirent. Ils posèrent les pieds sur les marches grossières s'enfonçant dans le sol. Ils notèrent que presque la totalité d'Ellieba était taillée dans du roc. Ces galeries existaient-elles déjà avant la venue des abeilles ? Certainement. La région ressemblait à un morceau de gruyère. Les abeilles avaient peut-être aménagé un décor préexistant.

À mesure qu'ils descendaient, le souffle d'air augmentait. Soudain, un énorme faux bourdon se dressa devant les deux aventuriers. Il était bedonnant, et monstrueux. Il obstruait entièrement le passage, La vue des deux humains le stupéfia.

Que se passa-t-il dans le cerveau d'Op-Po ? Eut-il conscience, soudain, du tragique de la situation ? Crut-il que sa dernière heure avait sonné, s'il ne réagissait pas ?

Courageusement, il fit face au monstre ailé. Pas un seul moment, ses yeux ne quittèrent le gros aiguillon dont la piqure était mortelle. Il savait que s'il ne triomphait pas, son rêve s'effondrerait.

Il empêcha le bourdon d'ouvrir ses ailes et le paralysa. Dominant sa répugnance, il saisit l'insecte à bras le corps et le serra de toutes ses forces. Il sentait sur sa peau un attouchement velu, désagréable ; comme du papier de verre.

— Cherche un caillou, Ra-Ar ! Frappe sur la tête ! Frappe !

Affolée, la jeune fille observait ce combat sans merci, où l'un des adversaires devait fatalement trouver la mort. Jamais elle n'aurait cru son compagnon capable de se battre avec un faux bourdon. Il paraissait tellement docile, tellement résigné ! Maintenant, il devenait une espèce de fauve...

— Frappe, Ra-Ar ! Frappe ! répétait sans cesse Op-Po ne relâchant pas son étreinte.

Il sentait que l'insecte se débattait et cherchait à utiliser son aiguillon. Mais dans sa position, cela lui était impossible.

Ra-Ar rassembla son énergie. Elle comprit, elle aussi, que leur avenir dépendait de la promptitude de leurs réflexes. Le bourdon, à tout moment, pouvait donner l'alerte. Alors, une foule d'ouvrières accouraient. Ce serait terminé.

Son regard erra sur le sol. Elle trouva ce qu'elle cherchait : un caillou aux angles assez vifs, de la grosseur de la main. Elle se baissa et le ramassa. L'étreignant farouchement, elle s'approcha des deux combattants enlacés.

Elle hésita.

— Frappe donc ! répéta Op-Po pour la troisième fois.

Alors, elle obéit. D'un geste violent, presque coléreux, elle assena un coup de caillou sur la tête du bourdon. Puis elle recommença. Une fois. Deux fois. Dix fois.

Dans les bras d'Op-Po, le corps du bourdon s'amollit. Il devint flasque. L'homme relâcha son étreinte et l'insecte s'effondra sur le sol. Il perdait une substance blanche par de multiples plaies à la tête. Ses yeux étaient vitreux. Il ne bougeait plus.

Ra-Ar s'effraya de son propre geste. Elle frémit, lâcha le caillou et se réfugia dans les bras de son compagnon. Elle gémit :

— Je l'ai tué, Op-Po !

Ce dernier hocha la tête et tendit l'oreille. Il ne surprit aucun bruit particulier, si ce n'est celui, lointain, des bulles de pollen en fermentation dans les alvéoles. Il se pencha sur le corps de l'insecte immobile :

— Oui, tu l'as tué, prononça-t-il lentement, sans émotion apparente. Mais c'était lui ou moi. Si je l'avais lâché, il m'eût enfoncé son aiguillon dans le corps.

Il prit la main de sa compagne et enjamba le cadavre du faux bourdon. Rapidement, ils se trouvèrent au seuil d'une salle au spectacle extraordinaire, fascinant. Ils demeurèrent là, figés, bouche bée.

La salle recevait abondamment de la lumière par de multiples cheminées. Des perles de soleil dansaient même sur les murs de granit. Mais ce n'était pas cela qui fascinait les deux humains.

Au centre de la caverne, il y avait une abeille. Elle était énorme. Elle possédait un abdomen phénoménal et elle ne bougeait pratiquement pas. Sans doute sa taille exceptionnelle ne lui permettait-elle pas d'esquisser des mouvements violents. Elle semblait handicapée par son abdomen monstrueux.

Elle était couchée. Autour d'elle, grouillaient des dizaines, des centaines d'œufs, énormes, cireux, jaunâtres presque translucides, humectés de substance visqueuse. Ces œufs s'amoncelaient et périodiquement, des ouvrières devaient venir les chercher pour les porter dans des incubatrices naturelles où ils achèveraient leur formation biologique, avant l'éclosion.

C'était A'Be, la reine d'Ellieba. Son unique travail consistait à pondre. Gardée par des mâles puissants et jaloux, elle assurait la reproduction incessante de la Ruche. Elle ne sortait jamais. Ses ailes

atrophées ne lui permettaient pas de voler. De plus, les mâles veillaient.

Le faux bourdon, élu pour être le compagnon d'A'Be partageait le sort de la reine. Il restait au centre d'Ellieba jusqu'à ce qu'un rival l'en chassât. Personne ne pénétrait en ce lieu car il n'était pas permis aux abeilles de voir pondre leur reine.

Généralement, le compagnon d'A'Be avait mauvais caractère. Il se bourrait de miel et d'amour mais en revanche, les ouvrières lui interdisaient l'accès des autres parties de la Ruche. Il le savait et se tenait coi. Il se demandait si son sort était vraiment enviable. Et, secrètement, il souhaitait qu'un rival osât lui disputer les faveurs d'A'Be. Il lui cédait volontiers la place, sans même combattre. Mais il était irrémédiablement chassé d'Ellieba et achevait son existence en solitaire, dans la nature.

A'Be aperçut les humains. Elle en avait entendu parler, mais elle les voyait pour la première fois. Elle se dressa lourdement sur ses pattes arrière. Son abdomen bourré d'œufs s'opposa à sa marche et l'entraîna. Elle retomba lourdement.

Op-Po et Ra-Ar étaient écoeurés. Ils voulurent fuir ? Mais au moment où ils posaient le pied sur les marches menant au rond-point, des ouvrières apparurent, les trompes gonflées de pollen. Les premières travailleuses revenaient, porteuses de leur récolte qu'elles allaient déverser dans les alvéoles. Puis d'autres ouvrières interviendraient et fabriqueraient le miel. Ce miel, stocké, fournissait les réserves d'Ellieba pendant la mauvaise saison.

Maintenant, la Ruche s'animait. C'était un incessant va-et-vient. Les galeries s'emplissaient du bruissement des ailes et du crissement des pattes sur le roc. Le pollen, la sève, se déversaient dans les alvéoles. Puis les premières ouvrières repartaient, infatigables.

Très pâle, Ra-Ar balbutia :

— Comment allons-nous sortir d'ici ?

— Viens ! décida Op-Po. Je ne vois pas d'autre solution.

De nouveau, ils enjambèrent le cadavre du « roi » et se retrouvèrent dans la salle de ponte. A'Be, une nouvelle fois, tenta de se soulever. C'était au-dessus de ses forces. Elle darda son regard sur les humains et ne put pas même entrer en contact télépathique avec eux. Cette faculté semblait lui échapper partiellement.

Elle se contorsionna. Son abdomen se convulsa et expulsa un œuf qui roula au milieu des autres.

Tenant sa compagne par la main, Op-Po s'avança hardiment dans la salle. Il écrasa des œufs et ressentit une impression gluante sur les pieds, les chevilles. Il enfonçait dans de la gélatine jaune. De tout cela émanait une odeur caractéristique.

Les deux humains passèrent tout près d'A'Be, incapable de

s'opposer à la violation de son domaine. Ils ne la regardèrent même pas, tant elle était horrible dans sa monstruosité. Jamais ils n'auraient imaginé une abeille aussi repoussante !

Op-Po désigna l'une des cheminées d'aération par où le jour se déversait en cascade blonde :

— Ce sera dur, Ra-Ar, mais nous passerons. Es-tu prête ?

— Oui. Je ne veux pas rester une seconde de plus en ce lieu abominable.

Le premier, Op-Po engagea sa tête dans la cheminée. Puis ses épaules. Enfin le reste de son corps. Le boyau était étroit. Il fallait déployer des prodiges de souplesse pour s'y infiltrer.

Néanmoins, lentement, les deux humains progressaient. Ils se raclaient copieusement les coudes, les genoux. Ils s'écorchaient. Parfois, ils étaient obligés de prendre des positions acrobatiques. Jamais le courage ne les abandonna. Ils possédaient une volonté de fer.

À un coude de la cheminée, ils crurent renoncer. Ils passèrent, en signant le rocher de leur sang. Fréquemment, leur reptation entraînait la chute de quelques pierres. Celles-ci tombaient dans un bruit infernal, rejoignant les œufs d'A'Be.

Enfin, Op-Po émergea. Immédiatement, il se heurta à la sentinelle qui veillait à l'entrée de la cheminée. Mais le jeune homme s'était armé d'une pierre. De toutes ses forces, il la projeta vers l'abeille qui le reçut en plein abdomen.

La douleur plia l'insecte en deux. Un second projectile l'atteignit à la tête. La cervelle gicla. La peau des abeilles était peu épaisse et s'entamait facilement.

La sentinelle se convulsait sur le sol. Op-Po mit un terme à son agonie. Puis il aida Ra-Ar à sortir de la cheminée.

La jeune fille regarda son compagnon avec admiration :

— Tu es fort, Op-Po. Fort et beau. Je ne savais pas que tu combattais aussi bien.

Op-Po bomba le torse fièrement. Ses muscles saillirent. Il observa autour de lui et constata qu'il se trouvait au sommet de la colline dans laquelle Ellieba était construite. Au loin, il apercevait la plaine, la rivière scintillante taquinée par le soleil brûlant.

Rapidement, il entraîna Ra-Ar sous les arbres car il craignait une patrouille d'abeilles. Il trouva une source suintant entre des coussins de mousse. Ils étanchèrent leur soif et lavèrent leurs plaies.

Ils s'allongèrent à l'ombre. Les mains à la nuque, ils rêvèrent, insouciant. S'imaginaient-ils qu'à quelques centaines de mètres d'eux, des ouvrières extrayaient la sève des pins et en remplissaient leurs trompes ?

— Il faut attendre la nuit, dit Op-Po sagement. Alors, nous pourrons

dépister les patrouilles et les recherches.

— Sais-tu qu'aucun humain, avant nous, n'a montré une telle insoumission ? Voilà que, brusquement, nous agissons comme les fourmis d'Imruof, comme les abeilles d'Ellieba... C'est ça qu'on appelle la liberté ?

— Pas tout à fait, rectifia Op-Po en souriant. C'est le prélude. Ol nous a tout expliqué par le détail. Il nous a ôté nos complexes. Il faut se mettre dans la tête, Ra-Ar, que la race humaine existe et qu'elle n'est inférieure que parce que nous voulons qu'elle soit inférieure. Je voudrais faire l'expérience et vérifier si Ol dit vrai.

Le jeune homme se tourna vers sa compagne. Il était très grave :

— Maintenant, Ra-Ar, es-tu prête à me suivre, quoi qu'il arrive ?

— Oui, Op-Po. Je te suivrai n'importe où, dans n'importe quelles circonstances. Parce que je t'aime, et parce que j'ai en toi une absolue confiance et une admiration sans borne.

CHAPITRE IV

— J'ai faim ! dit soudain Ra-Ar qui, pour la première fois depuis quelques heures, sentait qu'elle avait un estomac.

— Attends ! J'ai repéré un arbre portant de beaux fruits. Je vais en chercher.

Op-Po se leva en souriant. Il s'enfonça sous les frondaisons et rapidement trouva l'arbre qu'il cherchait. De gros fruits rouges, charnus, pendaient aux branches. Il en cueillit un et le porta à sa bouche.

Il n'en avait jamais mangé. Il lui trouva un goût sucré, fort agréable. Sa bouche s'emplit de jus. Il cueillit autant de baies sauvages qu'il put puis il porta sa récolte à sa compagne.

— Tiens, c'est délicieux.

Ra-Ar mordit à belles dents dans les fruits. Elle en mangea un, puis un second, un troisième. Elle s'en rassasia.

Elle s'allongea près de son compagnon :

— Je suis heureuse, Op-Po. Heureuse mais inquiète.

— Pourquoi cette inquiétude ? À cause des patrouilles d'abeilles ?

— Oui.

— Bah ! Nous déjouerons toutes leurs recherches.

La nuit tombait. La forêt s'assombrissait. Les ouvrières regagnaient Ellieba, leur besogne quotidienne achevée. Là-bas, A'Be devait expulser un autre œuf de son horrible abdomen.

Les deux jeunes gens se mirent en route vers la vallée. Ils atteignirent rapidement la rivière. Alors ils décidèrent de suivre son cours et de mettre le plus de distance possible entre eux et la Ruche.

Pourtant, une préoccupation tenaillait l'esprit de Ra-Ar :

— On a dû découvrir le bourdon que j'ai tué, au centre d'Ellieba. Les abeilles doivent se demander qui est l'auteur de ce meurtre.

— Elles songent à un rival, répondit Op-Po, philosophique. Cette mort compte bien peu. Le « roi » d'Ellieba est toujours voué prématurément à la mort. Un autre prendra sa place. En tout cas, personne n'imaginera les vrais responsables.

— La reine nous a vus, insista la jeune fille.

— La reine mène une vie de recluse. Personne ne l'écoute. Elle pond et c'est tout ce que les ouvrières lui demandent. Comment pourrait-on croire ses affirmations ? Jamais un humain n'a quitté l'enclos. Jamais un homme ne s'est révolté. Une telle idée est impensable.

Un croissant de lune se montra. Il joua à cache-cache avec quelques nuages. Il disparut. Il réapparut. Finalement, il étincela de blancheur et nimba la nature de filets argentés. La rivière charria des poignées

d'argent.

Nos amis marchèrent à peu près toute la nuit. Ils étaient las, fatigués. Ils s'arrêtèrent et dormirent à l'abri de quelques arbres. Un bourdonnement caractéristique éveilla Op-Po.

Ce dernier se glissa jusqu'à l'orée du bois. Il hasarda un œil. L'aube naissait et séchait les gouttes de rosées accrochées aux brins d'herbe. Le disque rouge du soleil pointait à peine au-dessus des montagnes et embrasait l'horizon.

Une section d'abeilles s'était posée en bordure du bosquet. C'était le battement de leurs ailes que le jeune homme avait perçu. Recherchaient-elles les deux fugitifs ou bien s'agissait-il d'une simple patrouille ?

Les abeilles se reposaient. L'antenne au vent, elles humaient l'air frais. Fort heureusement, leurs moyens de détection restaient très limités. Par contre, elles possédaient une vue très développée.

Op-Po comprit rapidement qu'un danger le menaçait. Il fallait fuir, car, de toute manière, il ne pourrait lutter contre une section d'insectes ailés. Aussi rejoignit-il très rapidement sa compagne, en évitant de froisser les branches et les herbes sur son passage.

Ra-Ar dormait encore, d'un sommeil paisible. Il la secoua avec douceur, lui chuchotant à l'oreille :

— Partons. À tout instant, des abeilles peuvent fouiller le bois. Elles nous découvriront. Gagnons le bord de la rivière où l'herbe épaisse reste un meilleur refuge.

Ils s'éloignèrent, le cœur battant, regardant fréquemment derrière eux. Le bois qu'ils quittaient leur masquait les insectes. Maintenant, ils couraient vers la rivière proche. L'herbe étouffait le bruit de leurs pas.

Ils parvinrent au bord de l'eau. Ils observèrent le bosquet qui leur avait servi de refuge pendant leur sommeil. Ils virent que les abeilles survolaient les arbres, à la recherche de quelque chose.

— On a découvert notre fuite ! souffla Op-Po. Viens. Les roseaux et les joncs sauront nous protéger de tous les regards.

Sans hésitation, ils entrèrent dans l'eau jusqu'à la poitrine. Ils écartèrent les roseaux et les joncs et s'infiltrèrent dans les plantes aquatiques dont les têtes fragiles se balançaient nonchalamment au-dessus d'eux. Ils se tapirent dans un coin où les plantes étaient particulièrement denses, touffues.

Ils ne bougèrent plus, enfoncés jusqu'au cou dans une eau légèrement croupissante, un peu fangeuse. Les abeilles voletèrent longuement au-dessus de la rivière, rasèrent même sa surface, mais elles ne découvrirent pas les fugitifs. Puis elles s'éloignèrent et disparurent vers les montagnes maintenant toutes baignées de soleil.

Alors, Op-Po et Ra-Ar, certains d'avoir échappé au danger, émergèrent des roseaux et des joncs. Ils se séchèrent et poursuivirent

leur chemin. Leurs sens restaient constamment en éveil car une autre patrouille pouvait les surprendre à l'improviste.

Op-Po eut la chance d'attraper un levraut au gîte. Il le dépouilla et ils mangèrent la chair crue, saignante. Ils ne connaissaient pas le goût de la viande cuite et ils auraient encore moins eu l'idée de faire du feu. Du reste, ils n'en avaient pas la possibilité.

Pendant qu'ils apaisaient leur faim, ils évoquaient leur situation. Jamais un humain ne s'était trouvé dans de telles circonstances. Ils ne dépendaient plus de personne, ni des fourmis ni des abeilles. Ils étaient livrés à eux-mêmes, à la nature, et peut-être songeaient-ils qu'il était bien difficile de subsister. Il était plus facile de quémander la nourriture, à Imruof ou à Ellieba. Point n'était besoin de songer au lendemain, à son incertitude.

— Retrouverons-nous le chemin d'Imruof ? demanda Ra-Ar, rongé consciencieusement un os.

— Peut-être, répondit Op-Po, évasif. Cela n'a guère d'importance.

— Si, cela en a une. Ol nous attend.

— Ol attendra et il se lassera d'attendre. Pourquoi retournerions-nous à Imruof ?

Cette perspective effraya la jeune fille. Elle jeta son os et essuya ses doigts rougis de sang à l'herbe verte.

— Tu as une idée dans la tête, Op-Po.

— Oui, avoua le jeune homme. J'aspire soudain à vivre libre.

— Depuis qu'Ol t'a parlé de la liberté, tu ne penses plus qu'à ça. Notre exemple ne te suffit donc pas ? Il nous faut chercher notre nourriture, éviter les traquenards des abeilles lancées à notre poursuite, et bientôt ceux des fourmis, si nous ne rejoignons pas Imruof. Vois-tu là motif à une existence paradisiaque ? À Imruof, ou à Ellieba, nous étions certains de ne pas mourir de faim.

Op-Po soupira profondément. Il se leva et regarda intensément vers l'ouest. Son regard vague semblait perdu dans un rêve. Il murmura :

— Je voudrais découvrir des horizons nouveaux, partir loin... très loin.

— Tu perds la tête, Op-Po !

— Pourtant, Ra-Ar, tu m'as juré de me suivre n'importe où.

— Sans doute..., dit la jeune fille, hésitante, mais le bonheur se conçoit-il dans l'incertitude du lendemain ? Nous aurons à lutter contre la faim, le froid, la pluie, les fourmis, les abeilles...

Soudain, Op-Po abandonna son immobilité. Il se jeta à plat ventre sur le sol. Il haleta :

— Vite ! Ra-Ar, imite-moi ! J'ai cru apercevoir une abeille dans le ciel. Elle vient par ici.

La jeune fille s'allongea à terre :

— Seule ?

— Oui, seule. C'est bizarre. Jamais une ouvrière ne se hasarde aussi loin d'Ellieba. Quant aux patrouilles, elles comportent plusieurs individus.

Lentement, avec d'innombrables précautions, Op-Po se redressa. Son regard se darda vers le ciel mais il ne distingua que des nuages blancs poussés par une légère brise. S'était-il trompé ?

— Pourtant, assura-t-il, j'ai aperçu une silhouette dans les nues. Elle devait nous épier.

— Alors, balbutia Ra-Ar, en se blottissant contre son compagnon, si nous sommes repérés, toutes nos précautions restent superflues.

— Écoute ! dit brusquement Op-Po, l'oreille tendue. Entends-tu ce bruit ?

— Oui. Ce n'est pas celui des abeilles qui volent.

Rapidement, plusieurs ombres apparurent au-dessus de nos amis. Des ombres noires, imposantes, avec de lourdes carapaces et des tenailles impressionnantes. Elles voletaient avec légèreté.

— Des fourmis ! hurla le jeune homme. Des fourmis ailées !

Ir et les quatre sédows composant son escorte se posèrent près des humains. Les ailes mécaniques des aéroptères cessèrent de battre. Le bruit disparut :

Ir, arrogant, désigna l'engin fixé à son abdomen par des courroies :

— Nous sommes devenus ailés. Qu'en dis-tu, Op-Po ?

Ce dernier ne manifesta aucun enthousiasme excessif pour les aéroptères. Il haussa les épaules :

— Ellieba reste imprenable, même avec des ailes mécaniques.

— Tu as donc réussi non seulement à pénétrer dans la Ruche, mais à en sortir. Cela dénote de l'initiative. Ol m'a chargé de te ramener à Imruof. Il pensait que tu pourrais t'égarer.

Op-Po sentait combien ces paroles étaient perfides. Ol n'avait surtout guère confiance dans les hommes et il avait peur que le couple envoyé à Ellieba ne lui fausse compagnie. C'était ce qui allait arriver si Ir n'était pas intervenu.

La troupe prit donc le chemin d'Imruof. Fréquemment, l'un ou l'autre des sédows s'envolait et exécutait un ballet aérien au-dessus de ses compagnons. Quand il se reposait, il savait que nul ennemi n'approchait.

— Que penses-tu de nos aéroptères ? demandait Ir, montrant son engin à Op-Po. C'est pratique. Nous franchissons ainsi, sans fatigue, des distances considérables. Dire que de telles mécaniques ont été construites, jadis, par ta race !

Op-Po, pour la première fois, sursauta :

— Par des hommes ?

— Oui, tes ancêtres. Il y a de cela très longtemps. Avant le Grand Bouleversement. À cette époque, les hommes possédaient

l'intelligence.

— Ol m'a déjà parlé de ce Grand Bouleversement. Qu'est-ce que ça signifie ?

Ir hésita. Puis :

— Nous l'ignorons tous. Parlons plutôt de votre mission. Que ramenez-vous de constructif ?

— Je le dirai à Ol, répondit fermement le jeune homme. C'est lui qui m'a envoyé là-bas.

Ir parut déçu. Il dissimula pourtant habilement cette déception :

— Comme tu voudras. Dans le fond, je me demande si Ol a bien fait de risquer un couple d'humains en l'envoyant à Ellieba. Les renseignements ramenés valent-ils ce risque ? Il est vrai, ajouta-t-il, hautain, qu'un couple humain compte bien peu.

Op-Po et Ra-Ar s'enfermèrent dans un mutisme volontaire et Ir, malgré son désir et sa curiosité, cessa de les questionner. Pendant la durée du voyage, nulle alerte ne vint interrompre le cours des événements.

C'est ainsi que la troupe arriva à Imruof.

*

* *

Encadrés par les sédows, les hommes se rendaient au lieu de leur travail. Ils marchaient en longue file, comme un troupeau résigné. Leurs regards reflétaient le vague. Ils ressemblaient à des pantins mécaniques.

Op-Po était avec eux. Il était le seul à nourrir une profonde aversion envers Ol, envers les fourmis, même envers ses propres congénères. Ses yeux étincelaient de haine. Il évoqua Ra-Ar, derrière les barreaux de bois de la grotte.

La troupe parvint au chantier. Elle y retrouva les outils grossiers façonnés par des mains malhabiles, des outils de bois qui s'usaient très vite.

Le travail commença. Les hommes creusaient inlassablement des galeries. Imruof s'agrandissait et depuis que les sédows employaient des esclaves, ils devenaient paresseux.

Op-Po maniait sans ardeur un pic rudimentaire. Il grattait la terre. Mais son esprit vagabondait. Il se revoyait devant Ol, en compagnie de Ra-Ar. Le chef suprême d'Imruof l'avait interrogé. Il avait conté par le détail son arrivée à Ellieba, sa fuite, la visite de la Ruche, les alvéoles bourrés de pollen en fermentation, le combat contre le faux bourdon, puis l'effrayante vision d'A'Be. Enfin l'évasion par la cheminée d'aération.

Puis, tout naturellement, il avait demandé son salaire pour cette mission. Car Op-Po avait scrupuleusement obéi aux ordres d'Ol. Ce

dernier n'avait donné que le mépris en échange. Op-Po et Ra-Ar avaient été reconduits avec les autres humains. Ils ne bénéficiaient même pas d'un régime de faveur !

L'énorme Ol se frottait les pinces de satisfaction car il avait récupéré le couple envoyé à Ellieba. Il avait fait d'une pierre deux coups. Il savait maintenant que pour détruire la Grande Ruche, il lui faudrait parvenir jusqu'au centre d'Ellieba, tuer A'Be et ses œufs, étouffer l'organe reproducteur. Si un couple d'humains avait réussi à s'infiltrer chez les abeilles, pourquoi un commando de sédows ne réaliserait pas la même performance ?

Op-Po était nerveux. Il se mit à cogner rudement la terre avec son pic. La sueur apparut à ses tempes.

— Je hais Ol ! grommela-t-il entre ses dents.

Il travaillait dans une galerie. Des hommes creusaient. D'autres charriaient la terre à l'extérieur avec des moyens de fortune. Audehors, les sédows montaient une garde débonnaire. Les humains travaillaient pour obtenir leur nourriture. C'était normal.

Le ciel devenait menaçant. De gros nuages noirs s'amoncelaient. Une chaleur écrasante, prélude à un orage, s'appesantissait sur la nature. Le soleil avait disparu. Enfin, les nues crevèrent. Les cataractes d'eau se déversèrent. La terre chaude but goulûment. Des rigoles sales cicatrisèrent le sol et coururent vers les précipices, les ravins. Les rochers se lavèrent.

Les sédows s'étaient mis précipitamment à l'abri sous des rochers. Pratiquement, le travail avait cessé. Les hommes, tassés à l'entrée de la galerie qu'ils creusaient, regardaient tristement tomber la pluie. La nostalgie et l'ennui se lisaient dans leurs prunelles sans éclat.

Op-Po, dès les premiers coups de tonnerre, s'était approché de l'entrée du souterrain. Il avait vu les sédows se réfugier sous des rochers environnants, formant appentis. Là, ils attendaient la fin de l'orage.

Le jeune homme quitta la galerie, sous l'œil stupéfait de ses compagnons. Il reçut une douche magistrale, mais l'eau était tiède. Il avança encore et se retourna. La pluie tombait si serrée qu'elle masquait le souterrain. Alors, Op-Po comprit qu'il tenait sa chance.

Il se mit à courir. La pluie lui lavait la figure. La foudre tombait sans interruption, faisant parfois éclater les rochers.

Il courut plus vite. Il sautait, il bondissait, évitant les rocs sournois brusquement apparus sous ses pas. Il enfonçait fréquemment dans le sol transformé en borbier. Ses vêtements de peaux étaient trempés. Mais cela n'avait pas d'importance.

Les sédows ne se lançaient pas à sa poursuite. On n'avait donc pas remarqué sa fuite. Ses compagnons demeurés dans la galerie devaient se demander pourquoi il ne revenait pas.

S'orientant magnifiquement malgré le rideau de pluie, il parvint près de la grotte où s'entassaient les humains. Il nota que, là encore, les sédows de garde avaient déserté leur poste car les fourmis n'aimaient pas l'eau.

Il se pendit aux barreaux. Sa voix se mêla à celle du tonnerre :

— Ra-Ar ! Ra-Ar !

La jeune fille entendit son appel. Elle accourut. Son visage semblait bouleversé derrière les barreaux. Elle saisit les mains d'Op-Po et les embrassa :

— Que fais-tu là ? Pourquoi n'es-tu pas avec les autres ?

— Je viens te chercher, Ra-Ar. Fuyons ensemble ! Il ouvrit la porte, comme il l'avait vu faire aux sédows. Ra-Ar tomba dans ses bras. Il l'entraîna. Des cris jaillirent du troupeau humain, des vociférations ou des appels de prudence, de sagesse. La porte aux barreaux de bois restait ouverte mais personne n'eut l'idée de s'évader. Ce n'était pas seulement la pluie qui retenait les hommes, mais la peur de l'inconnu.

— Les idiots ! Les idiots ! grondait Op-Po. Leurs hurlements vont alerter les sédows !

Les deux jeunes gens couraient à perdre haleine. La pluie frappait violemment leurs visages. Par moments, ils ne voyaient pas à trois mètres devant eux. Ils évitaient des obstacles à la dernière seconde. Vingt fois ils faillirent glisser sur les rochers mouillés, au risque de tomber dans un abîme. Vingt fois ils évitèrent la chute fatale. Un courage extraordinaire les soutenait.

Déjà, l'orage s'apaisait. La pluie tombait moins dru. Les coups de foudre s'espaçaient. Les nuages livides se dispersaient. Op-Po trouva une grotte peu profonde, néanmoins, suffisante pour leur donner asile.

Ils s'assirent et reprirent leur souffle. Ils étaient trempés jusqu'aux os. Mais, dans les bras l'un de l'autre, ils ne songeaient pas à leur situation précaire, incertaine. Ils n'évoquaient que le présent immédiat. Savaient-ils seulement à quelle impulsion ils avaient obéi ?

Op-Po le savait. Il haïssait Ol qui lui avait promis, en récompense, la liberté. Et c'était pour se venger d'Ol qu'il avait fui Imruof, comme il avait fui Ellieba. Il savait aussi que s'il était repris, on le mettrait à mort afin de donner un exemple à ses congénères. Mais maintenant qu'il avait goûté une semi-liberté, il se moquait de la mort.

La pluie avait maintenant complètement cessé. Le ciel se dégageait. Un morceau de soleil apparut, mangé par des séquelles de nuages. La terre buvait sa dernière rasade d'eau. Les rochers se séchaient. Les gargouillis discordants se tarissaient.

Op-Po s'étira. Il apparut à l'entrée de la grotte et épia les nues. Les fourmis le préoccupaient davantage que l'orage.

— Les fourmis volent, désormais, annonça-t-il. Elles volent grâce à des appareils construits jadis par nos ancêtres.

— Qui t'a dit cela ? demanda Ra-Ar, profondément étonné.

— Ir. Il me l'a dit par bravade, par vantardise. C'est sûrement la vérité. Mais d'où viennent ces mécaniques ? Souviens-toi, Ra-Ar. Un chariot est arrivé, un jour. Les sédows qui le traînaient semblaient harassés. Ils venaient de très loin. Sur ce chariot, il y avait des aéroptères.

Le couple sortit de la grotte. Le soleil sécha leur épiderme. Mais à Imruof, l'alerte devait être donnée car les cris des humains avaient certainement attiré l'attention des sédows.

— Il faut fuir, Ra-Ar, décida Op-Po. Fuir loin, très loin. Regarde sans cesse vers le ciel. Le danger vient de là.

Au même moment, la jeune fille poussa un cri et tendit la main vers les nues. Une fourmi ailée s'y dessinait. Elle voletait, légère, décrivant des arabesques. Son regard perçant devait fouiller les environs.

Précipitamment, les deux jeunes gens réintégrèrent l'intérieur de la caverne. Ils haletaient. La sueur luisait sur leurs visages. Leurs cœurs battaient très fort.

— Le sédow ne nous a peut-être pas vus, pronostiqua Op-Po, hésitant. Souhaitons-le. Sinon d'autres sédows, alertés, surviendront. Nous serons submergés sous le nombre.

Non, la fourmi ailée ne semblait pas avoir repéré les fugitifs. Cependant, visiblement, elle les cherchait. Planant comme un aigle, elle guettait, attendant le moment favorable. D'autres sédows, munis d'aéroptères, devaient patrouiller eux aussi.

Mais la nature aida nos amis. La nuit arrivait. Les ombres violettes et mauves enveloppèrent le décor, burinèrent les silhouettes trapues des rocs, noyèrent l'amalgame des arbres et des feuillages. Le lent envahissement de l'obscurité se poursuivit inexorablement. Des vagues d'air frais frissonnèrent sur la montagne mouillée.

Le sédow ailé avait disparu, vaincu par la nuit. Op-Po et sa compagne se glissèrent hors de leur abri et descendirent vers la plaine. Pour la première fois, ils franchissaient seuls les frontières d'Imruof.

CHAPITRE V

Le soleil vitrifiait la plaine et séchait la rosée. Un moutonnement d'herbe s'étendait à l'infini. Le terrain présentait même une légère déclivité. Parfois, des bouquets d'arbres, voire des forêts, coupaient la monotonie du décor.

Op-Po et Ra-Ar avaient marché une grande partie de la nuit. Ils se sentaient fatigués et ils aspiraient au repos.

Le jeune homme désigna un boqueteau :

— Nous dormirons quelques heures à l'ombre de ces arbres.

Ils parvinrent sous les frondaisons baignées d'ombre. Ils se retournèrent. Au loin, très loin, le trait musclé d'une chaîne de montagnes, légèrement mauve, se découpait dans l'embrasement matinal.

Op-Po tendit la main :

— Nous venons de là-bas. Nous avons parcouru une longue distance pendant la nuit.

— Crois-tu que les fourmis se hasarderont jusque-là ?

— Oui, maintenant qu'elles sont équipées d'ailes artificielles. Aussi, à aucun moment, ne devons-nous relâcher notre surveillance.

Ils mangèrent quelques fruits sauvages puis ils s'allongèrent sous les arbres. La fatigue les plongeait aussitôt dans un sommeil réparateur.

Or le danger rôdait. Ol n'avait pas renoncé à récupérer les deux fugitifs, ne serait-ce que par orgueil. D'autre part, il tenait à ce que les hommes sachent que l'on ne s'évadait pas d'Imruof. Car il craignait la contagion. Par précaution, il doubla le nombre des gardes autour des grottes. Sur les chantiers, la vigilance des sédows augmenta.

Sept insectes, munis d'aéroptères, furent chargés de retrouver la trace des fuyards. Ils s'égayèrent au-dessus des montagnes, chacun patrouillant au-dessus d'une région déterminée. Mais les montagnes recelaient de nombreuses cachettes, de nombreux abris. Tandis que la plaine...

Ap commandait la section volante. Il songea soudainement que les fugitifs avaient peut-être pu gagner la plaine à la faveur de la nuit. Il appela télépathiquement son compagnon le plus proche :

— Na !

Le sédow obéissant rejoignit son chef :

— Vous m'appelez, Ap ?

— Oui, Na. Nous cherchons les humains dans les montagnes alors qu'ils ont peut-être gagné la plaine.

— C'est possible.

— Survolons la plaine. S'ils s'y trouvent, il sera facile de les repérer.

Ap et Na changèrent de cap. Ils s'orientèrent vers la grande étendue herbeuse. Ils volaient à moins de cent mètres d'altitude et leurs yeux globuleux fouillaient ardemment le sol.

— Tu étais de l'expédition, Na, à l'ancienne ville des hommes ?

— Oui.

— C'est bizarre. J'ai idée que les fuitifs se dirigent de ce côté.

Mais les deux observateurs ailés se rassurèrent vite. Aussi loin que l'horizon le leur permettait, ils découvraient la grande plaine absolument vide. Ils en conclurent que même en marchant rapidement, sans prendre de repos, les fuyards n'avaient pu franchir une telle distance.

— Ils ont dû passer plus au sud, conclut Ap. Ils changèrent une nouvelle fois de cap. Ils découvrirent la même plaine parsemée d'herbe grillée de soleil, mais des boqueteaux alternaient avec des espaces découverts.

— Les humains sont malins, constata Ap. Ces bosquets leur permettent de se reposer à l'abri de tous regards. Il ne serait pas surprenant qu'ils soient sous ses arbres. C'est nous qui serions repérés les premiers.

Les deux insectes décidèrent de prendre quelques instants de repos. Ils atterrirent à l'orée d'un bosquet. Les vibrations, à peine perceptibles, de leurs ailes mécaniques, se turent. Le silence total succéda.

Ils marchèrent vers les arbres et pénétrèrent avec précaution sous les frondaisons. Ils se méfiaient. Ils se méfiaient d'autant plus que les deux humains semblaient dangereux. L'homme avait tué le roi d'Ellieba, renommé pourtant pour sa force.

Ils évitèrent de faire craquer les herbes sèches. Une certaine fraîcheur, bien agréable, enrobait le bosquet. Et ce qui devait fatalement arriver arriva.

Ap et Na découvrirent Op-Po et Ra-Ar qui dormaient sur un tapis d'herbe. Le couple était tellement recru de fatigue qu'il n'avait pas décelé l'arrivée des fourmis.

Cependant, par prescience, par instinct, ou simplement à cause de l'odeur particulière des insectes, Op-Po ouvrit les yeux et se dressa d'un bond. Immédiatement, il aperçut ses ennemis.

Il poussa un cri guttural. Ra-Ar s'éveilla à son tour et la vision brutale des fourmis la plongea dans un profond désarroi, même dans un complet découragement :

— Nous sommes perdus ! gémit-elle, en reculant avec vivacité.

Op-Po se tenait devant sa compagne, comme pour la protéger. Son regard fureteur fouillait le sol. Il aperçut ce qu'il cherchait. Il recula encore, se baissa rapidement. Quand il se redressa, il tenait une grosse branche noueuse à la main. Certes, ce n'était pas une massue, mais

cette branche n'en constituait pas moins une arme avec laquelle il était bien décidé à se défendre.

Ap et Na ne savaient trop quelle attitude adopter. Ils n'étaient pas en surnombre. D'autre part, la résolution et la volonté de lutte des humains les incitaient à la modération.

Ap tenta la négociation :

— Pourquoi fuyez-vous ? Il est temps encore de revenir à Imruof.

— Je hais Ol ! hurla Op-Po. Je le hais farouchement et vous pourrez le lui dire. Il nous avait promis la liberté. Il n'a pas tenu sa parole.

— Êtes-vous mûrs pour la liberté ? remarqua Ap.

— Jamais nous ne retournerons vivants à Imruof ! Vous pouvez appeler d'autres sédows. Nous mourrons plutôt que de nous rendre.

Sentant la voie de la négociation bouchée, Ap se tourna vers son compagnon :

— Je crois que nous pouvons les maîtriser, Na. Occupons-nous de l'homme. La femme cédera ensuite rapidement.

Énormes, résolues, protégées par leurs carapaces naturelles, les deux fourmis s'approchèrent du couple. Op-Po fit tourner son bâton.

Na fut atteint le premier. Il ressentit Un choc particulièrement douloureux à l'une de ses pattes. Ses pinces claquèrent de douleur. Naturellement, les deux insectes cherchaient à maîtriser leurs adversaires à l'aide de leurs tenailles.

Op-Po maniait le bâton d'une main vigoureuse. Il le faisait tourner et il l'abattait de toutes ses forces soit sur Na, soit sur Ap. Ses muscles saillaient comme des cordes et son corps luisait de sueur. Combien de temps maintiendrait-il le rythme de cette épuisante gymnastique ?

Pendant qu'il cognait, frappait à tour de bras, Ra-Ar ne restait pas inactive. Elle avait tué le compagnon d'A'Be et elle aiderait Op-Po dans toute la mesure de ses moyens. Naturellement, il lui fallait trouver une arme.

Elle ne découvrit qu'un bâton. Elle l'assura dans ses mains et courageusement, s'immisça dans la mêlée. Les coups pleuvaient sur les fourmis dont les tenailles cherchaient désespérément à saisir les humains.

Ap combattait Ra-Ar. Il se sentait le plus fort et, indéniablement, il était le plus robuste. Pourtant, la jeune fille esquivait ses attaques et ne permettait jamais aux pinces de s'approcher assez près pour la saisir.

Pourtant, les tenailles d'Ap saisirent quelque chose : la branche maniée par Ra-Ar. Dès lors, cette dernière tira en vain. Sa branche restait agrippée entre les pinces énormes, capables de broyer un bras d'homme. Puis ses forces déclinaient.

Ap sentait la victoire. Il redoubla d'efforts. D'un geste sec, brusque,

il arracha le bâton des mains de Ra-Ar. Puis il se précipita sur sa victime, désarmée.

Il reçut un coup terrible à l'abdomen. La douleur le plia en deux et ce laps de temps suffit à Ra-Ar pour se mettre hors de portée. *In extremis*, Op-Po venait de secourir sa compagne.

Le jeune homme semblait infatigable. Na était sérieusement touché. Il boitillait. Deux de ses pattes lui faisaient horriblement mal. Sans compter un coup reçu sur la tête.

— Nous ne pouvons pas nous servir de nos aéroptères ! grommela Ap. À cause de ces sales arbres. Sinon le combat serait déjà terminé.

Devant cette résistance imprévue, les fourmis reculèrent et abandonnèrent la lutte. Évidemment, dans le boqueteau, l'espace limité avantageait les humains.

Les insectes se concertèrent :

— Mieux vaut rejoindre Imruof. Nous reviendrons avec du renfort et nous materons ce couple d'humains ! décida Ap.

Avec soulagement, Op-Po et Ra-Ar virent s'éloigner leurs adversaires. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre :

— Je n'aurais pas tenu encore cinq minutes ! révéla Op-Po, essuyant la sueur sur son visage.

Il haletait. Ra-Ar, avec sollicitude, alla lui cueillir quelques fruits. Il but avec avidité le jus sucré, revigorant. Il se sentit mieux. Mais, déjà, la préoccupation ombrait son front :

— Ap reviendra avec du renfort. Ne restons pas ici. Le temps travaille maintenant contre nous.

Ils reprirent leur route, marchant vite, brûlant les étapes. Ils évitaient les grands espaces désertiques, où l'herbe ondoyait comme une mer, où des milliers de petits insectes bruissaient. Fréquemment, ils interrogeaient le ciel, de crainte d'apercevoir les fourmis ailées.

— Au maximum, résuma Op-Po, nous aurons sept adversaires à combattre.

— Sept ! Pourquoi sept ?

— C'est le nombre des aéroptères. Nous avons une trop grande avance pour que les autres fourmis songent à nous rejoindre. Mais avec les ailes mécaniques, les distances se raccourcissent.

— Sept ! répéta Ra-Ar, effrayée. C'est trop, beaucoup trop. Nous ne pourrons pas lutter.

— Nous lutterons ! assura le jeune homme. Ou ce serait la mort à Imruof. Mais il n'est pas certain que les insectes ailés nous rejoignent.

Ils dormirent quelques heures sous les frondaisons d'un petit bois. À la nuit, ils repartirent, s'orientant à la lueur des étoiles.

— Nous marchons constamment vers le sud, constata Op-Po. Nous arriverons forcément quelque part.

— Où ?

— Je ne sais pas, avoua le jeune homme en haussant les épaules. Mais il faut gagner les fourmis de vitesse. Plus l'espace à explorer sera grand, plus nous aurons de chances de passer inaperçus.

En traversant un bois, ils s'armèrent de deux solides gourdins, épais, nouveaux. Ils les taillèrent grossièrement. Ils se constituèrent ainsi deux armes solides, des armes qui avaient déjà fait leurs preuves. Ce simple adjuvant affermissait leur confiance.

Mais Ra-Ar était fatiguée. Nullement habituée à fournir de tels efforts, elle se dominait. Elle souffrait magnifiquement en silence, Ses pieds lui faisaient horriblement mal. Elle était courbatue. Pourtant, jamais elle ne se plaignit.

Op-Po devinait la fatigue de sa compagne. Parfois, il lui offrait son bras secourable. Parfois, il lui suggérait de la porter. Elle refusait toujours, doucement, fermement, avec un pâle sourire. Il est vrai qu'Op-Po aussi était exténué !

Ils marchèrent cinq jours et cinq nuits, entrecoupés de haltes brèves. Ils dormaient à peine quatre heures. Ils mangeaient à la hâte. Ils avaient traversé un immense plateau désertique, où ils avaient souffert de la soif et de la chaleur. Ils avaient côtoyé les berges d'un lac assez important, d'où naissait une rivière. Ils s'étaient baignés et nourris de poissons. Puis, bien vite, ils étaient repartis vers le sud.

À un moment, le quatrième jour, ils avaient eu très peur. Très loin, derrière eux, ils avaient aperçu une fourmi ailée en observation. Ils s'étaient tapis dans l'herbe. Ils avaient attendu trois longues heures. La fourmi avait disparu. Depuis, ils n'avaient pas subi d'autre alerte, mais ils restaient constamment en éveil.

Le plateau désertique descendait maintenant en pente douce. Ils retrouvèrent la plaine herbeuse qu'ils avaient rencontrée les premiers jours. Peut-être l'herbe était-elle un peu plus courte, plus verte, plus drue. Quelques collines se dessinaient et variaient l'horizon.

Soudain, Op-Po tendit le doigt devant lui :

— Là-bas, regarde !

— On dirait une ville..., émit Ra-Ar, hésitante.

— Oui, mais une ville en ruine.

Le cœur battant, ils achevèrent les derniers kilomètres en un temps record. Ils parvinrent ainsi au pied de la cité.

Ils admirèrent les avenues rectilignes, les buildings, les squares, les autostrades suspendues. Mais la végétation envahissait tout cela. Les feuillages verts, les buissons épineux, des cactus, des plantes grimpantes, escaladaient les immeubles. Des racines disjoignaient le béton. De nombreux bâtiments, moins résistants, croulaient. Il régnait une atmosphère de vide, de désolation. En vain eût-on cherché le moindre indice d'activité. Des siècles avaient passé sur cette architecture. Des siècles et aussi les rigueurs des intempéries. Il

semblait que les habitants de cette étrange cité eussent lentement déserté leurs demeures pour se réfugier en un autre lieu, encore indéfinissable. Pourquoi les hommes avaient-ils abandonné leurs cités prospères ? Que s'était-il passé ?

Op-Po leva la tête vers les buildings de cent étages rongés par les plantes parasites. Devant ces gigantesques constructions, témoins d'une activité et d'une civilisation florissantes, le jeune homme semblait atterré, un peu perdu :

— Le Grand Bouleversement est passé par là ! prononça-t-il d'une voix solennelle.

— Le Grand Bouleversement ? Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas. Personne ne sait. Cette cité de jadis appartenait à nos ancêtres.

— Mon Dieu ! dit Ra-Ar. Est-il possible que les hommes d'autrefois construisaient de semblables monuments ? Étaient-ils des surhommes ?

— Je ne sais pas, avoua encore Op-Po. C'était une autre race, évoluée, puissamment intelligente. Toutes les civilisations laissent des traces de leur passage.

Ils déambulèrent dans la ville morte. Ils marchèrent sur les autostrades désertes, où le ciment se fendillait. Ils trouvèrent quantité d'objets encore intacts, apparemment, mais dont ils ne connaissaient pas l'usage. La corrosion s'étendait partout.

La cité semblait sans fin. Elle s'étendait sur des kilomètres carrés. Montés sur un gratte-ciel, nos amis en admirèrent la colossale étendue. Ils en éprouvèrent du vertige, de la panique.

— Je pense à une chose, dit brusquement Op-Po. Les fourmis ont recueilli leurs aéroptères dans une cité identique à celle-ci. C'est peut-être la même. Pourquoi ne nous munirions-nous pas aussi d'aéroptères ? Nous pourrions nous déplacer plus facilement, sans fatigue. Nous pourrions échapper à bien des dangers.

Cette perspective allécha le couple humain. Ils imitèrent les fourmis d'Imruof. Alors, ils fouillèrent plus consciencieusement les ruines.

Ils mirent longtemps à dénicher ce qu'ils cherchaient. La plupart des mécaniques ne marchaient plus. Mais ils en découvrirent finalement deux qui avaient résisté au temps. Ils les essayèrent immédiatement, les fixant à leur taille par les courroies.

Ils avaient observé les fourmis ailées. Ils les imitèrent. Le premier, Op-Po s'éleva dans les airs. Il fut à la fois ravi et effrayé. Quand il reprit contact avec le sol, il était très pâle, mais la fierté se lisait sur son visage :

— Nous sommes des humains ailés ! annonça-t-il. Nous pouvons désormais rivaliser avec les fourmis et les abeilles.

— À quoi cela nous servira-t-il ? demanda Ra-Ar, sans montrer autant d'enthousiasme que son compagnon.

— Mais, je te l'ai dit. À échapper aux dangers, à faciliter notre existence...

Ils dormirent sur un lit de mousse recouvrant une autostrade. Ils capturèrent une sorte d'écureuil et ils se régalèrent de sa chair. Ils occupèrent leurs loisirs à fouiller les ruines.

Ils ne se séparaient pas, de crainte de s'égarer. Ils ne perdaient non plus pas de vue le danger représenté par les fourmis. Mais celles-ci semblaient avoir renoncé à la poursuite.

Ra-Ar dénicha un objet particulièrement curieux qui, apparemment, semblait en bon état. Il se constituait d'une sorte de tube terminé par une boule translucide. La boule était coulée dans une substance particulièrement solide car les efforts de la jeune fille pour la casser furent vains. L'autre extrémité de ce tuyau, d'une vingtaine de centimètres de long, affectait la forme d'une poignée. On pouvait donc très facilement saisir l'objet. La poignée, en outre, à sa partie supérieure, comportait un bouton rouge.

La jeune fille montra sa trouvaille à son compagnon. Celui-ci, curieux, examina longuement l'objet et hocha la tête :

— Tout, ici, est sujet de curiosité.

Par hasard, il manipula le bouton rouge. Alors il se produisit un phénomène extraordinaire !

Nos amis se trouvaient dans une large avenue bourrée de gravats. Le soleil incendiait la ville morte. Mais Ra-Ar constata que le mur du building leur faisant face présentait soudain un aspect bien particulier !

Elle se précipita et désigna un trou circulaire à peu près au ras du sol. Là, des pierres avaient roulé avec fracas.

— Op-Po, ce trou n'existait pas il y a un moment à peine !

— Alors, un pan de mur vient de s'effondrer. Nous avons perçu des chutes de cailloux...

— C'est bizarre, avoua Ra-Ar, songeuse, le sourcil froncé. Je crois que cette partie du mur s'est effondrée au moment même où tu appuyais sur ce bouton rouge...

Elle désignait le contacteur de l'objet que son compagnon achevait d'examiner. Op-Po haussa les épaules et appuya une nouvelle fois sur le bouton.

Alors, leurs prunelles se dilatèrent de terreur. À leurs pieds, s'étendait un trou d'un mètre de diamètre et d'une profondeur de cinquante centimètres ! Ils regardèrent le tube avec effroi et ils constatèrent que la boule transparente était pointée vers le sol !

— Jette ça ! hurla Ra-Ar. Jette ça !

Op-Po n'obéit pas immédiatement. Il garda le mystérieux objet dans

la main. Mais une préoccupation bien plus grande vint encore accroître leur panique.

Des ombres suspectes apparurent au-dessus de la ville. Elles tourbillonnaient. Elles effectuaient de grands cercles. Leur bourdonnement créait un fond sonore.

— Les abeilles ! cria Op-Po. Elles nous ont vus !

La présence des insectes ailés expliquait peut-être pourquoi les fourmis avaient renoncé à poursuivre les fugitifs humains. En tout cas, abeilles ou fourmis, le danger restait permanent.

Les deux jeunes gens se réfugièrent dans un building. Ils n'espéraient plus échapper à la vue de leurs ennemis mais ils avaient choisi un endroit où les insectes ailés évolueraient difficilement, où le combat s'équilibrerait davantage.

Par malheur, ils avaient égaré leurs gourdins, au cours des fouilles. Ils se sentaient désarmés et désemparés. Ra-Ar répétait sans cesse qu'ils étaient irrémédiablement perdus et que, s'ils n'étaient pas tués, ils reprendraient le chemin d'Ellieba.

La section d'abeilles était commandée par E'Ma. Le mâle avait reconnu Op-Po et Ra-Ar. Il ordonna à ses ouvrières de se poser dans l'avenue. L'essaim plia ses ailes et se regroupa devant l'immeuble où les deux humains avaient cherché refuge.

E'Ma désigna le building :

— Nous avons découvert une ville, jadis construite par les hommes. Et puis le couple qui s'est échappé d'Ellieba, après avoir tué le compagnon d'A'Be. La coïncidence mérite d'être soulignée. En tout cas, mieux vaut épargner aux humains l'envie de fouiller les vestiges de leur passé.

— Alors, que faisons-nous ? demanda U'To.

— Le couple bipède s'est révélé irréductible, irrécupérable. Il cherchera de nouveau à fuir. Il faut le tuer. Nous en viendrons facilement à bout.

Les abeilles, debout sur leurs pattes postérieures, s'avancèrent vers l'immeuble branlant. L'une après l'autre, elles pénétrèrent par une brèche. Elles découvrirent Op-Po et Ra-Ar escaladant précipitamment un escalier encore intact. Des insectes s'élancèrent derrière nos amis.

Ceux-ci parvinrent, haletants, sur la terrasse de l'immeuble. Derrière eux, les abeilles montaient. Dans le ciel, d'autres s'apprêtaient à attaquer. Comment les humains pourraient-ils lutter sur deux fronts ?

— Le moment du combat à mort est arrivé, prononça gravement Op-Po. Nous succomberons fatalement, mais nous succomberons dans la liberté.

— La liberté ! grommela Ra-Ar. Vois où elle nous conduit !

Une première abeille émergea sur la terrasse. Op-Po l'accueillit par

un violent coup de pied dans l'abdomen. L'insecte recula vivement. L'orifice de l'escalier se présentait de telle sorte qu'un seul hyménoptère pouvait accéder à la fois sur la terrasse.

Mais le danger le plus pressant venait du ciel. E'Ma et quelques ouvrières bourdonnaient sauvagement et n'attendaient que le moment opportun pour se ruer sur leurs adversaires.

Ce moment semblait arrivé. E'Ma lança un ordre. Les insectes se groupèrent et, d'un bloc, fondirent sur la terrasse. Ra-Ar lança une clameur d'épouvante et Op-Po un hurlement de rage.

CHAPITRE VI

— Il nous reste une chance, Ra-Ar, avoua Op-Po précipitamment. Une seule : nos ailes mécaniques.

— Il est trop tard. Les abeilles ne nous permettront pas de les utiliser.

En fait, le temps pressait. E'Ma et ses ouvrières fondaient sur nos amis, l'aiguillon en bataille, certains de la victoire. Les secondes devenaient précieuses.

Alors, le regard du jeune homme tomba sur l'objet bizarre, ce tube de vingt centimètres terminé par une boule translucide, et que, par hasard, il avait conservé à la main. Il évoqua brusquement le trou béant dans le mur du building et sur la chaussée.

Un espoir immense traversa soudain son esprit. Un espoir fou, peut-être chimérique. Il s'y accrocha désespérément. Que risquait-il ? Rien, sinon de perdre les dernières secondes qui lui restaient avant de sentir un aiguillon s'enfoncer dans son corps.

Il braqua le tube sur l'abeille la plus proche, la boule translucide orientée vers l'insecte menaçant. Il appuya sur le bouton rouge.

Le miracle se produisit. L'hyménoptère fut stoppé net dans sa course. Il tomba comme une masse sur la terrasse, foudroyé. Il ne bougea plus. Son corps soudain noirci semblait littéralement calciné. Ses pattes étaient recroquevillées.

Op-Po appuya encore plusieurs fois sur le bouton rouge. Chaque fois que le tube se trouvait dirigé vers une abeille, celle-ci s'écroulait, victime d'une paralysie brutale, inexplicable. Quatre corps noircis, méconnaissables, carbonisés, gisaient sur la terrasse.

Cette hécatombe, que rien n'annonçait, jeta la panique chez les assaillants. E'Ma rappela ses troupes. Op-Po en profita pour tirer sur les insectes qui, dans l'escalier, attendaient de s'élancer sur la terrasse. Il tua encore deux ennemis.

Ra-Ar se demandait ce qui arrivait. Ses yeux se dilataient de surprise. Elle s'avança vers le corps noirci d'une abeille et, sans le toucher, l'examina. Il semblait avoir été brûlé.

Elle désigna l'objet que tenait son compagnon. Elle tremblait.

— Tu crois que cet engin donne la mort ?

— Oui. Ce doit être une arme. Une arme terrible que les hommes utilisaient autrefois. Le temps l'a épargnée.

— Les hommes de jadis étaient-ils des démons ? interrogea la jeune fille, perplexe.

— Je ne sais pas, répondit Op-Po. Mais cette arme nous a sauvés la vie. Elle vaut cent gourdins. Que dis-je, mille gourdins ! Elle frappe là où l'on veut. Sais-tu que nous avons frôlé la mort, inconsciemment ?

Quand j'ai appuyé pour la première fois sur le bouton rouge, si la boule transparente avait été dirigée contre toi, ou contre moi...

— Tais-toi ! Tais-toi ! implora Ra-Ar, se cachant le visage entre ses mains. Que cela nous serve de leçon. Ces ruines contiennent la mort. Il ne faut plus toucher à rien.

Son compagnon haussa les épaules. Il sourit :

— Tu es idiot ! Il faut comprendre la civilisation de nos ancêtres. Nous ne la comprendrons qu'en essayant les engins qu'ils nous ont laissés. Nous devons simplement redoubler de prudence.

Ils épièrent les environs, du haut de leur perchoir. Ils distinguèrent la ville morte, mais en vain cherchèrent-ils la trace des abeilles. Celles-ci semblaient avoir complètement disparu.

Op-Po restait méfiant :

— Survolons la cité. Nos ennemis n'ont probablement pas abandonné la partie. Mais nous ne pouvons rester dans cette incertitude.

Ils quittèrent la terrasse du building avec la légèreté d'un oiseau. Ils plafonnèrent au-dessus du vide et Ra-Ar, mal habituée, éprouva du vertige. Elle ferma les yeux.

Op-Po se sentait très à l'aise. Il tenait son tube à la main et pour rien au monde il ne l'aurait abandonné. Il prit de l'altitude. Le ciel, particulièrement clair, favorisait la visibilité. En regardant vers l'ouest, il discerna comme une vaste étendue d'eau sur laquelle le soleil scintillait. Il évalua la distance à plus de dix kilomètres.

Il suggéra de se diriger de ce côté, encore inexploré. Sous eux défilaient les avenues, les immeubles, les parcs envahis de plantes parasites. De grands, d'immenses arceaux, soutenant des routes et des monorails, enjambaient la cité.

C'était la vision colossale d'une prodigieuse civilisation. Il avait fallu aux hommes de cette époque des moyens insoupçonnables pour construire de tels édifices, défiant les lois de l'équilibre. Op-Po et Ra-Ar se demandaient comment leurs semblables étaient parvenus à une telle dégénérescence, car, enfin, ils régnaient auparavant en maîtres sur la planète. Maintenant, ils appartenaient à la catégorie inférieure. Cette brusque transition, cette déchéance, n'avait pu se produire instantanément.

On retrouvait toujours le problème du Grand Bouleversement, que personne n'expliquait. Op-Po, devant de tels vestiges, sentait croître sa curiosité. Mais qui étancherait sa soif ? Sûrement pas ceux de sa race, devenus de véritables ilotes soumis aux grands insectes, ni les fourmis ni les abeilles, dont l'intelligence datait certainement d'après le Grand Bouleversement.

Le couple constata que la cité s'agrandissait vers la vaste étendue d'eau. Si le Bouleversement n'était pas intervenu, la ville se serait

certainement élargie jusqu'à la mer, un jour ou l'autre.

L'océan !

Op-Po et Ra-Ar le voyaient pour la première fois. Là encore ils furent intensément stupéfaits par cette colossale masse d'eau dont on ne percevait pas les limites. Ils firent toutes sortes de suppositions sur la surface réelle de ce « lac prodigieux ». Ils ne soupçonnaient pas que d'autres terres baignaient ses rives.

Ils se posèrent sur le sable et écoutèrent le chant des vagues. Ils admirèrent la dentelle écumante se lançant à l'assaut des côtes. Des palmiers aux feuilles dentelées offraient leur ombre fraîche et courbaient leurs têtes sous la brise salée. Mais nos amis n'osèrent se baigner dans ce « lac tourmenté » agité constamment de gros frissons capricieux.

Ils retournèrent vers la ville. Comme ils en approchaient, ils se heurtèrent à l'essaim d'E'Ma, désireux de venger son échec.

E'Ma et U'To encourageaient leurs troupes, mais, prudents, se tenaient loin du combat.

Ce dernier faisait rage. Les gros insectes tournoyaient autour des humains et cherchaient à les atteindre de leur aiguillon. Op-Po, serré contre Ra-Ar, ne permettait à aucun ennemi d'approcher. Son arme créait des brèches sanglantes parmi les abeilles. Une dizaine de cadavres gisaient au sol et les autres manifestaient brusquement moins de velléité. Leur cercle s'élargissait. L'ardeur des combattants mollissait.

— Les humains, constata E'Ma, rageur, sont pourvus d'ailes mécaniques et d'une arme contre laquelle nos aiguillons restent sans effet. Nous sommes décimés avant même de frôler nos adversaires qui possèdent désormais la mobilité. Nos pertes s'accroissent et nous ne viendrons jamais à bout de ce couple devenu brusquement invulnérable.

— Les humains de jadis, remarqua U'To, utilisaient des aéroptères et des armes puissantes.

— Je sais. Si les hommes découvrent, dans les vestiges de leurs anciennes villes, des aéroptères et des armes encore utilisables, alors ils nous combattront et nous perdrons la suprématie. L'ampleur du mouvement amorcé par ce couple de fugitifs apparaît tellement grave qu'il exige une réunion immédiate du Grand Conseil de Sécurité. Il faudra mettre sur pied des mesures draconiennes... Rappelez les ouvrières, U'To. Nous rentrons à Ellieba.

C'est ainsi que le combat s'acheva. Démoralisées, surprises par la résistance de leurs adversaires qu'elles croyaient à leur merci, les abeilles tournèrent casaque. Op-Po et Ra-Ar les virent disparaître au loin, vers le nord.

Le jeune homme désigna le tube qu'il tenait à la main :

— C'est « ça » qui les a mis en fuite. Avec cette arme, je me sens invulnérable, capable d'accomplir des prouesses. Tu veux mon avis, Ra-Ar ? Je me sens SUPÉRIEUR !

— Tu me semblés bien prétentieux. Cette arme, que tu sollicites si souvent, fonctionnera-t-elle indéfiniment ?

— Je l'ignore, avoua Op-Po. Aussi convient-il d'en trouver une de rechange.

Ils s'attelèrent à la tâche. Ils fouillèrent les ruines. Ils découvrirent deux pistolets à rayons, mais ils étaient inutilisables. Ils les jetèrent. Ils passèrent plusieurs journées à inventorier la ville morte. En pure perte.

Ra-Ar se lassa :

— Le hasard nous a mis en présence d'une arme qui fonctionnait. Il ne doit pas en exister une seconde dans cette cité. Nous ne pouvons passer notre temps à chercher un objet inexistant. Tu te crois invulnérable, Op-Po. Pourtant, à Ellieba, on doit discuter ferme sur notre sort. Mieux vaudrait assurer notre sécurité.

— Tu as raison, approuva soudain le jeune homme. Des décisions s'imposent et nous aurions tort de ne pas profiter de notre actuelle suprématie. Je pense à ceux de notre race encore sous le joug des fourmis ou des abeilles. Nous les délivrerons.

— Tu n'y songes pas ! s'effraya la jeune fille. Ou tu mésestimes les difficultés, ou tu ne raisones pas !

— Je veux que tous les hommes profitent de la liberté. Nous formerons un clan libre. Nous organiserons notre communauté. Nous nous installerons dans une ancienne cité. Alors nous aurons l'impression d'être redevenus des créatures intelligentes, comme jadis.

Ra-Ar trouvait les obstacles insurmontables. Op-Po possédait un moral de fer depuis qu'il avait mis en fuite un essaim d'abeilles. Ses chances reposaient sur l'arme miraculeuse qu'il avait extraite des ruines. Un bien fragile objet à la merci d'un mauvais fonctionnement...

Qui l'emporterait ? La sagesse de Ra-Ar ou la fougue d'Op-Po ?

*
* *

La nuit étendait ses griffes noires sur Imruof. Dans les grottes, entassés, les hommes sommeillaient. La puanteur émanait de leurs corps car ils vivaient dépourvus de toute hygiène.

Dans la pénombre, les silhouettes des sédows de garde se découpaient. Rien n'indiquait que d'importants événements se préparaient. Pourtant, ce ne serait pas une nuit comme les autres.

Il était maintenant plus de minuit. De gros nuages voilaient la lune mais aucun orage ne menaçait. Un vent assez violent sifflait entre les

arbres, secouait les frondaisons, mugissait dans les rochers.

Soudain, entre deux rocs ventrus, un homme surgit. C'était Op-Po. Il tenait son pistolet à rayons à la main et avec la souplesse d'un félin, il se glissait vers le sédow le plus proche.

Il braqua son tube. Le rayon jaillit, silencieux, invisible. Le garde s'écroula. Alors, Op-Po, systématiquement, abattit toutes les sentinelles. Les mains libres, il s'avança vers les grottes où les hommes dormaient.

Il appela :

— Ohé ! Ohé !

Des humains s'éveillèrent. Ils aperçurent leur semblable, derrière les barreaux, et certains le reconnurent :

— Op-Po !

— Oui, c'est moi. Je viens vous délivrer.

Il joignit le geste à la parole. Il ouvrit les portes toutes grandes :

— Suivez-moi. Je vais vous conduire dans une ville jadis édifiée par nos ancêtres. Je peux voler, grâce à des ailes mécaniques. Je peux tuer à distance, grâce à l'arme que je tiens à la main. Regardez : j'ai tué les sédows de garde !

Les hommes s'éveillaient du sommeil. Curieux, ils entourèrent Op-Po, contemplèrent les ailes fixées à son dos, puis son pistolet. Ils aperçurent enfin les cadavres des sédows et ils en furent impressionnés.

Inconsciemment, ils étaient sortis des grottes. Ils piétinaient. Ils s'interpellaient. Ils se demandaient s'il ne valait pas mieux rester à Imruof.

— Taisez-vous donc ! intima Op-Po. Vous allez attirer les fourmis. Ceux qui veulent rester le peuvent, mais aux autres, je promets un avenir de liberté et de prospérité.

Les femmes enveloppèrent leurs enfants dans des peaux. Les hommes hésitèrent longuement. Puis ils acceptèrent de suivre Op-Po. La troupe, forte d'une centaine d'individus, rejoignit Ra-Ar qui attendait non loin de là.

La lune, maintenant dévoilée, nimbait les échines à demi nues. Elle éclairait le paysage d'une lumière féerique. Op-Po conduisait sa troupe soumise à travers des sentiers difficilement accessibles. Mais il voulait éviter une riposte des fourmis.

Le départ des hommes ne semblait pas avoir éveillé les insectes dormant dans les salles de repos souterraines. La mise hors de combat des sentinelles avait renversé les obstacles. Maintenant, le troupeau humain suivait son nouveau chef, comme un animal change de maître.

Ce n'est qu'au matin, quand Imruof s'éveilla, que les fourmis découvrirent la fuite des hommes. En apprenant la nouvelle, Ol entra dans une violente colère qui s'apaisa rapidement :

— Les idiots ! Ils croient à la liberté. Ils ne s'adapteront pas. Ils reviendront pour quémander leur nourriture. Ils crèveront de faim.

— Le couple fugitif est à leur tête, remarqua Ir.

— Je sais. Ap aurait dû s'en débarrasser. C'est un incapable. Je serais curieux de savoir ce que les humains comptent faire.

Ir paraissait soucieux :

— Nos sentinelles ont été tuées par une arme inconnue. Leurs corps sont noircis, comme si le feu les avait brûlés. Les abeilles auraient pu profiter de la carence de nos gardes pour envahir Imruof.

— C'est vrai, reconnut Ol. Désormais, nous serons encore plus vigilants.

— Poursuit-on les hommes ? demanda Ir.

— Non. Nous affaiblirions Imruof. Contentons-nous de lancer des éclaireurs volants à leurs trousses. Nous saurons où ils se dirigent. Puis nous aviserons. Les hommes étaient des bouches inutiles à nourrir.

C'est ainsi que plusieurs jours passèrent. Les éclaireurs revinrent, porteurs de précieux renseignements. Ils déclarèrent que les humains s'étaient réfugiés dans une ancienne ville plus au sud que celle où l'on avait découvert les aéroptères. Durant l'exode, ils s'étaient nourris de racines, de fruits, d'animaux. Ils semblaient épuisés par leur longue marche.

— Il serait temps de les attaquer. Épuisés, ils seront vulnérables, suggéra Ir. Voulez-vous que je prenne la tête d'une armée ?

— Non, refusa Ol. Pendant votre absence, les abeilles profiteraient pour assiéger Imruof. Croyez-vous que des humains vaillent une expédition lointaine ?

— Ils peuvent devenir dangereux, car ils prendront de l'audace. Ils s'organiseront.

— Ils périront ! affirma Ol. Ils ne seront jamais aussi dangereux que les abeilles. Car vous oubliez notre principale préoccupation, Ir : Ellieba. Des créatures inférieures ne peuvent en rien entraver nos projets.

Les jours suivants, Ol renforça sa surveillance autour de la Fourmilière. Il créa des patrouilles nocturnes. Mais les nuits se passèrent sans incident. Les guetteurs, constamment en alerte, ne signalèrent nulle présence insolite autour d'Imruof.

Ce n'est qu'un matin, à l'aube, que les sentinelles lancèrent leur cri d'alarme. Cette fois, le danger se précisait :

— Les abeilles !

Ce fut un branle-bas de combat chez les fourmis. Les sédows rentrèrent précipitamment dans les galeries et colmatèrent les ouvertures à l'aide des rochers prévus à cet effet. Bref, Imruof s'apprêtait à soutenir un siège.

— C'est bizarre, constata Ol, observant l'horizon par un interstice.

Les abeilles ne sont pas plus d'une section. Elles se concertent, là-bas, à quelques centaines de mètres, et ne se décident pas à attaquer. Que manigancent-elles ?

— Regardez ! dit soudain Ir. Trois d'entre elles se détachent du groupe et viennent par ici.

— Laissez-les approcher, conseilla le chef suprême d'Imruof.

E'Ma – car c'était lui – entouré de deux ouvrières comme simple escorte, s'arrêta devant l'entrée d'une galerie bloquée par un rocher. Il lança un flux télépathique :

— Je m'appelle E'Ma. J'occupe un rang important dans notre hiérarchie. Je ne viens pas en assaillant car j'ai de graves nouvelles à vous communiquer. Je voudrais parler à Ol.

Certaines fourmis voyaient en ce discours un traquenard habile. Sitôt l'une des galeries ouvertes pour permettre l'entrée des parlementaires, les abeilles s'engouffreraient dans l'ouverture...

D'autres croyaient sincèrement aux paroles d'E'Ma. Quant à Ol, il était partagé entre les deux tendances. Aussi suggéra-t-il de laisser entrer la délégation ennemie, mais des observateurs se chargèrent de surveiller le groupe d'abeilles stationné au loin.

E'Ma et les deux ouvrières entrèrent à Imruof. Aussitôt, le rocher se referma derrière eux, mais là-bas, les abeilles n'avaient pas bougé.

Ol reçut son interlocuteur dans l'une des salles multiples de la Fourmilière. Encadré des sédows, il occupait une position de force. Aussi, hautain, prit-il la parole le premier :

— Savez-vous que, selon mon gré, vous ne pourriez plus rentrer à Ellieba ?

— Je le sais, approuva E'Ma, nullement intimidé. Si j'encours ce risque, c'est parce que des événements graves nous menacent.

— Vous dites « nous ». Dois-je en conclure que vous nous englobez dans votre prophétie ?

— Oui. Les hommes parqués à Ellieba se sont échappés. Toutes nos sentinelles ont été tuées. Les humains se sont rassemblés dans une même cité. Ils forment maintenant une colonie. Personnellement, avec ma section, j'ai combattu l'homme promoteur de ce mouvement d'émancipation. Eh bien, j'ai dû battre en retraite devant lui. Il dispose d'ailerons mécaniques et d'une arme capable de tuer à distance. Nous ne pouvons plus nous approcher assez près de lui pour le piquer. Son arme silencieuse calcine nos ouvrières.

— Elle a déjà calciné plusieurs de nos sédows, avoua Ol, soudain en proie à une profonde émotion. Soit ! L'humain, qui se nomme Op-Po dispose d'un moyen pour tuer, mais pourquoi vous alarmez-vous aussi vite ?

— Pourquoi ? rétorqua E'Ma avec vigueur. Ouvrez vos yeux. Les hommes disposeront bientôt d'autres armes analogues. Instruits,

équipés, organisés pour la lutte, ils représenteront une TROISIÈME force dont l'objectif sera la destruction d'Imruof et d'Ellieba.

— Vous dramatisez ! hasarda Ol, ébranlé par les arguments du faux bourdon.

— Non ! Vous n'avez pas vu mes ouvrières tomber, foudroyées par Op-Po l'Invulnérable. À lui seul, il est capable de tenir en échec une section d'abeilles. Calculez la puissance d'action des hommes quand tous seront munis de l'arme magique. Il convient d'agir vite, de frapper impitoyablement avant qu'il soit trop tard.

Ol n'aimait pas les longs discours. Il s'impatienta :

— Bref, que proposez-vous ?

— Une alliance, au moins à titre temporaire, contre l'ennemi commun. La vue de nos deux communautés alliées sapera le moral des humains. Car, n'en doutez pas non plus : Op-Po espère que notre rivalité aboutira à notre anéantissement réciproque. Voulez-vous que les hommes deviennent nos égaux, sinon nos supérieurs ?

— Certainement pas ! affirma énergiquement Ol. Mais qui prouve que votre suggestion, alléchante en soi, ne dissimule pas une fourberie dont nous ferions les frais ?

E'Ma tint à dissiper la méfiance :

— Des négociations s'imposent. Il faudra des garanties, de part et d'autre. Êtes-vous décidé à entamer des pourparlers à l'échelon supérieur ?

— Je ne vois pas d'obstacle à la discussion. J'aimerais cependant que le danger représenté par les humains me soit confirmé... euh... objectivement, par des faits, et non par de simples paroles. J'ai crainte que votre pessimisme ne soit excessif et ne nous entraîne vers une alliance que, d'un côté comme de l'autre, nous ne souhaitons pas.

— Examinez attentivement les cadavres de vos sédows démolis par Op-Po, conseilla le bourdon. J'insiste : examinez-les. Et expliquez-moi ensuite comment ils sont morts. Si vous y parvenez, je vous autorise à me garder prisonnier, en otage.

Cet argument décida Ol :

— Très bien. Retournez à Ellieba. Les deux délégations se rencontreront à mi-distance de la Ruche et de la Fourmilière.

E'Ma, ayant accompli sa mission, quitta Imruof. Il ne fut pas inquiet. Il laissait Ol profondément songeur. Puis il rejoignit U'To et sa section. Enfin les abeilles disparurent dans le lointain.

CHAPITRE VII

Op-Po avait réussi un tour de force. Il commandait à environ deux cent cinquante individus. Ils les avaient convaincus de rester auprès de lui. Il leur avait montré ce que les hommes de jadis avaient construit.

Le troupeau humain était devenu une organisation. Il s'était installé dans l'un des buildings les plus solides de la cité. Sur les conseils d'Op-Po, les hommes avaient aménagé l'intérieur du bâtiment, situé à peu près au centre de la ville morte. Ils avaient colmaté les brèches avec les matériaux trouvés sur place. Bref, ils avaient constitué un gigantesque abri, une espèce de château fort, où ils pourraient soutenir un siège.

Op-Po avait fragmenté sa troupe. Les femmes et les enfants, sous la conduite de Ra-Ar, occupaient un étage, les vieillards et les impotents, un autre. Le rez-de-chaussée, enfin, appartenait aux hommes.

Ils étaient une soixantaine, choisis parmi les plus robustes, les plus jeunes. Op-Po les avait armés de massues. Il avait même confectionné un arc et des flèches. Le bois, le fer, ne manquaient pas. Le jeune chef montrait maintenant à ses guerriers comment l'on fabriquait un arc et des flèches. Ces armes étaient plus efficaces que les massues.

Op-Po donnait des conseils, prodiguait des encouragements. Avec satisfaction, il voyait sa petite armée s'aguerrir. Maintenant, presque chaque homme était pourvu d'un arc et de flèches. Des exercices d'entraînement quotidiens maintenaient la forme. Les plus mauvais archers confectionnaient des sagaies avec des manches de bois et des fers acérés.

Mieux. Les humains, poursuivant les fouilles de la cité, avaient déniché quatre aéroptères en état, ce qui portait le nombre de ces engins à six. Op-Po créa aussitôt, avec ses meilleurs éléments, une brigade volante.

Malheureusement, et c'était la seule ombre au tableau, toutes les recherches pour découvrir de nouveaux pistolets à rayons se soldèrent par des échecs. Le jeune chef de la colonie se désolait :

— Dommage ! répétait-il. Sans cela, nous aurions disposé d'une puissance exceptionnelle.

Ra-Ar ne ménageait pas ses efforts et s'occupait activement de « son » étage. Les femmes avaient récupéré dans les ruines des ustensiles de cuisine. Elles apportaient à manger aux hommes.

La nourriture préoccupait beaucoup les responsables de la colonie. Fort heureusement, de nombreux animaux vivaient dans les ruines et des chasseurs les capturaient. D'autre part, des arbres sauvages, porteurs de fruits, poussaient par aventure. De nombreuses racines se révélaient comestibles. Enfin, l'océan voisin recelait du poisson en

abondance. Quant à l'eau potable, les anciennes canalisations avaient défié la corrosion. C'est dire la résistance des matériaux de l'époque !

Bref, les tâches les plus diverses se partageaient, chaque groupe effectuant une besogne bien déterminée. C'était le miracle de l'organisation.

Le grand problème restait le voisinage des abeilles et des fourmis. Op-Po ne permettait pas à ses hommes de s'éloigner de la cité. Il avait posté des guetteurs sur les terrasses des plus hauts buildings, aux quatre coins de la ville. Il craignait une invasion.

Il le répétait sans cesse à ses compagnons :

— Nos ennemis réagiront violemment. Bientôt, nous verrons apparaître leurs armées sous les murs de la cité. Certes, nous résisterons, mais le nombre de nos adversaires finira peut-être par l'emporter.

— Tu as l'arme magique ! souligna Mo-Om, le lieutenant d'Op-Po, un jeune homme athlétique, au visage franc, ouvert, qui mourait d'ennui à Ellieba.

— Sans doute, mais l'arme ne peut frapper qu'à un seul endroit à la fois. Si nous sommes débordés...

À ce moment, une voix féminine intervint :

— D'habitude, Op-Po, tu te montrais plus optimiste. Tu te croyais invulnérable.

Le chef de la colonie humaine se retourna. Il aperçut Ra-Ar. Il eut honte de son moment de faiblesse. Il tressaillit et manifesta une certaine colère :

— Ta place n'est pas ici, Ra-Ar. Les femmes n'ont pas le droit d'assister aux conseils de défense.

— Quel ton peu aimable ! souligna la jeune fille. Souviens-toi. Je ne t'ai jamais abandonné. Il n'y a pas si longtemps encore, tu t'accrochais à moi.

Op-Po baissa les yeux. Il s'approcha de Ra-Ar et lui saisit les mains. Il les embrassa :

— Excuse-moi. Je suis nerveux. Les temps ont changé. J'assume la responsabilité d'une colonie. Si j'échoue, si nous n'arrivons pas à survivre, alors tu sais ce qu'il adviendra. Nos compagnons perdront courage. Le groupe se disloquera...

— Tais-toi ! dit Ra-Ar avec fermeté. Regarde autour de toi. Vois ces visages anxieux. Ne les déçois pas. Quoi qu'il arrive, tu dois lutter...

À ce moment, un homme entra précipitamment dans l'immeuble-forteresse. C'était un guetteur. Il avait couru et il haletait. Son teint blême trahissait une grande émotion :

— Là-bas, annonça-t-il, vers le nord, j'ai aperçu une armée de fourmis et d'abeilles marchant côte à côte. Combien sont-elles ? Je n'ai pas pu les compter, tant elles sont nombreuses. Elles avancent vers la

ville.

— Tu dis bien des fourmis et des abeilles, côte à côte ? insista Op-Po, soudain soucieux.

— Oui.

Fébrile, Op-Po ajusta les courroies de son aéroptère :

— Le groupe volant, avec moi !

Les six hommes nantis d'ailes mécaniques s'envolèrent. Ils montèrent à une certaine altitude au-dessus de la ville. Ils embrassaient ainsi un vaste horizon. Leurs regards s'orientèrent vers le nord. Ils aperçurent un trait noir dessinant déjà un vaste arc de cercle. Un trait mouvant.

— Fourmis et abeilles se côtoient, confirma Op-Po. Un pacte les lie donc, dont nous devons payer les frais. Car, n'en doutez pas, si Imruof et Ellieba se sont alliés, c'est pour nous écraser plus facilement. Après quoi, les deux clans reprendront leurs querelles.

— Quelles mesures envisages-tu ? demanda sombrement Mo-Om, voletant auprès de son chef.

— Il faut rappeler d'urgence le groupe qui pêche dans l'océan. Il n'est pas question que nous cherchions à défendre la ville entière. Nous n'y suffirions pas et cela ne servirait à rien. À l'abri dans notre forteresse, pourvus de réserves de vivres, nous pourrions soutenir un siège de quelques jours. Il est certain que si le siège se prolonge, la nourriture manquera.

Mo-Om s'éclipsa pour exécuter les ordres. Op-Po avait pleine confiance en son lieutenant. Il l'avait choisi à l'issue de tests extrêmement sévères. Il avait observé son comportement, ses initiatives, ses réflexes, pendant l'exode jusqu'à la cité. Mo-Om s'était vivement intéressé aux vestiges de la ville morte. Il avait posé des tas de questions auxquelles évidemment Op-Po n'avait su répondre.

Les guetteurs, postés sur les plus hauts buildings, reçurent également l'ordre de rejoindre la forteresse. La section envoyée au bord de l'océan, prévenue, revint hâtivement, porteuse d'une pêche fructueuse.

Les hommes colmatèrent à l'aide de plaques de blindage le plus souvent rouillées, les brèches de l'immeuble central où toute la colonie était réunie. Les archers apprêtèrent leurs flèches. Les sagaies furent placées à portée de main. Sur la terrasse, Op-Po guettait l'arrivée de l'ennemi.

— Il est aux portes de la ville, annonça-t-il gravement.

Abeilles et fourmis géantes, pour une fois unies, allaient lutter contre les humains. La colonie d'Op-Po apparaissait bien fragile devant l'armée des assaillants et l'issue du combat ne faisait guère de doute. Pourtant, un événement imprévisible se préparait. Il éclaterait comme un coup de tonnerre !

Plus mobiles, les abeilles survolaient la ville morte. Elles localisèrent très rapidement le lieu où les hommes s'étaient réfugiés. Elles encerclèrent l'immeuble mais ne se décidèrent pas à accéder sur la terrasse.

Pendant ce temps, les fourmis, conduites par Ol, entraient dans la cité, en envahissant les rues. Leurs colonnes convergeaient vers le centre de l'agglomération. Le groupe volant d'Imruof guidait la marche des sédows.

Sur la terrasse de la forteresse, Op-Po et quelques-uns de ses hommes assistaient au rassemblement de leurs ennemis. Leur nombre les impressionnait. Ils distinguaient les échines velues des abeilles et les carapaces des fourmis. Imruof et Ellieba avaient envoyé la majeure partie de leurs forces.

Quelques abeilles voletèrent, très haut, au-dessus du building occupé par les hommes. Puis elles perdirent de l'altitude. Enfin, après une dernière hésitation, elles attaquèrent.

Op-Po et ses compagnons avaient remarqué le manège. Ils battirent précipitamment en retraite et se réfugièrent dans la cage de l'escalier, accédant à la terrasse. Déjà, une ouvrière apparaissait dans l'encadrement. Op-Po la foudroya à bout portant, ce qui freina l'ardeur des autres.

Les hommes obstruèrent la cage de l'escalier à l'aide d'une lourde plaque métallique. Bien retranchés, ils attendirent.

Les rues avoisinantes grouillaient d'abeilles et de fourmis. Cependant, les deux clans ne se mêlaient pas, chacun occupant des secteurs bien déterminés. Les chefs discutaient en commun de la stratégie à utiliser.

— Nous devrions assiéger les hommes, suggérait E'Ma, jusqu'à ce que la faim les fasse sortir de leur abri.

— Cela demandera trop de temps ! s'écria Ol, fougueux. Je propose qu'à l'aide de madriers, on détruise les remparts que nos ennemis ont dressés. Notre nombre fait notre force. Les fourmis vont ouvrir la première brèche.

Ol claironnait et s'il songeait à attaquer le premier, avec fougue, c'était par vanité. Un fort contingent de fourmis ramassèrent de lourdes barres de fer dans les ruines. Elles associèrent leurs efforts pour transporter ces « béliers ». Leurs pattes à ventouses adhéraient à la ferraille. Les insectes commencèrent d'assener de grands coups dans les plaques de fer du rez-de-chaussée colmatant les diverses ouvertures.

Le métal vibra intensément. Le fer cogna le fer, avec hargne.

Derrière les plaques, les hommes avaient dressé des barricades de pierres. Mais ces barrières résisteraient-elles aux coups de boutoir ?

Op-Po avait appelé ses archers. Il était monté au premier étage, et là, par des interstices savamment préparés, il observait les sédows qui tentaient de forcer le barrage, sous les exhortations de leurs chefs. Il reconnut Ol, Ir, Ap...

Les archers bandèrent leurs arcs. Les premières flèches sifflèrent. Elles s'enfoncèrent dans les abdomens, dans les thorax, malgré les carapaces. Elles se plantèrent facilement dans les grosses têtes aplaties. Des sédows s'écroulèrent. Les autres, devant cette pluie piquante, lâchèrent les barres de fer et se replièrent en hâte.

— Nous les tenons en échec, constata Op-Po, satisfait, mais ils recommenceront.

Ils recommencèrent en effet. En plusieurs endroits. Les abeilles se mirent de la partie. Comprenant qu'elles risquaient leurs vies, elles se protégeaient avec des plaques de métal trouvées dans les ruines. Rapidement, les archers comprirent qu'ils ne pourraient plus abattre aussi facilement leurs ennemis.

Op-Po se rendait aux points les plus menacés. De temps à autre, à l'aide de son pistolet-rayon, il calcinait une abeille ou une fourmi. Mais l'ardeur des assaillants ne faiblissait pas.

À l'un des points névralgiques, le barrage avait cédé sous la poussée continue des sédows. Ceux-ci s'étaient rués à l'intérieur du building. Fort heureusement, Op-Po avait prévu cette situation. Ses archers attendaient les fourmis. Les flèches décimèrent les insectes à l'intérieur même de la forteresse. Un autre groupe d'hommes, armés de sagaies, débaya complètement la place. À la hâte, on remonta la barricade.

L'alerte avait été chaude. Si de tels événements s'étaient produits sur plusieurs points simultanés, les hommes n'auraient pu contenir ces multiples assauts. Ils auraient dû se réfugier aux étages supérieurs. Car tel était bien le plan d'Op-Po, en cas de nécessité. En chef, il avait assuré un poste de repli.

La première journée de siège s'acheva, morne, triste. Quand le soleil plongeait du côté de l'océan, les deux antagonistes opéraient un bilan. Ils relevaient les blessés. Ils emportaient les morts. Du côté des hommes, les pertes étaient négligeables. Par contre, fourmis et abeilles avaient reçu une rude secousse.

— Vous voyez, exposait E'Ma avec ironie, que les hommes se sont fort bien retranchés et que l'attaque à outrance ne paie pas. Comptez les morts chez vos sédows. Des morts inutiles. La patience est meilleure conseillère. Nos ennemis n'ont pu amasser beaucoup de provisions. Leurs vivres manqueront. Alors, leurs forces déclineront et le moment sera venu d'attaquer.

Ol hochait sa grosse tête aux yeux globuleux. Partisan de la

violence, il aurait désiré en terminer rapidement. Mais la mort de ses sédows l'incitait à la réflexion. Les arguments avancés par E'Ma prenaient brusquement de la valeur.

— Euh... Vous avez peut-être raison. Mais le siège risque d'être long.

— Sans doute, convint E'Ma. Mais nos pertes se limiteront au minimum. Il suffira d'empêcher les hommes de sortir de leur fortin, afin qu'ils ne puissent se ravitailler.

La nuit augmenta l'angoisse des assiégés qui ne dormirent pratiquement pas, restant sur le qui-vive. Op-Po, soucieux de la sécurité de tous, se rendit chez les femmes :

— Vous ne craignez rien, ici, dit-il, rassurant. Puis, s'approchant de Ra-Ar et lui parlant à voix basse :

— J'ai peur que le siège ne se prolonge et que nous ne manquions de vivres. Alors, la famine sévira.

— Nous tenterons une sortie, suggéra la jeune fille. Nous forcerons le blocus.

— Évidemment, ce sera notre dernière chance, avant que nos forces, lentement, faiblissent. Nous mourrons au moins en combattant.

— Six d'entre nous peuvent s'échapper, calcula Ra-Ar, grâce aux aéroptères. Tu seras de ceux-là.

— Personne ne partira ! déclara Op-Po d'une voix vibrante. La lâcheté ne brille pas dans nos regards. Nous resterons unis jusqu'à la mort.

— Que de belles paroles ! soupira la jeune fille. Mais cela n'avancera à rien. Les paroles ne sauvent pas les vies.

Pendant ce temps, à l'extérieur, les sédows et les ouvrières verrouillaient le building, en gardant toutes les issues. Des abeilles patrouillaient sans cesse au-dessus de la terrasse afin de ne permettre, de ce côté aussi, aucune évasion.

Deux jours. Trois jours. Quatre jours passèrent ainsi. Ni les fourmis ni les abeilles, ne se décidaient à attaquer. Mais elles restaient présentes. On les apercevait au détour des rues, dans les ruines, sur les terrasses voisines. Elles épiaient nuit et jour, les équipes se relayant sans cesse.

Dans le camp des hommes, le découragement succéda à l'angoisse des premières heures.

*

* *

Les vivres manquaient dans le fortin. Les enfants pleuraient, réclamant à manger. Les femmes et les hommes sentaient qu'ils ne pourraient tenir bien longtemps.

Les forces, surtout, faiblissaient, parallèlement au moral. Op-Po

allait de l'un à l'autre groupe, prodiguant ses conseils, ses encouragements. Il prit à part son lieutenant :

— Poussés par la faim, nos compagnons sortiront et seront massacrés. Je sais résister à la faim, mais je ne puis le demander aux enfants, aux femmes, aux vieillards. De plus, nos forces déclineront rapidement. Nous deviendrons des loques, à la merci de nos adversaires. Nous allons tenter une sortie.

— Bien, fit Mo-Om, résigné. Avec les aéroptères ?

— Non, en groupe. Six aéroptères ne peuvent rien contre une armée. Nous essaierons de ramener de la nourriture.

La nouvelle courut de bouche en bouche. On la commenta. Certains l'accueillirent favorablement. Ils y voyaient un espoir. D'autres arguèrent qu'on courait droit au suicide. Cependant, chez les hommes, tous accordèrent leur confiance à Op-Po qui les harangua, brandissant son pistolet à rayons :

— Avec mon arme, je sèmerai la terreur chez nos ennemis. J'ouvrirai dans leurs rangs des brèches profondes, qui ne se cicatriseront jamais. Nous bousculerons les sédows et les ouvrières.

— Ils sont nombreux, remarqua un archer.

— Leur masse les rend justement plus vulnérables. Nos coups portent. Aucun ne se perd. Voulez-vous attendre ici tranquillement la mort ?

Les hommes désignés se groupèrent. Ils s'armèrent tous de sagaies. Les archers restaient dans la forteresse pour la défendre et pour frayer un passage à leurs compagnons. Ils étaient là une trentaine, à piétiner. Op-Po dut même freiner l'ardeur de certains.

L'aube se levait. Les guetteurs notèrent évidemment que l'adversaire n'avait pas levé son blocus et qu'au contraire, il l'avait même resserré. Les sédows et les ouvrières se montraient au grand jour, avec insolence.

— La partie sera dure ! déclara Op-Po, sans mâcher ses mots.

C'est à ce moment qu'un événement extraordinaire se produisit et qui dispensa les hommes d'affronter leurs ennemis. Mais l'on se demandait si cet événement n'empirait pas la situation !

Op-Po avait laissé deux ou trois guetteurs sur la terrasse. Ces derniers descendirent bientôt précipitamment aux étages inférieurs. Visiblement, ils avaient décelé quelque chose d'anormal, car l'émotion leur coupait la parole.

— Les abeilles attaquent ! songea immédiatement Op-Po.

— Non, balbutia l'un des guetteurs. Mais... des... de curieux engins survolent la ville, à basse altitude. Chez les fourmis et chez les abeilles règne une certaine panique.

— Des engins volants ? s'étonna le jeune chef. Vous ont-ils repérés ?

— Certainement pas. Nous étions très bien camouflés.

Op-Po, Mo-Om et quelques autres, grimpèrent hâtivement sur la terrasse. Quand ils y parvinrent, ils découvrirent un spectacle qui leur arracha un cri de surprise.

Quatre engins volants plafonnaient à cent mètres d'altitude. Ils restaient pour le moment immobiles et encadraient le building où se terraient les hommes. Ces véhicules affectaient la forme d'un disque, renflé à sa partie supérieure. On ne discernait aucun hublot. Leur dimension atteignait bien une dizaine de mètres de diamètre.

Les hommes restaient bouche bée. Ils n'avaient jamais vu d'aéronefs. Ces engins semblaient même capables de traverser les espaces sidéraux. Ils représentaient comme une menace suspendue au-dessus de la ville. Qui les habitait et quelles étaient leurs intentions ?

En bas, les fourmis et les abeilles se posaient les mêmes questions. Elles levaient la tête vers le ciel. Et brusquement...

Brusquement, ce fut la panique chez les insectes. Que se passait-il soudain ? Fourmis et abeilles tombaient, foudroyées, par dizaines à la fois. Leurs corps noircissaient, comme sous l'effet du pistolet à rayons d'Op-Po. Pourtant, ce dernier n'était point l'auteur de cette hécatombe.

Les insectes se sauvaient en tous sens. Les abeilles s'envolaient et fuyaient. Les fourmis, moins privilégiées, cherchaient refuge dans les ruines. Les quatre engins volants perdirent leur immobilité et, sans un bruit, glissèrent dans le ciel, pourchassant les fugitifs.

Les aéronefs quittèrent le champ de vision des hommes. Ceux-ci s'interrogeaient sur l'origine des nouveaux venus. Avaient-ils aidé inconsciemment les humains ou bien exécutaient-ils un plan établi ? S'ils venaient vraiment au secours des humains menacés, alors, ils se montreraient.

Op-Po mobilisa son groupe volant. Tandis qu'il fixait les courroies de son aéroptère, Ra-Ar lui recommanda une extrême prudence. Enfin, les hommes ailés quittèrent la terrasse.

Ils se posèrent d'abord dans les rues avoisinantes, autour du building-forteresse. Le sol était jonché de cadavres d'abeilles ou de fourmis. Op-Po se pencha et examina les corps. Ils étaient noircis, les pattes recroquevillées.

Le jeune chef désigna son pistolet :

— Les engins volants sont dotés d'une arme identique à la mienne, mais à plus grande puissance de destruction. De tels engins auraient-ils été construits jadis, eux aussi, par les hommes ?

— Mais alors, interrogea Mo-Om, profondément troublé, qui conduit ces véhicules ?

— Voilà ce que nous aimerions savoir ! dit Op-Po. Essayons d'identifier nos sauveurs, car ils sont les ennemis des fourmis et des

abeilles.

Le groupe s'éleva dans les airs, rasant les toits en terrasse. Il parvint bientôt à l'extrémité nord de la ville, direction où avaient disparu les aéronefs. Les abeilles avaient complètement abandonné la cité. Quant aux fourmis, elles fuyaient en désordre vers le sud. Certaines restaient même terrées dans les ruines.

— Là-bas ! cria soudain Mo-Om. Les engins volants !

Les quatre disques s'étaient posés à deux kilomètres de la ville morte, dans la plaine herbeuse. Des silhouettes s'agitaient tout autour. Les inconnus avaient débarqué.

Op-Po et ses compagnons, du haut d'une terrasse d'un des derniers immeubles de la périphérie, observèrent les étrangers. Mais devaient-ils les accueillir en amis ?

Méfiant, ils ne se montrèrent pas. D'ailleurs, les nouveaux venus approchaient. Ils en comptèrent une bonne quinzaine. Ils étaient tous munis d'aéroptères. Mais ce n'était pas des abeilles ni des fourmis, et encore moins des humains.

CHAPITRE VIII

Ils étaient quatorze, exactement. Ils voletaient vers la ville, en groupe compact – vers la ville silencieuse, morte, abrutie par les premiers rayons du soleil.

Ce n'était pas des abeilles ni des fourmis, mais un compromis entre les deux. Ils possédaient une tête aplatie, aux yeux latéraux globuleux, proéminents. Une double antenne flexible s'agitait constamment au-dessus de leur crâne chauve. Ils disposaient d'une paire de pinces peut-être moins impressionnante que celles des sédows, néanmoins redoutable. Ils avaient l'abdomen annelé des abeilles, d'un jaune brunâtre, terminé par un aiguillon. Ils se tenaient également debout sur les pattes postérieures, excessivement développées, musclées. Deux autres paires de pattes à demi atrophiées achevaient cette anatomie bizarre qu'on ne pouvait classer ni dans les sédows ni dans les ouvrières. Des pattes à larges ventouses.

Ces créatures n'étaient pas dotées d'ailes naturelles. Elles volaient grâce à des aéroptères. D'elles émanait une puissance supérieure. On les sentait plus évoluées que leurs congénères, les fourmis ou les abeilles. On devinait chez elles une plus grande organisation, une parfaite harmonie.

La fusion de deux grandes races d'insectes intelligents avait donné naissance aux abermis. Les premiers atteignirent la ville. Op-Po et ses compagnons avaient déjà disparu vers l'océan.

L'un des abermis observa un biotest qu'il portait, fixé au thorax. Une certaine coloration nimbait le cadran. Interprétant cette couleur, la créature lança un flux télépathique, destiné à ses voisins :

— Des êtres organiques, de type humanoïde, vivent dans cette cité. Nous les localiserons très facilement.

Le biotest conduisit les abermis vers le centre de la ville. Le cadran fonçait de plus en plus, prenant une belle couleur rougeâtre.

Ur-A'Ne, le chef de l'expédition, désigna le building-forteresse :

— Les hommes se terrent à l'intérieur de cet immeuble. Montrons-leur notre force.

— Mais les abeilles et les fourmis ? s'inquiéta un lieutenant.

— Nous détruirons leurs fourmilières et leurs ruches. J'aimerais savoir si ces hommes ressemblent à ceux de Terrom. Je ne le pense pas, car ce continent paraît ne pas avoir évolué.

— Si les humains ressemblent à ceux de Terrom, nous ferions mieux de les laisser tranquilles.

— Vous avez peur, Yp-B'To, nota Ur-A'Ne avec ironie. Savez-vous ce que faisaient les fourmis et les abeilles autour de ce building ? Elles assiégeaient les hommes. Alors ceux-ci ne peuvent ressembler à ceux

de Terrom.

Les abermis, après avoir longuement épié la forteresse, se posèrent dans les rues avoisinantes. Ils tirèrent des pistolets-rayons de leurs ceintures et marchèrent résolument vers le building.

— N'oubliez pas, rappela le chef, nous venons ici en conquérants et ceux qui nous résistent doivent être abattus.

L'un des barrages édifiés par Op-Po et ses compagnons vola rapidement en éclats sous les décharges thermo-désintégrantes. Ne cessant de tirer, les abermis s'engagèrent par la brèche. Une volée de flèches les accueillit.

Ur-A'Ne contempla l'un de ses mercenaires qui, sur le sol, se tordait de douleur, une flèche plantée dans son abdomen :

— Ils possèdent des armes primitives. Nous en viendrons facilement à bout.

Les nouveaux venus tiraient au hasard, creusant des brèches sanglantes autour d'eux. De nombreux défenseurs du building gisaient, morts, calcinés, par les effroyables rayons dévastateurs. De plus, l'absence d'Op-Po et de Mo-Om créait un certain flottement que Ra-Ar essayait d'endiguer. Mais la jeune fille ne savait pas bien où donner de la tête. Les nouvelles du rez-de-chaussée montaient, alarmantes. Les combattants refluaient vers les étages supérieurs.

Ur-A'Ne s'adressa à ses adversaires :

— Pourquoi résistez-vous ? Nous sommes dotés d'armes puissantes. Si nous le voulions, nous pourrions détruire la ville entière, et toute vie qui s'y cache. Cependant, nous désirerions vous épargner. Rendez-vous et vous aurez la vie sauve.

Cet ultimatum créa un champ de discorde parmi les défenseurs de la forteresse. Certains – la minorité, avouons-le – voulaient combattre jusqu'à la mort, selon le propre vœu d'Op-Po. D'autres, affamés par un jeûne prolongé, voyait en la reddition la seule issue souhaitable.

— Op-Po nous reprochera notre faiblesse ! arguait l'un.

— Notre chef nous a abandonnés ! déplorait un autre.

— Op-Po viendra à notre secours ! intervint Ra-Ar. Des raisons de sécurité motivent son absence. Il attendra une occasion favorable. Croyez-vous que sa présence, à nos côtés, changerait quelque chose ?

— Op-Po est peut-être mort, supposa un pessimiste, tué par nos nouveaux ennemis.

En bas, Ur-A'Ne s'impatiait :

— Décidez-vous rapidement, sinon nous rasons votre forteresse. Notre patience s'émousse très vite.

Ra-Ar décida de se rendre. La première, elle apparut en face d'Ur-A'Ne. Puis ses compagnons suivirent timidement derrière elle. Ils avaient jeté leurs armes inutiles.

— C'est toi qui commandais cette colonie ? demanda l'abermi,

l'une de ses pattes pointées vers Ra-Ar. Tu m'apparais bien fragile pour une telle responsabilité.

— Non. Notre chef a trouvé la mort au combat, mentit la jeune fille.

— Regroupez-vous, ordonnèrent les vainqueurs, braquant leurs impressionnants pistolets. Nous vous emmenons vers nos aéronefs, posés à deux kilomètres en dehors de la cité.

Les hommes ressemblèrent à nouveau à un troupeau soumis. Ils avaient trouvé de nouveaux maîtres. Ils baissaient la tête. Ils avaient perdu l'étincelle de leurs regards. Cette étincelle d'espérance, de sursaut, qu'avait allumée Op-Po avec tant de patience, de difficulté. Cette brusque révolte de la condition humaine se tarissait. Il semblait pourtant que les hommes avaient surmonté leur faiblesse, leur résignation. Non. Ils retombaient dans l'ornière sale des ilotes. Dans la misère de la léthargie. Dans l'ennui de l'inactivité, physique et intellectuelle. Dans la déchéance. Pouvait-on les en blâmer ?

Ils n'étaient pas responsables. Ils ignoraient tout de leur passé glorieux. Il leur semblait qu'ils avaient toujours vécu sous la domination d'autres créatures. Alors, dans leurs prunelles ternies, se lisait la résignation...

En rangs serrés, encadrés des abermis monstrueux et arrogants, ils marchaient vers les aéronefs. Ra-Ar songeait tristement aux efforts réduits à néant. Abeilles ? Fourmis ? Abermis ? Qu'importait ! C'étaient toujours des dominateurs.

Puis Ra-Ar songeait à Op-Po, à Mo-Om, à leurs quatre compagnons. Qu'étaient-ils devenus ?

*
* *

Op-Po avait observé l'arrivée des abermis mais il avait vite compris qu'il s'agissait de créatures hautement évoluées et qu'à tout moment, des mécaniques pouvaient déceler sa présence et celle de ses compagnons.

Aussi n'avait-il pas attendu que les nouveaux venus soient parvenus à la hauteur des premiers immeubles pour battre en retraite. D'ailleurs, il mettait cette dérobade sur le compte de la prudence et non de la lâcheté. Car Op-Po, seul, eût affronté les abermis. Mais il pensait à ses camarades, et, davantage, à Ra-Ar.

Les hommes ailés voletèrent à basse altitude, franchirent toute l'étendue de la ville, et se posèrent au bord de l'océan. Là, ils se concertèrent.

— Nos compagnons restés dans la forteresse courent peut-être un danger, émit Mo-Om.

— Nous leur rendrons davantage service en restant libres de nos

mouvements, répliqua Op-Po. Les nouveaux venus constituent un mélange de fourmi et d'abeille. Cette fusion a donné naissance à une race plus évoluée. Cependant, je suis certain que les engins volants, les aéroptères, les appareils qu'ils utilisent, ont été construits jadis par les hommes.

— Tu commandes, Op-Po, et nous t'obéirons, dit Mo-Om, soumis. Que comptes-tu faire ?

— Il faut attendre la nuit. Nous passerons inaperçus. Si nous étions détectés, nous serions irrémédiablement pris en chasse. Car la nouvelle race possède des armes puissantes.

— Elle s'est attaquée aux fourmis et aux abeilles. Elle les a mises en déroute. Crois-tu qu'elle serait également l'ennemie des hommes ?

— Elle peut n'avoir aucun ami, répondit Op-Po, prudent.

Ils péchèrent donc, en attendant la nuit. Ils eurent la chance de capturer quelques poissons et ils les mangèrent crus. Puis, comme la nuit tombait, ils s'envolèrent vers la ville. Avec méfiance, ils se posèrent sur la terrasse du building-forteresse, après en avoir, au préalable, soigneusement exploré les environs. Descendant aux étages inférieurs, ils constatèrent la disparition de leurs compagnons. Le vide et le silence avaient quelque chose d'impressionnant.

Op-Po montra la barricade détruite par les pistolets-rayons :

— Les nouveaux venus sont nos ennemis ; regardez !

Ils découvrirent les corps noircis des archers qui, vainement, avaient défendu la forteresse. Avec soulagement, le jeune chef constata qu'aucune femme ne figurait parmi les victimes.

— Ils les ont emmenés ! conclut Op-Po.

Il quitta le building abandonné. Ses compagnons le suivirent. Ils parvinrent ainsi à la périphérie de la ville. Ils éprouvèrent un certain soulagement en distinguant des lumières scintillantes, au loin : le campement des abermis. Ra-Ar n'avait donc pas été emmenée à bord des aéronefs. Ceux-ci reposaient toujours dans la plaine.

Op-Po signifia à ses cinq camarades de rester en arrière. Il poursuivit seul son chemin vers les engins volants. Renonçant à son aéroptère, il avançait prudemment, à pas cauteleux, en évitant le bruit. Il acheva les derniers mètres en rampant.

Allongé dans l'herbe, le buste légèrement relevé, le menton appuyé sur le dos de ses mains, il épiait le campement.

Il compta les abermis. Ils ne dépassaient pas la vingtaine. Ils vaquaient à diverses occupations. Il constata qu'ils se nourrissaient de pilules et qu'ils utilisaient certains objets inconnus.

Les humains étaient parqués près des quatre aéronefs. Les abermis avaient déroulé des barrières électrifiées autour des captifs. Les quelques hommes qui cherchèrent à fuir furent électrocutés. Désormais, personne ne s'approchait des fils.

De ce fait, les prisonniers, entassés dans l'étroit enclos, restaient pratiquement sans surveillance. Les abermis ne faisaient guère cas d'eux. Ils se reposaient pour la plupart, vautrés dans l'herbe. Leurs pistolets-rayons ne quittaient cependant pas leurs ceintures.

Op-Po demeura de longues minutes en observation. Puis, lentement, avec les mêmes précautions, il rejoignit ses compagnons. Il leur expliqua ce qu'il avait vu :

— Les hommes ont été parqués près des engins volants. Nous sommes six. Les autres, une vingtaine, puissamment armés. Nous serions massacrés avant d'achever notre action. Un massacre inutile.

— Alors, conclut Mo-Om, déçu, nous abandonnons la partie ?

— Non. Il faut attendre une occasion plus favorable.

Op-Po et ses camarades se replièrent vers la ville. Perchés sur un building, ils veillèrent, guettant au loin les lumières du camp adverse.

Quand le jour naquit, une certaine effervescence régna chez les abermis. Trois des aéronefs décollèrent, puis, après avoir plafonné à quelques centaines de mètres, disparurent vers le nord.

— C'est le moment ! souligna Op-Po.

Les six hommes se mirent en route vers le camp des abermis. Ils rampaient dans l'herbe, avec le maximum de silence car ils craignaient d'être repérés. Fort heureusement, l'herbe assez haute les protégeait des regards indiscrets.

Ils parvinrent ainsi non loin de l'unique aéronef, posé sur le sol à l'aide d'amortisseurs. Une échelle métallique permettait l'accès au sas, ouvert. Quatre abermis gardaient les prisonniers.

Op-Po tenait son pistolet à rayons à la main. Il chuchota des ordres à l'oreille de ses compagnons. Ces derniers acquiescèrent. Il ne restait plus qu'à passer à la phase offensive.

Le jeune chef rampa encore de quelques mètres. Maintenant, il frôlait presque l'aéronef. Il en apprécia la masse imposante, la structure, la puissance. Il ajusta le premier abermi.

La créature, mi-fourmi, mi-abeille, s'écroula sur place. Ses congénères ne s'aperçurent pas immédiatement de cette attaque, ce qui permit à Op-Po d'abattre un second, puis un troisième adversaire.

Le dernier abermi comprit que les choses se gâtaient. Il brandit son revolver mais il n'aperçut pas les hommes blottis dans les herbes. Alors il chercha refuge dans l'aéronef. Mais au moment où il escaladait l'échelle, les compagnons d'Op-Po intervinrent.

Ils jaillirent, tels des diables de leur boîte, et avant que la créature eût esquissé le moindre geste de défense, ils la ceinturaient et la plaquaient au sol, lui ôtant son arme.

Déjà, Op-Po, triomphant, s'élançait vers l'enclos des captifs, mais Ra-Ar l'arrêta d'un cri :

— N'approche pas ! Nous sommes entourés de fils mortels. Si tu

touchais à ces fils, tu tomberais, foudroyé. Demande à l'abermi que tu as capturé comment il faut s'y prendre.

Quatre hommes maintenaient solidement la créature bizarre. Op-Po la menaça de son pistolet à rayons et l'abermi contemplait ce pistolet avec une certaine surprise, et aussi avec des yeux terrorisés.

Le jeune chef entra en contact télépathique :

— Tu vas libérer sur-le-champ mes compagnons prisonniers, sinon je t'abats sans pitié.

L'abermi semblait peu courageux. Il tremblait. Il se dirigea vers l'enclos et abaissa une manette :

— Les prisonniers peuvent sortir, dit-il. Ils ne risquent pas l'électrocution.

Effectivement, le courant électrique ne circulait plus dans les fils. Dès lors, les hommes purent quitter l'enclos. Ils entourèrent vivement Op-Po et le remercièrent, lui prodiguant des paroles de confiance. Ra-Ar s'élança dans les bras de celui qu'elle aimait et auquel elle vouait beaucoup d'admiration.

— Que faisons-nous du captif ? demanda Mo-Om.

— Il faut le ménager car nous aurons besoin de lui. Mais il convient avant tout de regagner la forteresse, à l'intérieur de la ville.

— Tu viens avec nous, Op-Po ? s'informa Ra-Ar.

— Non. Je dois lutter contre les trois autres aéronefs qui constituent des menaces permanentes. Je garde mon groupe volant avec moi.

Il nomma un lieutenant, chargé de ramener les humains vers la ville, et d'organiser de nouveau la défense de la forteresse. Quand après bien des palabres, le groupe des hommes eut disparu dans le lointain, Op-Po tendit à Mo-Om le pistolet à rayons de l'abermi :

— Prends ça, Mo-Om. Nous serons deux à manier la mort à volonté.

Le jeune lieutenant saisit l'arme avec émotion, et aussi une certaine inquiétude. Il la contempla longuement avant de la glisser à sa ceinture.

Op-Po se préoccupait du captif :

— Où sont tes compagnons ?

— Ils achèvent la destruction totale des fourmis et des abeilles. Leurs objectifs étaient Imruof et Ellieba.

— Tu vas conduire l'aéronef ! ordonna le jeune chef. Si tu n'obéis pas, tu sais que nous n'aurons aucune pitié.

Les six hommes et l'abermi montèrent dans le véhicule. Op-Po et ses compagnons s'émerveillèrent devant la complexité des multiples mécaniques équipant l'aéronef. Puis celui-ci, sous la conduite de la créature mixte, décolla.

Op-Po montrait beaucoup de fermeté. Il ne quittait pas le captif du regard. Il se fit expliquer le maniement du véhicule et Mo-Om s'exerça

à la manipulation des tubes lance-rayons.

L'aéronef se dirigeait vers Imruof. Très rapidement, il atteignit la Fourmilière. L'abermi désigna un écran où s'inscrivait l'image d'un autre véhicule discoïde.

Mo-Om régla son champ de tir. Ce réglage s'effectuait du reste automatiquement. Puis il appuya résolument sur un bouton. Sur l'écran, l'engin volant éclata littéralement et ses morceaux se répandirent à terre.

L'abermi était gris de terreur. Il fixait le revolver d'Op-Po, braqué sur lui avec insistance. Il ne s'expliquait pas comment des hommes apparemment dépourvus de toute civilisation, se permettaient de telles initiatives. Ces hommes ressemblaient-ils donc à ceux de Terrom ?

Sur l'écran, nos amis aperçurent Imruof, ou plutôt ce qu'il en restait. La Fourmilière avait été littéralement éventrée, comme sous le coup d'un tremblement de terre. Ici, les rayons de mort avaient tout détruit. Peut-être quelques sédows avaient-ils échappé au massacre...

— Les deux autres aéronefs ? interrogea Op-Po, tourné vers le captif.

Ce dernier se montrait d'une docilité exemplaire. Il acceptait son sort avec philosophie, mais il se demandait avec angoisse si on lui laisserait la vie sauve.

— L'un survole Ellieba. L'autre patrouille au-dessus du continent.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ro-P'In. J'obéis seulement à mes chefs.

— Eh bien, Ro-P'In, je te promets la liberté si tu ne cherches pas à nous nuire. Tu nous as montré la conduite, très simple en vérité, de l'aéronef et des divers instruments qui l'équipent. Nous n'aurons désormais plus besoin de toi. Ou plutôt si. Tu nous mèneras vers ton pays ?

— Mon pays ?

— Oui. Tu viens d'un endroit que j'aimerais connaître. Après quoi, je te libérerai. Cap sur Ellieba.

L'engin quitta les abords d'Imruof et d'un bond, se transporta à proximité de la Ruche. Là, les abermis achevaient la destruction de la cité des abeilles. Comme à Imruof, le spectacle présentait un aspect de mort, de désolation. D'énormes fissures bourrelaient Ellieba. La montagne avait éclaté. Quelques abeilles essayaient de fuir. Elles étaient décimées sans pitié par les rayons mortels. La monstrueuse A'Be avait dû périr sous les ruines, au milieu de ses œufs.

Mo-Om désintégra le deuxième aéronef des abermis, avant que ceux-ci aient pu soupçonner le danger. Puis nos amis regagnèrent la ville où ils avaient laissé leurs compagnons. Ils atterrirent à l'endroit même où ils avaient décollé.

Ils attendirent patiemment le retour du troisième véhicule, parti en exploration. Quand il apparut dans le ciel, Mo-Om était encore à l'affût. Il abattit son troisième ennemi aussi facilement qu'il avait détruit les deux précédents. Il est vrai que les hommes jouissaient d'une situation privilégiée et qu'ils bénéficiaient largement de l'effet de surprise.

Ro-P'In restait donc le seul abermi et il s'en effrayait. Op-Po se rendit à la forteresse, s'assura que tout fonctionnait et dit à Ra-Ar, heureuse de le revoir sain et sauf :

— Je vais partir. Loin, très loin, au pays des abermis.

— Pourquoi ce voyage, Op-Po ?

— Ro-P'In parle avec un certain effroi d'une race d'hommes habitant une cité fantastique. Des hommes inaccessibles. Tu entends, Ra-Ar ? Des hommes. Des hommes comme nous, mais plus évolués. Peut-être des hommes du passé.

Disons tout de suite que le jeune chef faisait fausse route en s'imaginant qu'il découvrirait, sur le continent au-delà de l'océan, des hommes d'une époque révolue, datant d'avant le Grand Bouleversement. Mais sa soif de curiosité était telle qu'il renversait d'emblée tous les obstacles et ne concevait guère les difficultés.

Mais il était décidé et rien ni personne ne fléchirait sa volonté.

— J'emmènerai Mo-Om et l'équipe volante avec moi. Quand je reviendrai, au bout d'un temps que je ne puis définir, je rapporterai des enseignements précieux, peut-être un mode de vie tout différent du nôtre.

Ce projet anima les conversations. Le départ avait été fixé au lendemain matin. Ra-Ar et tous les hommes accompagnèrent les pionniers vers l'aire d'envol.

— Tu as détruit trois engins volants très précieux ! reprocha Ra-Ar.

— Je sais, reconnut Op-Po. J'aurais voulu les épargner. Nous les aurions utilisés. Mais si tu avais contemplé les ruines d'Imruof et d'Ellieba, tu aurais compris qu'il ne fallait attendre aucune pitié de la part des abermis. Alors j'ai frappé par surprise et je me suis débarrassé d'ennemis puissants. D'autre part, pendant notre absence, vous n'aurez plus à redouter l'incursion des abeilles ou des fourmis. Elles ont été décimées à un tel point que je ne les crois guère en état de reprendre une vie organisée.

Les adieux furent brefs. Ra-Ar embrassa Op-Po et celui-ci monta à bord de l'aéronef. Ses compagnons d'équipée l'avaient déjà précédé, ainsi que Ro-P'In. Puis le sas se referma.

L'engin décolla à la verticale. Il resta un moment suspendu dans les airs, puis, à folle allure, il fila vers l'océan. Ra-Ar le perdit très rapidement de vue. Alors, une larme roula sur sa joue.

CHAPITRE IX

Sur l'écran, Op-Po contemplait l'immensité de l'océan. Jamais il n'aurait imaginé qu'une telle masse d'eau pouvait exister. Maintenant, il la survolait, il la dominait, et il en éprouvait une certaine fierté. Il la survolait à plusieurs kilomètres d'altitude, et à bord de l'aéronef, il se sentait invulnérable. Oui, à en juger par les mécaniques merveilleuses qu'ils fabriquaient, les hommes d'autrefois devaient être puissants.

Ro-P'In contrôlait la bonne marche de l'engin. Mo-Om se tenait en permanence à ses côtés et surveillait ses moindres gestes. Aussi l'abermi se soumettait-il, peut-être de mauvaise grâce, mais apparemment, il y mettait de la bonne volonté. D'ailleurs, il approchait de son pays.

La traversée de l'océan passionna Op-Po et ses compagnons qui croyaient encore à l'existence d'un seul continent. Ils furent surpris quand l'aéronef aborda une terre nouvelle, précédée d'une multitude d'îles. À dix kilomètres d'altitude, on discernait parfaitement ce continent inconnu, bourrelé de chaînes de montagnes, à la côte dentelée, craquelée de golfes, de presqu'îles.

Ro-P'In réduisit l'altitude. Un grand plateau montagneux monta à une allure vertigineuse, où se dessinait la cicatrice longue, démesurée, d'un fleuve gigantesque.

— Nous approchons d'Imreba I, précisa l'abermi.

— Imreba I ? répéta Op-Po, étonné. C'est le nom de ta cité ?

— Oui, celle de la capitale de notre race. Mais nous occupons deux autres villes sur cet immense continent : Imreba II et III, séparées par des milliers de kilomètres.

Op-Po resta songeur. Les abermis étendaient donc leur suprématie sur une vaste surface. Le jeune chef demanda, inquiet :

— Employez-vous des hommes comme esclaves ?

— Non. Les hommes sont très peu nombreux sur Eïsa, le continent que nous survolons. Ils habitent Terrom, au cœur même du continent. Ils n'en sortent jamais, car ils savent que nous les massacrerions.

— Les abermis n'ont jamais pu prendre Terrom ? Une lueur de crainte s'alluma dans les yeux de Ro-P'In :

— Non. Terrom reste inaccessible. Toutes les expéditions lancées contre elle ne sont jamais revenues à Imreba. Aussi notre gouvernement se borne-t-il à bloquer les hommes dans leur cité.

— Tu as vu Terrom ?

— Jamais un abermi n'a pu contempler la cité des hommes d'Eïsa ! répondit Ro-P'In, en tremblant.

L'imagination d'Op-Po galopait. Si aucun abermi n'avait pu contempler Terrom, les créatures qui s'y terraient restaient tout aussi

inaccessibles. Donc, Ro-P'In eût été incapable de préciser si les hommes du continent d'Eïsa ressemblaient à Op-Po ou à ses compagnons. D'autre part, si les habitants de Terrom étaient aussi puissants, aussi invulnérables que le soulignaient les abermis, comment se faisait-il qu'ils n'aient jamais supplanté leurs voisins d'Imreba ? Pourquoi ne sortaient-ils jamais de leur forteresse inviolable ?

— Tu vas nous conduire à Terrom ! décida soudain Op-Po.

La plus effroyable panique s'alluma dans le regard de l'abermi :

— C'est impossible. Nous serions abattus avant même d'avoir atteint la cité.

— Nous sommes des hommes ! affirma Op-Po avec force.

— Oui, mais l'aéronef appartient aux abermis. Les hommes de Terrom n'ont pas, à notre connaissance, des aéronefs. C'est peut-être pour cette raison qu'ils ne quittent pas leur cité.

— Nous nous poserons à bonne distance, hors de la zone dangereuse. Nous achèverons le reste du parcours en aéroptère. Soit tranquille, Ro-P'In, nous n'aurons plus besoin de toi. Nous te libérerons dès que nous aurons touché le sol. Montre-nous seulement la direction de Terrom.

L'abermi alluma un écran annexe. Un planisphère terrestre apparut, coloré et en relief. Puis l'opérateur manipula une touche. Le planisphère montra le continent d'Eïsa, avec ses montagnes, ses plaines, ses fleuves. L'une des pattes de Ro-P'In se posa à l'extrémité est du continent, sur une région de plaine, à l'embouchure du grand fleuve déjà entrevu de l'aéronef :

— Ici, Imreba I. Imreba II se trouve plus au nord ; la troisième ville plus au sud. Quant à Terrom...

La patte à ventouses se déplaça considérablement vers l'ouest. Elle franchit presque l'Eïsa en totalité et s'arrêta auprès d'une barre montagneuse placée en travers d'une plaine gigantesque :

— Terrom ! À peu près cinq mille kilomètres la séparent d'Imreba I. Mais les aéronefs abolissent les distances.

L'engin volant fonçait maintenant vers l'ouest. Terrom se rapprocha. Elle n'était plus qu'à cent ou deux cents kilomètres.

— N'allons pas plus loin ! protesta Ro-P'In. La zone dangereuse va commencer et nous ne serions plus en sécurité.

— Très bien, acquiesça Op-Po. Posons-nous. L'aéronef atterrit dans la plaine, en bordure d'une rivière. Aussi loin que les regards pouvaient porter, on ne décelait trace de vie. C'était une toundra parcourue par un vent aigre, presque froid. En sortant du véhicule discoïde, Op-Po et ses compagnons, habitués au chaud soleil de leur continent tempéré, frissonnèrent dans leurs peaux de bêtes lacérées – des haillons.

— Tu peux t'en aller ! dit Op-Po tourné vers l'abermi. Seulement tu iras à pied, où tu voudras. Un aéronef te récupérera sûrement.

Ro-P'In ne se fit pas répéter l'invitation. Il s'enfonça tranquillement dans la toundra, mais il se garda bien de marcher vers l'ouest. Il prit la direction d'Imreba. Il savait qu'à pied, il n'y parviendrait jamais, mais il ne désespérait pas d'attirer l'attention d'une patrouille volante, fréquente dans la périphérie de la zone dangereuse. Bien entendu, il s'était bien gardé de divulguer ce renseignement.

Mo-Om contempla la silhouette grotesque et bizarre de l'abermi qui s'estompait au loin. Il hocha la tête :

— Nous aurions mieux fait de l'abattre.

— Je lui avais promis la liberté, assura Op-Po. Je n'ai qu'une parole. Occupons-nous plutôt de gagner Terrom par aéroptère.

— Nous ne pouvons quand même pas abandonner l'aéronef, si précieux, s'inquiéta Mo-Om. Comment retournerions-nous vers Ra-Ar ?

— Tu penses déjà au retour, reprocha Op-Po, alors que nous venons à peine d'arriver. Tu connais toutes les mécaniques de l'aéronef. Tu resteras ici, avec Ta-At.

— Mais toi ? Je ne puis te laisser courir seul les risques.

— C'est un ordre, Mo-Om ! intima le jeune chef d'une voix autoritaire. Les autres et moi irons en aéroptère vers Terrom.

— Terrom a mauvaise réputation ! souligna Ta-At. Si les abermis n'ont pu approcher de la cité-forteresse, tu ne réussiras pas mieux.

— Les hommes de Terrom verront qu'ils ont affaire à des créatures de leur race. Peut-être agiront-ils différemment. Peut-être se montreront-ils moins inaccessibles. De toute manière, nous n'avons pas le choix des moyens pour atteindre la cité.

Op-Po et ses camarades se reposèrent quelques heures, puis ils décidèrent de partir. Ils s'équipèrent, en notant avec stupeur que la nuit tardait à tomber. Ils ignoraient que les changements de latitude variaient la longueur des jours et des nuits. Ils avaient encore beaucoup de choses à apprendre.

Le jeune chef et ses trois compagnons s'envolèrent vers l'ouest. Ils portaient un peu à la façon des cigognes ou des hirondelles, ces oiseaux migrants. Ils ne savaient pas s'ils reviendraient au même endroit. Ou s'ils ne reviendraient pas du tout.

Mo-Om et Ta-At les virent s'éloigner avec un serrement de cœur. Longtemps, ils tournèrent leurs regards vers l'ouest, où Op-Po avait disparu, papillon minuscule au-dessus de la monstrueuse toundra.

*

* *

Ro-P'In marchait donc dans la toundra. Il s'était retourné plusieurs

fois et il avait perdu de vue l'aéronef. Maintenant, il n'apercevait plus que la plaine désolée, secouée par un vent aigre.

Il scrutait sans cesse le ciel. Il espérait du secours Il savait bien que les abermis patrouillaient fréquemment – pour ne pas dire constamment – dans la zone dangereuse. Ils craignaient une incursion des hommes de Terrom, mais ceux-ci restaient invisibles.

Ro-P'In ne se souciait pas d'avoir trahi. D'ailleurs, il était prisonnier et qu'eût-il pu faire autrement ? Il avait conservé la vie et ses chefs ne lui tiendraient pas rigueur de sa conduite. D'ailleurs, ses chefs avaient trouvé une mort glorieuse sur le continent d'Equiréma, énorme portion de terre s'étendant entre les deux pôles. Il restait le seul survivant, le seul témoin, aussi.

Ce qu'il espérait se produisit. Au terme d'une nuit passée dans la toundra, alors que l'aube se levait péniblement et que le vent restait froid, il aperçut un aéronef. Immédiatement, il esquissa de grands gestes avec ses pattes, mais du véhicule volant, on l'avait déjà vu. Dans la plaine plate, il constituait un excellent point de repère.

L'aéronef se posa à proximité de lui. Des abermis en sortirent et se demandèrent ce que fabriquait l'un de leurs congénères, seul, si loin de tout lieu civilisé, surtout dans une région si proche de la zone dangereuse.

Ro-P'In raconta qu'il faisait partie de l'expédition envoyée sur Equiréma. Il narra les rencontres avec les fourmis, les abeilles, les hommes enfin. Et les abermis étaient étonnés d'apprendre de telles nouvelles.

Bien sûr, Ro-P'In parla des hommes qui, actuellement, cherchaient à atteindre Terrom. Le chef de l'équipe volante, Ob-C'Li, convint rapidement de la gravité de la situation :

— Si les hommes d'Equiréma rejoignent ceux d'Eïsa, ils s'associeront et n'en deviendront que plus dangereux. Il s'agit donc d'éviter cette rencontre. Peut-être n'est-il pas trop tard.

L'aéronef, ayant embarqué Ro-P'In, décolla hâtivement. Il fonça vers la zone dangereuse. Ro-P'In conseilla :

— Les hommes d'Equiréma disposent donc d'un de nos aéronefs, mais ils connaissent le maniement des armes à rayons. Ils veillent constamment et s'approcher à portée de leurs armes équivaldrait à un suicide. Le plus urgent est d'intercepter les hommes qui, selon leur plan, devaient se rendre à Terrom en aéroptère.

Les abermis fouillaient l'écran panoramique. Bientôt, l'un des observateurs désigna quatre points, à peine perceptibles, dans le ciel : des aéroptères.

— Les voilà ! triompha Ob-C'Li. Ils abordent à peine la zone dangereuse, car la nuit a stoppé leur marche vers Terrom. Je serais curieux de connaître la réaction des habitants de la cité devant

l'arrivée de leurs congénères.

— N'attendons pas cette réaction, prévint Ro-P'In, soucieux, sinon il sera trop tard. Déjà, nous frôlons la zone dangereuse et Terrom, à tout moment, peut nous détecter.

— C'est bon, décida Ob-C'Li. Plaçons-nous en bonne position pour abattre les aéroptères. Après quoi, nous nous occuperons de l'aéronef, encore aux mains des hommes d'Equiréma.

*
* *

Op-Po et ses compagnons avaient rapidement détecté la présence de l'aéronef. Immédiatement, ils comprirent le danger, car pas un seul instant ils ne pensèrent qu'il s'agissait du véhicule volant conduit par Mo-Om.

Comme ils avaient raison ! Et comme, aussi, jamais ils n'avaient été aussi près de la mort ! Les hommes se sentirent perdus. Ils ignoraient évidemment que Ro-P'In avait alerté ses congénères, mais ils savaient par contre que la lutte avec l'engin discoïde serait inégale. Les armes à rayons de l'aéronef portaient beaucoup plus loin que le pistolet d'Op-Po.

Néanmoins, ce dernier ne perdit pas complètement son sang-froid. Décidé au combat, il ordonna à ses compagnons de se poser. Ils touchèrent le sol. Au-dessus d'eux, inaccessible, plafonnait l'engin volant. Le chat jouait avec la souris.

Vainement, Op-Po déchargea son arme à plusieurs reprises. L'aéronef se trouvait prudemment hors de portée. Alors, au moment où les hommes perdaient courage, un événement intervint.

Que se passa-t-il exactement ? Op-Po et ses amis en furent les témoins mais ils n'expliquèrent pas le phénomène. Brusquement, une intense luminosité, verdâtre, nimba la toundra, à quelques dizaines de mètres. En même temps, une curieuse odeur d'ozone se répandait dans l'air.

Puis, rapidement, la luminosité s'atténua et deux silhouettes apparurent, ou plus exactement surgirent du néant. Elles apparurent spontanément, comme sous l'effet d'une baguette magique. Jaillissaient-elles du sol ? Descendaient-elles du ciel ? Op-Po, stupéfait, ébloui, ne nota la présence d'aucun véhicule.

— Des hommes ! hurla Op-Po, désignant les nouveaux venus.

C'était des hommes, du moins ils en possédaient l'apparence. Des sortes de cuirasses scintillantes habillaient leur thorax, leurs membres. Une espèce de casque métallisé, surmonté d'une courte antenne comme celle d'un radar, coiffait leurs têtes.

Ils ne s'occupèrent pas d'Op-Po et de ses compagnons. L'un d'eux était armé d'un gros tube qu'il braqua vers l'aéronef. Avant que ce

dernier eût le temps de fuir, il était désintégré. Ses morceaux retombèrent, épars, sur le sol.

Alors, seulement, les deux créatures humanoïdes se tournèrent vers Op-Po et ses amis. Ils marchèrent vers eux et Op-Po fut très surpris de les entendre s'exprimer dans sa langue :

— Ne craignez rien. Nous venons de Terrom et, *in extremis*, nous vous avons sauvés des abermis.

Le jeune chef sentait bien qu'il ne s'agissait pas d'hommes comme lui. Il en était profondément déçu, mais aussi terriblement inquiet, tourmenté.

— Comment êtes-vous venus jusqu'ici ?

— La matière se compose de vibrations. Nous avons été dévibrés, puisque nous sommes composés de matière, puis projetés jusqu'ici par ondes électroniques. C'est le voyage instantané. Il nous a permis de vous secourir, car le temps pressait. Nous avons été revibrés sur place.

Op-Po ne comprenait naturellement rien à ces explications. Il haussa les épaules :

— Vous êtes des hommes ?

— Non, des androïdes.

— Des androïdes ?

— Des robots, des créatures mécaniques perfectionnées, si vous voulez, imitant l'homme et créées par lui.

— Mais vous venez de Terrom ?

— Oui.

— Puisque vous voyagez instantanément, s'étonna Op-Po, pourquoi ne quittez-vous jamais votre cité ?

— La projection dans l'espace de vibrations bioélectroniques ne s'opère que sur une courte distance. Nous travaillons actuellement à améliorer cette distance. De toute façon, les abermis veillent farouchement hors de la zone dangereuse, et pour nous, le danger commence précisément hors de cette zone.

Le second androïde, qui jusque-là n'avait pas pris la parole, s'approcha de nos amis et leur tendit quatre vêtements transparents :

— Enfilez ces combinaisons antirayons, conseil-la-t-il, sinon vous ne traverserez jamais la zone dangereuse ceinturant Terrom dans un rayon de trente kilomètres.

Op-Po et ses compagnons hésitèrent, puis ils se décidèrent à écouter le robot. Ils revêtirent les combinaisons, légères et translucides. L'un des androïdes précisa :

— Les abermis ne disposent pas de telles combinaisons. Certes, nous pourrions interrompre le rayonnement périphérique qui protège Terrom de toute attaque, et entrer sans vêtement protecteur dans la cité, mais les abermis risqueraient de mettre à profit cette interruption. Nous ne pouvons courir un tel risque. Nous avons décelé

votre arrivée. Voilà pourquoi nous avons apporté les combinaisons.

De multiples questions se pressaient aux lèvres d'Op-Po. Mais il les réservait pour le moment où il entrerait à Terrom. Il fut assez stupéfait quand l'un des androïdes annonça :

— À vrai dire, depuis le Grand Bouleversement nous attendions la venue des hommes. Aussi jugez de notre joie immense quand nos détecteurs captèrent votre arrivée. Nous savions pourtant que la race humaine avait survécu au Grand Bouleversement.

— Mais enfin, qu'est-ce que ce Grand Bouleversement ?

— La Machine vous l'expliquera. C'est une assez longue histoire.

— La Machine ?

— Oui, le cerveau électronique de Terrom.

Les deux androïdes invitèrent les hommes à les accompagner. La troupe s'enfonça dans la toundra, vers Terrom-la-Mystérieuse. Op-Po s'étonnait que les deux robots allassent à pied, alors qu'ils avaient résolu les voyages « instantanés ». Il en demanda l'explication à ses gardes du corps :

— C'est très simple. Pour projeter des vibrations dans l'espace, il faut une machine. Le voyage du retour ne se conçoit donc pas sans machine.

— Je comprends maintenant pourquoi les habitants de Terrom ne se hasardent pas hors de leur cité ! songea Op-Po. Mais ne disposent-ils pas d'aéronefs, d'aéroptères ?

La troupe avançait maintenant en pleine zone dangereuse. Sans les combinaisons protectrices, ils auraient été désintégrés. Enfin, au terme d'une marche de plusieurs heures, ils atteignirent Terrom.

*

* *

Mo-Om scrutait en vain l'écran panoramique. Il ne découvrait que la toundra désertique, frissonnante sous le vent aigre et glacial. À mesure que les heures s'écoulaient, son visage s'assombrissait.

Ta-At comprenait l'impatience du jeune lieutenant :

— Tu t'inquiètes, Mo-Om ?

— Oui. Op-Po ne donne plus de ses nouvelles. Or, deux longues journées se sont écoulées. Nous abordons la troisième. Il ne faut pas aussi longtemps pour se rendre à Terrom. J'ai crainte qu'il ne revienne jamais plus.

Une certaine panique marqua Ta-At :

— Si cela était, Mo-Om, que ferions-nous ?

— Je ne sais pas. Nous chercherions Op-Po et nos compagnons. Si nous ne les découvrons pas, alors nous irions annoncer leur mort à Ra-Ar.

L'aéronef était toujours posé à la même place. Il n'avait pas bougé. Il

attendait fidèlement. Mais l'attente se prolongeait et rongeaient les nerfs. Mo-Om et Ta-At surveillaient aussi le ciel car ils craignaient d'y voir surgir un disque volant des abermis. Pourtant, les nues restèrent vides, saturées de nuages gris poussés à toute allure par la bise.

Soudain, sur l'écran, des silhouettes s'encadrèrent. Elles étaient deux. Mo-Om poussa un cri. Il avait reconnu Op-Po. Il s'élança hors de l'aéronef, Ta-At sur ses talons.

Il s'arrêta à trois mètres de son chef, vêtu d'une étrangère combinaison transparente. Son chef accompagné d'un homme inconnu, bizarrement accoutré.

— Je te présente Klos, un androïde. C'est une mécanique tellement perfectionnée que je l'assimile plutôt à la race des hommes qu'à un robot. Klos m'a sauvé des abermis.

— Et ceux qui t'accompagnaient, Op-Po ?

— Rassure-toi, Mo-Om. Ils attendent, à Terrom. Nous sommes venus vous chercher. J'ai vu la Machine, le cerveau électronique de Terrom. C'est prodigieux. D'ailleurs, tout est prodigieux dans cette cité. Mais il faut que vous revêtiez ces vêtements pour traverser la zone dangereuse.

Klos tendait deux combinaisons analogues à celle que portait Op-Po. Mo-Om s'étonna :

— Ne peut-on entrer à Terrom avec l'aéronef ?

— Non, expliqua l'androïde. Un puissant rayonnement défend l'accès de la cité. L'aéronef serait désintégré. Nous devons veiller constamment pour éviter une attaque-surprise des abermis.

Mo-Om et Ta-At haussèrent les épaules. Il leur tardait de connaître le secret de Terrom. Aussi, sans hésitation, enfilèrent-ils la combinaison, qui semblait métallisée. Puis ils se déclarèrent prêts à suivre Klos.

Alors, les trois hommes et l'androïde abandonnèrent l'aéronef. Ils s'enfoncèrent dans la toundra. Longtemps, Mo-Om se retourna. Il regrettait l'abri du disque volant. Privés du véhicule, comment retourneraient-ils vers Ra-Ar ?

Le regard d'Op-Po brillait. Il avait percé l'énigme de Terrom.

Il connaissait l'histoire du Grand Bouleversement. Tant d'événements extraordinaires se succédaient qu'il en oubliait un peu Ra-Ar...

CHAPITRE X

Op-Po et ses compagnons se tenaient devant la Machine. C'était un cerveau électronique monstrueux, d'une effrayante complexité. Il offrait ses rouages, ses électrodes, ses bobines, ses cadrans, en pâture aux regards éblouis des hommes.

La Machine avait été construite dans une salle spacieuse, brillamment éclairée. D'autres mécaniques voisinaient avec elle. Il émanait de cet amalgame une impression de puissance extraordinaire.

On pouvait interroger le Cerveau. Il répondait. Son savoir semblait inépuisable. Aussi les hommes ne se privaient-ils pas de poser des questions.

La voix de la Machine était monocorde :

— J'ai été construite, disait-elle, avant le Grand Bouleversement. Terrom existait aussi. C'était la cité de l'Avenir, ultra-moderne, où les savants avaient réuni toutes les réalisations scientifiques de l'époque. C'était, si vous le voulez, la Cité de la Science, au cœur d'un continent que l'on appelait autrefois l'Asie. Puis que se passa-t-il brusquement ? On signala des cas fréquents d'amnésie. Ces cas se multiplièrent, se généralisèrent. Les hommes perdaient la mémoire, et, parallèlement, l'intelligence, ce qui était beaucoup plus grave. Toutes les thérapeutiques furent inefficaces à enrayer le fléau. Les savants attribuèrent le phénomène à un virus inconnu, à la radio-activité, à une mutation. Ils ne savaient pas. L'heure du Grand Bouleversement avait sonné. Les hommes, hagards, incapables de se gouverner, de raisonner, de s'organiser, retombèrent dans la barbarie des premiers âges. C'était le chemin à rebours. Ils abandonnèrent les villes où leurs mémoires défaillantes ne savaient plus rien discerner. Ils recherchèrent la simplicité. Cette simplicité devint de la déchéance. Cette période s'étala sur plusieurs générations. Les villes cessèrent leur activité. Les mécaniques se rouillèrent. La corrosion attaqua les métaux non entretenus. Les hommes mouraient, faute de nourriture, d'hygiène. Ils ne s'adaptaient pas à ce brutal retour en arrière. Ils se décimèrent lentement.

« Parallèlement à ce fléau, touchant la race humaine, on assista à l'expansion des insectes dits « organisés ». Abeilles et fourmis, par des mutations successives, atteignirent la taille des hommes. Leurs cerveaux se développèrent acquirent l'intelligence. L'ère des grands insectes s'amorçait. Abeilles et fourmis géantes achevèrent de décimer les hommes, incapables de se défendre. Le reste du règne animal resta à peu près ce qu'il était.

« Abeilles et fourmis se querellaient. Elles vivaient dans des ruches et dans des fourmilières. Cependant, sur l'ancien continent asiatique,

elles fusionnèrent, donnant naissance aux abermis, à l'intelligence accrue. Dotés de la mémoire, par hérédité, les abermis n'ignoraient pas que les hommes, jadis, possédaient une extraordinaire civilisation. Ils voulurent les imiter. Ils fondèrent Imreba I sur l'ancienne ville de Changhaï, encore très bien conservée. Ils utilisèrent certains objets, encore intacts, ayant résisté au temps. Ils découvrirent des aéronefs, des aéroptères, des pistolets à rayons. Bref, ils remirent la ville en valeur, en état, et en firent leur capitale. Par la suite, ils fondèrent Imreba II et III, également sur d'anciennes cités humaines. Certaines villes ont moins bien résisté aux siècles. Ce qui explique leur disparition. Il en va de même pour les vestiges de la civilisation, dont la répartition à la surface du globe est très inégale. Tout dépendait de l'emplacement géographique, du climat.

— Mais Terrom ? interrogea Mo-Om.

— Terrom, je vous l'ai dit, poursuivit la Machine de sa même voix monotone, était la cité de l'Avenir, de la Science. Édifiée peu avant le Grand Bouleversement, elle résista donc davantage aux assauts du temps. D'ailleurs, les savants de Terrom avaient conçu six androïdes, six créatures analogues à l'homme, les premiers dans l'histoire de la science. Des androïdes qui parlaient, qui raisonnaient, équipés de cerveaux électroniques alimentés en énergie par des batteries solaires inusables, au fonctionnement indéfini. Les androïdes assistèrent donc au Grand Bouleversement. Mais qu'y pouvaient-ils ? Ils obéissaient aux hommes et les hommes ne les commandaient plus. Ils virent Terrom se vider de ses savants. Alors, au bout de nombreuses années d'immobilité, de patience, ils n'espérèrent plus le retour de leurs maîtres. Klos prit l'initiative de se substituer aux hommes. Il organisa la cité. Les androïdes durent lutter contre les premières abeilles géantes, contre les fourmis belliqueuses. Ils se défendirent à l'aide des armes équipant Terrom. Ils comprirent que la cité risquait de tomber entre les mains des insectes et ils décidèrent de la protéger. Les installations scientifiques avaient peu souffert des années d'inactivité. Certaines, automatiques, continuaient même de fonctionner, alimentées constamment en énergie solaire. Les androïdes créèrent un rayonnement désintégrant autour de Terrom, s'opposant à toute attaque. Ce rayonnement, ils le maintinrent, en permanence, l'énergie ne faisant pas défaut. Abeilles, fourmis, puis, plus tard, abermis, ne purent jamais s'approcher de Terrom à moins de trente kilomètres à la ronde. Parallèlement, Klos et ses compagnons réorganisaient certaines installations défailtantes, car leurs cerveaux ont beaucoup de connaissances. Cependant, ils ne peuvent CRÉER, inventer. À Terrom, les choses n'ont pas changé depuis le Grand Bouleversement. Elles se sont peut-être améliorées.

— Les androïdes, demanda encore Mo-Om, n'ont-ils pas eu à subir

les assauts du temps ?

— Non, car pratiquement, ils n'ont jamais cessé leurs activités. Or une machine se corrode parce qu'elle ne fonctionne plus. D'autre part, les androïdes ont été construits dans des matériaux extrêmement résistants, pratiquement impérissables.

Le voile s'était déchiré, brutalement. Les hommes connaissaient leur douloureux passé. Ils imaginaient les conséquences dramatiques. Sur l'ancien continent américain, quelques humains avaient survécu car ils avaient été annexés par les abeilles ou les fourmis. Mais il semblait bien que ce fût là le seul îlot humanoïde. Oui, sans la nourriture que leur fournissaient quotidiennement sédows et ouvrières, Op-Po et ses compagnons n'auraient jamais survécu. Et il n'existerait peut-être plus d'hommes à la surface de la Terre.

Cependant, d'autres problèmes restaient encore dans l'ombre :

— À votre avis, s'informa Op-Po, sommes-nous les seuls survivants du Grand Bouleversement ?

— Ce n'est pas certain, dit la Machine. Malgré mon savoir, je ne puis me montrer d'une précision formelle. Il est possible que d'autres hommes, isolés ou assemblés en tribus, vivent encore dans quelque région du globe. Cette hypothèse se confirme même depuis votre venue. Mais ces humains, ne s'étant jamais manifestés, vivent dans le plus complet dénuement, à l'état primitif. À moins que, comme vous, ils n'aient été annexés par des fourmis ou des abeilles...

Mo-Om posa la question qu'il ruminait depuis longtemps :

— Comment se fait-il qu'après la visite de Terrom, je n'ai repéré ni aéronefs ni aéroptères ?

— C'est ainsi, annonça la Machine. Avant leur départ, les hommes, pour une cause ignorée, détruisirent tous les moyens de locomotion... sans doute parce qu'ils ne savaient plus s'en servir. Puis ils partirent, à pied, hors de la ville. Jamais ils ne revinrent. Cela explique pourquoi nous sommes cloués ici.

Op-Po et ses compagnons avaient déjà interrogé longuement le cerveau électronique. Ils résolurent de se reposer un peu et ils quittèrent la salle de l'imposante machine. Guidés par Klos, ils gagnèrent un appartement à peu près confortable. L'androïde apporta quelques pilules et les distribua aux humains :

— C'est tout ce que nous pouvons vous offrir.

— Mais vous, demanda Mo-Om, que mangez-vous ?

— Nous ? dit Klos en riant. Nous nous abreuvons exclusivement d'énergie !

Demeurés seuls, les hommes croquèrent les pilules. Ils s'aperçurent qu'elles apaisaient leur faim. Ils se rappelèrent que les abermis utilisaient également ce genre de nourriture synthétique, de conservation indéfinie, et dont ils avaient dû découvrir d'énormes

stocks.

Puis ils dormirent dans des lits. Ils éprouvèrent une formidable impression de bien-être, de relaxation. Ils n'avaient ni froid ni chaud. Ils ne devinaient pas que l'appartement était climatisé.

Ils se reposèrent plusieurs heures. Puis Klos vint prendre de leurs nouvelles. Les six androïdes de Terrom se tenaient à l'entière disposition des hommes.

— Il faut retourner sur le continent d'Equiréma, insistait Mo-Om. Nos compagnons attendent de nos nouvelles. De plus, nous ne pouvons les abandonner. Et puis tu oublies Ra-Ar, Op-Po.

— Non, je ne l'oublie pas. Je pense même intensément à elle. Nous voici brusquement à la tête de Terrom. Ces nouvelles fonctions me prennent au dépourvu. Transposés dans un mode de vie totalement différent, nous sommes désorientés. Pourtant, il faut nous adapter. Il faut réapprendre le fonctionnement des machines. Je l'ai constaté, ce que nous apprenons ne quitte plus notre mémoire. Cela signifie que notre intelligence reste intacte. Mais nous avons besoin d'un conseiller, d'un guide, même d'un véritable professeur qui nous enseignera les principes de la vie moderne. Notre mémoire était vide. Il faut la remplir.

— Nous vous aiderons ! proposa Klos. Des machines électroniques vous inculqueront, par induction mentale, les principes vitaux de notre civilisation. Ainsi, vous vous rééduquerez. L'ère du Grand Bouleversement est terminée. L'amnésie a régressé, disparu, faute de victimes. Les hommes qui, de génération en génération ont survécu, possèdent des cerveaux neufs, mais vides.

— Qui t'a dit cela, Klos ? interrogea Op-Po, sceptique. Serais-tu prophète ?

— C'est le cerveau de Terrom. Vous pourrez encore l'interroger. Il répond à toutes les questions.

— Je te fais confiance, Klos. Que nous conseilles-tu ?

— Il faut que, vestimentairement, vous ressembliez aux hommes d'avant le Grand Bouleversement. Des machines vont vous tailler des vêtements sur mesure. Venez.

Op-Po et ses compagnons suivirent l'androïde qui les guida vers une machine entretenue par les robots. La machine ressemblait à un moule humain. Op-Po s'y introduisit le premier. Le moule s'adapta à la forme, à la taille de son corps. Des rouages cliquetèrent. Quand le jeune chef ressortit, il était vêtu d'une sorte de tunique collante, jaunâtre, extrêmement légère, résistante, qui le protégeait du froid ou du chaud.

— C'est un tissu synthétique « climatisé », précisa Klos, pratiquement inusable.

Mo-Om, Ta-At et les autres passèrent à leur tour dans l'habilleuse.

Ils eurent droit au même costume, mais les couleurs différaient.

Puis Klos emmena les humains à travers Terrom. La cité ressemblait à une autre ville. Peut-être un ultra-modernisme, dans l'architecture, préfigurait-il l'avenir. Mais ici, la végétation n'avait pas envahi les artères, les rues. On comptait peu de bâtiments en ruine. Les androïdes, infatigables, avaient su conserver et préserver la cité des atteintes du temps, en espérant le retour des hommes. Ils avaient entretenu les laboratoires, les mécaniques, les machines. La production d'énergie solaire, alimentant la ville, ne s'était jamais ralentie.

Terrom n'était qu'un gigantesque, qu'un monstrueux laboratoire. Toutes les dernières acquisitions de la science, dans les diverses branches, devaient être réunies dans la cité de l'avenir, qui, probablement, à l'époque de sa pleine activité, vivait cinquante ans en avance sur le reste du monde.

Klos conduisit les hommes dans un nouveau laboratoire. Il leur désigna une machine, ressemblant à un cerveau électronique. Un siège s'encastrait dans sa masse, et l'androïde le désigna :

— Asseyez-vous, demanda-t-il à Op-Po. Cet inducteur mental va vous inculquer, en quelques minutes, les principes de la civilisation. À l'issue de l'opération, vous en saurez à peu près autant que moi sur l'image du monde d'avant le Grand Bouleversement. Plus tard, avec les mêmes machines, vous assimilerez la chimie, la physique, la biologie, selon votre orientation. Pour le moment, contentez-vous d'être un homme du passé.

Un à un, Op-Po et ses compagnons furent soumis à la machine. Sous le casque bourré d'électrodes, ils acquièrent de larges connaissances dans divers domaines. Leur cerveau – vide – se remplissait lentement !

*

* *

Op-Po et ses compagnons s'étaient réunis dans l'amphithéâtre, où, jadis, les savants tenaient leurs conférences. Op-Po avait été investi des pleins pouvoirs. Il commandait pratiquement Terrom. Klos et les androïdes se tenaient à sa disposition. Maintenant qu'ils avaient découvert des hommes, ils remettaient entre leurs mains le destin de la cité scientifique. Ils avaient toujours obéi aux hommes, leurs créateurs.

— Nous devons arrêter des mesures, exigées par la nouvelle situation, déclara Mo-Om, arrivant en second rang dans la hiérarchie, immédiatement derrière Op-Po.

— Assurément, affirma le nouveau gouverneur de Terrom. Il convient avant tout de rassurer nos compagnons d'Equiréma sur notre sort. Or, pour franchir l'océan, il faut récupérer notre aéronef.

Ils s'y employèrent immédiatement. Mo-Om et deux de ses camarades furent dévibrés puis projetés en dehors de la zone de rayonnement. Ils se revibrèrent instantanément dans la toundra. Ils se repérèrent à l'aide d'orientateurs. Des pistolets à rayons désintégrants gonflaient leurs ceintures.

Ils retrouvèrent leur aéronef à la place où ils l'avaient laissé. Les abermis avaient probablement repéré l'engin mais ils n'aimaient guère s'attarder dans la région.

Là-bas, à Terrom, devant un grand écran, Op-Po discernait la toundra. Il repéra même Mo-Om, gravissant l'échelle de l'aéronef.

Assis sur un siège, devant une multitude de claviers, de manettes, d'écrans annexes – l'inductrice électronique lui avait appris la manipulation de toutes ces mécaniques – il avait en main la puissance de Terrom, cette puissance qui décourageait les abermis. Il nota que l'aéronef décollait. Alors il coupa le rayonnement protecteur ceinturant la cité, malgré l'avertissement de Klos. Mais il gardait un œil sur les détecteurs. Si les abermis approchaient, il rétablirait le champ neutralisateur.

L'aéronef traversa ainsi l'espace aérien de Terrom sans la moindre difficulté. Il se posa sur un large toit en terrasse de la cité, du reste destiné à recevoir des engins volants de toute taille.

Op-Po décida qu'il resterait avec les androïdes. Mo-Om se rendrait sur Equiréma, l'ancienne Amérique, et se poserait à proximité de la ville, appelée jadis Los Angeles. Il ramènerait Ra-Ar. Ra-Ar, seule. Car, naturellement, il n'était pas question d'enfermer dans Terrom les deux cent cinquante hommes ou femmes restés aux côtés de la jeune fille. D'ailleurs, Op-Po bâtissait des projets :

— Nous recenserons tous les hommes vivants sur la Terre. Ils sont peut-être plus nombreux que nous ne le pensons. Nous visiterons l'ancienne Afrique, l'Europe, l'Océanie... Nous axerons nos efforts sur l'adaptation nouvelle de la race humaine. Tribus et isolés, nous les rapatrierons sur les villes les plus proches. Ces villes reprendront peu à peu leur activité. Il faudra du temps. Beaucoup de temps, de patience, de volonté. Il faudra éduquer les hommes, oralement, ou à l'aide des machines. Mais avant de réaliser tout ce plan de réadaptation, il convient d'éliminer de dangereux ennemis : je veux parler des abermis. Ils guettent la défaillance de Terrom. Vous les avez vus arriver en conquérants sur Equiréma. Abeilles, fourmis, abermis doivent disparaître, sinon l'homme les trouvera toujours sur son passage. Nous mettrons au point une attaque-surprise de leur capitale et des deux autres villes qu'ils occupent.

Mo-Om partit le lendemain, avec Ta-At. Il s'envola de Terrom et, franchissant la zone dangereuse – le rayonnement ayant été une nouvelle fois interrompu – il s'élança vers l'est.

Il resta plusieurs jours absent. Puis, un matin, Op-Po vit s'encadrer l'aéronef sur l'écran qu'il ne quittait pas des yeux – tant il avait hâte de revoir Ra-Ar. Mo-Om lui expédia, par ondes, un message convenu. Alors le gouverneur de Terrom, une troisième fois, coupa le rayonnement nocif. Le véhicule discoïde put atterrir sans incident sur le toit en terrasse.

Ra-Ar sortit la première. Elle s'étonna à la vue de cette fantastique cité, dont l'activité tranchait avec le désert extérieur. Puis elle aperçut Op-Po qui accourait vers elle.

Alors elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

*

* *

Op-Po occupait son poste, au centre de Terrom. Assis dans la vaste salle de contrôle, installée sous une coupole au sommet du plus haut building, il dominait toute la cité. Son regard contrôlait les différents appareils étalés devant lui.

Il réfléchissait au moyen le plus sûr pour se débarrasser des abermis, ses mortels ennemis. Les hommes ne disposaient que d'un seul aéronef. C'était peu pour une telle expédition. Tellement peu qu'Op-Po repoussait cette solution. Il regrettait que Terrom ne disposât pas de rampes de lancement pour engins téléguidés. Il aurait pu porter la mort à distance. La cité, faute de moyens offensifs, se cantonnait dans la défense.

Comment atteindre Imreba, située à cinq mille kilomètres ? D'autre part, il faudrait compter avec la riposte des abermis, dotés de puissants moyens de défense. Certes, Terrom restait inaccessible, grâce à son rayonnement protecteur. Aucun être organique, ou simplement matériel, ne pouvait approcher de la cité. Mais pour détruire Imreba, il fallait sortir de Terrom. L'unique aéronef risquait d'être abattu avant d'avoir atteint l'ancienne ville de Changhaï.

Ce problème, apparemment simple, causait beaucoup de soucis à Op-Po. Les hommes, finalement, en seraient-ils réduits à vivre cloîtrés dans leur cité-forteresse ?

Brusquement, l'attention du jeune chef fut attirée par les détecteurs, de gigantesques biotests. Un écran se colorait. Cela signifiait que des organismes vivants approchaient de Terrom. Des abermis, très probablement.

Op-Po conserva son sang-froid. Il ne risquait rien dans son repaire inviolable. Il vérifia le bon fonctionnement du champ défensif, puis il observa le télé-écran. Il l'orienta sous différents angles. Il eut ainsi un aperçu général de l'espace encadrant Terrom.

Il repéra quelque chose dans le ciel. Quelque chose d'imperceptible, mais qui grossissait lentement, à mesure qu'il

approchait. Ce n'était pas un astronef.

— Des aéroptères ! songea immédiatement Op-Po. Il se ravisa rapidement. Les choses – car elles étaient plusieurs – devenaient plus distinctes, mieux visibles. Maintenant, elles apparaissaient très nettement sur le télé-écran.

— Des abeilles ! identifia Op-Po, surpris.

Il en compta neuf, exactement. Elles volaient en groupe et se dirigeaient vers Terrom, sans varier de cap. Bientôt, elles atteindraient la zone dangereuse et elles seraient désintégrées. Mais les insectes semblaient ignorer ce détail.

Op-Po appela Mo-Om et Klos. Il désigna l'écran :

— Des abeilles approchent.

— Tu es certain qu'il ne s'agit pas d'abermis ? s'informa Mo-Om.

— Non, assura Klos. Voyez. Elles n'ont pas d'aéroptères.

— Bizarre, fit le jeune chef. J'ignore d'où viennent ces abeilles mais elles se dirigent vers Terrom. Je vais les laisser entrer.

— C'est imprudent, conseilla l'androïde. Les abeilles sont nos ennemies.

— Je sais, affirma Op-Po avec un sourire énigmatique. Mais il me vient une idée, brusquement. Abeilles et abermis sont de farouches adversaires. Ces neuf insectes ne peuvent nous causer de préjudice. Accueillons-les. Nos pistolets à rayons les tiendront en respect. D'ailleurs, nous possédons les moyens de les détruire, en cas de nécessité. Nous ne sommes plus au temps où ils constituaient pour nous une véritable terreur.

— C'est peut-être un piège, dit encore Klos, décidément méfiant.

— Attention ! souligna Op-Po. Elles vont atteindre la zone dangereuse. Je coupe le rayonnement.

Il abaissa une manette. Terrom n'était plus défendue par son champ neutralisateur. Les neuf abeilles se rapprochaient à toute vitesse et elles ne mirent pas longtemps à parcourir les trente kilomètres les séparant de la cité. Elles survolèrent bientôt les laboratoires.

Op-Po avait rétabli le rayonnement périphérique. Avec ses compagnons et les androïdes, il se hissa sur le toit en terrasse où les insectes venaient de se poser, visiblement harassés. Les hommes tenaient des pistolets à rayons à la main.

Une abeille se détacha du groupe et marcha vers les humains. Elle ne semblait nullement animée de mauvaises intentions. D'ailleurs, elle se sentait nettement en position d'infériorité.

Elle conversa télépathiquement :

— Je suis E'Ma.

— Je te reconnais, maintenant, opina Op-Po. Tu commandais le groupe qui m'a intercepté, avec Ra-Ar, et emmené à Ellieba. Tu as

donc échappé au massacre ?

— Oui, avec quelques ouvrières. Par miracle. Quand je suis retourné à Ellieba, je n'ai trouvé que des cadavres noircis, des ruines. C'était horrible. Je hais les abermis. Je veux me venger. C'est pourquoi je suis ici.

— Tu as franchi l'océan ?

— Oui. J'ai vu se poser un engin volant sur notre continent, et deux hommes en sortir. Ces deux hommes sont ici. Je les reconnais. Quand l'aéronef est reparti, je l'ai suivi. Certes, il m'a gagné de vitesse. Mais l'instinct m'a amené jusqu'ici.

Op-Po, avec fierté, désigna la ville qui s'étendait à ses pieds :

— Tu sais que je t'ai épargné ? Personne, si je le désire, ne peut entrer à Terrom. Tu ne peux maintenant en sortir qu'avec ma volonté.

— Nous n'avons plus d'ambition, confessa E'Ma. Notre communauté est détruite. J'ai réuni une poignée d'ouvrières. Je consacrerai mes dernières forces à me venger. Mais avant, je désirais faire ma soumission aux hommes.

— Comment comptes-tu te venger des abermis ? Ils sont puissants, bien armés. Ils t'abattront rapidement.

— Qu'importe la mort si je peux, avant de mourir, tuer quelques abermis ! Mes compagnons me suivront !

— Je vois. Ta haine est ancrée profondément dans ton cœur. Je peux t'aider à assouvir ta vengeance car il se trouve que nous souhaitons, nous aussi, la destruction des abermis.

— Commande, je t'obéirai ! prononça E'Ma en se raidissant.

— Ce sera simple, très simple. Mais il faut que tu patientes quelques jours.

La conversation s'acheva là. Les abeilles furent conviées à se cloîtrer dans un laboratoire désaffecté, d'où elles ne pouvaient s'échapper. D'ailleurs, les androïdes exercèrent une discrète, mais ferme surveillance. Sur l'ordre des hommes, ils distribuèrent du miel synthétique aux prisonnières.

Pendant ce temps, Op-Po développait son plan devant ses compagnons.

*

* *

Quatre jours plus tard, Op-Po réunit les abeilles sur le toit en terrasse. Les androïdes portaient neuf sacs de plastique bourrés de petites ampoules contenant un liquide bizarrement coloré, légèrement verdâtre.

Le jeune chef donna à chaque abeille un sac de plastique. Les insectes fixèrent ce sac à leur thorax. Puis Op-Po expliqua :

— Je vous ai montré l'emplacement d'Imreba I, II, III. Il vous suffira

donc d'atteindre ces trois villes, de les survoler, à n'importe quelle altitude. Agissez de nuit. Vous passerez mieux inaperçues. Vous jetterez, un peu partout, le contenu de vos sacs. Les ampoules, en atteignant le sol, se briseront et libéreront leur contenu. Alors, les abermis périront par centaines, par milliers. Les villes resteront intactes.

E'Ma ne posa aucune question. Il avait déjà réparti son groupe en trois équipes, chacune devant attaquer une ville bien précise. Les abeilles s'envolèrent donc, porteuses des mystérieuses ampoules dont elles ignoraient le secret, mais qu'elles savaient « terribles ».

Les trois groupes se séparèrent. E'Ma avait choisi tout particulièrement Imreba I, la capitale. Il emmenait avec lui deux ouvrières. Il vola plusieurs nuits, se terrant pendant la journée, avant d'atteindre la côte de l'océan.

Cette nuit là, la lune brillait. Elle nimbaït la terre d'argent. Le ciel, extraordinairement limpide, offrait la nudité lointaine des étoiles. Un grand fleuve coulait en bas, noir, sinueux. E'Ma suivit ce fleuve. Il savait qu'il menait à Imreba I.

Effectivement, la capitale des abermis apparut, noyée de lune. Une ville immense, endormie, reposante, insouciant. Que risquaient les abermis ? Rien. Les hommes de Terrom restaient cloîtrés dans leur cité, ne pouvant en sortir. Il suffisait de surveiller les abords de la zone dangereuse.

Les abeilles avaient échappé aux diverses patrouilles volantes guettant sans cesse la cité des hommes. Maintenant, E'Ma survolait une ville dormant en toute quiétude.

Le faux bourdon puisa dans son sac de plastique. Il tira une des ampoules. Elle mesurait à peine dix centimètres. Il la laissa tomber. L'ampoule se brisa sur une terrasse. Son contenu se répandit.

E'Ma et ses compagnons, poursuivant leur ronde, vidèrent en entier leurs sacs. Il tomba ainsi, sur Imreba I, des dizaines d'ampoules. Puis, quand les trois abeilles eurent achevé leur besogne, elles perdirent de l'altitude et se posèrent à quelques kilomètres de la ville, en bordure d'une forêt.

Là, elles attendirent le jour avec impatience. Pour rien au monde, elles ne voulaient manquer l'agonie des abermis. Déjà, dans leurs prunelles globuleuses, étincelaient des flammes de satisfaction, de vengeance assouvie...

*

* *

Une nuit translucide ceinturait Terrom. Les étoiles étincelaient dans un ciel sans nuages. Dans leur appartement privé, Op-Po et Ra-Ar observaient les lumières de la ville à travers la baie vitrée. À

l'intérieur de la pièce circulait un air climatisé. Op-Po entourait les épaules de sa compagne :

— Es-tu heureuse, Ra-Ar ?

— Oui et non. Oui, parce que je t'ai retrouvé. Non, parce que ce décor factice m'impressionne. J'ai peur des machines. J'ai peur des androïdes. Je préférerais quand nous étions en liberté, seuls. Maintenant, tu ne m'appartiens plus.

Navré, le jeune homme se pencha. Il embrassa Ra-Ar.

— Tu te forges des idées. De la vie primitive, nous passons à l'ultra-modernisme. Le manque de transition, certes, nous déconcerte. Il faut s'adapter. Nous reprenons le flambeau de la race humaine, là où il s'était arrêté au moment du Grand Bouleversement. Nous sommes en train de redevenir des créatures civilisées. De magnifiques tâches s'offrent à nous. Nous réunirons tous les hommes de la Terre.

La jeune fille était très belle dans sa tunique bleue. Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, une flamme d'inquiétude s'y alluma :

— Je connais tes projets, Op-Po. Ils sont nobles, généreux. Crois-tu que tu seras définitivement débarrassé des abermis ?

— Klos a toujours été passionné de biologie. Depuis longtemps, il travaille à l'amélioration d'un virus, jadis destiné à l'anéantissement des insectes dans l'agriculture, maintenant capable de terrasser les hyménoptères géants. Il l'a perfectionné, expérimenté. Son efficacité est certaine. Restait à trouver le moyen de le lancer sur Imreba. E'Ma nous a fourni l'occasion. Les ampoules contiennent du virus en quantité incalculable. Lâché dans un milieu favorable, il se multipliera très rapidement et s'attaquera aux abermis. Il libérera des toxines très virulentes dans le sang de nos adversaires. Ceux-ci éprouveront des malaises, une fièvre violente, une véritable septicémie contre laquelle ils seront impuissants. La contagion progressera rapidement, s'étendra même à toute la planète, le vent véhiculant les germes pathogènes. Or le virus ne s'attaquant pas à l'homme, nous sommes donc à l'abri. Aucun abermi ne pourra échapper à la maladie.

— Mais E'Ma et les porteuses d'ampoules... ?

— Le virus s'attaque à tous les insectes géants E'Ma sera contaminé.

— C'est effroyable ! soupira Ra-Ar avec pitié. Les abeilles nous ont aidés. Crois-tu qu'elles méritaient une telle fin ?

Op-Po s'appuya contre la vitre. Il discernait les lumières de la cité – sa cité. Il esquissa un geste fataliste :

— Les abermis sont des insectes. Les abeilles aussi. Je n'y peux rien. De toute façon, E'Ma avait fait le sacrifice de sa vie. Il mourra, vengé. Sur la Terre, il ne peut exister plusieurs races de créatures supérieures. Ce serait la source d'éternels conflits. La loi de la Nature stipule que les plus forts seulement ont droit à la vie. Nous sommes les plus forts.

Il attira Ra-Ar près de la baie. Il lui montra la ville illuminée, l'œil des gros projecteurs orbitant sur leur axe, les laboratoires, où les machines ne connaissaient pas de repos. La ville où se forgeait l'avenir.

— Regarde. Une ère nouvelle s'ouvre pour les hommes. Le calendrier reprend sa course, après une interruption accidentelle. Demain, des appels partiront vers l'univers : « Ici, Terrom, âge Un »...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. P.-V. COUTURIER,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1963

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELE